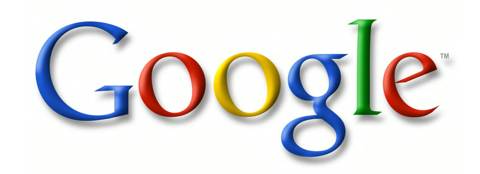
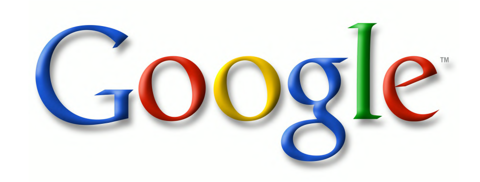
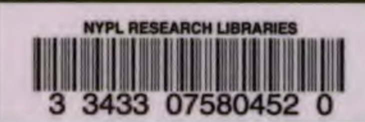
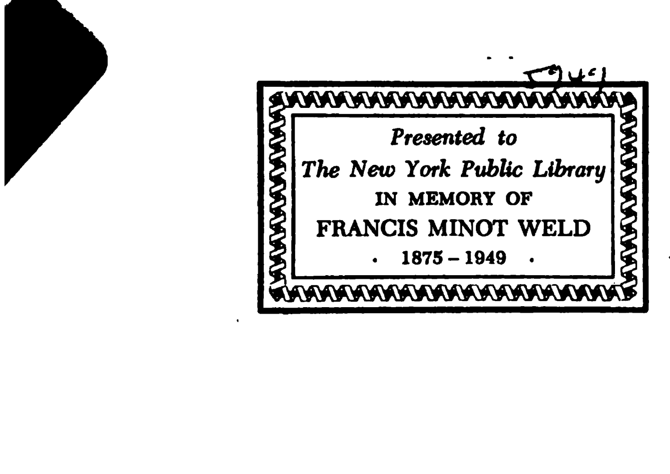










ŒUVRES

DE

PIERRE LEBRUN

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ŒUVRES

DE

PIERRE LEBRUN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



TOME DEUXIÈME

POÈME SUR LA MORT DE NAPOLÉON.
POÈME DE LA GRÈCE.
POÉSIES LYRIQUES.

PARIS
PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE LA FONTAINE MOLIÈRE, 41.

M DCCC XLIV

POÈME LYRIQUE

SUR LA MORT

DE NAPOLÉON

PRÉFACE

Septembre 1821.

Napoléon mourant à Sainte-Hélène! celui qui a été si puissant, qui gagna tant de batailles, qui marchait suivi d'un million de soldats, et élevait ou détruisait, chemin faisant, les rois et les royaumes; cet homme enfin, qui a donné quinze ans des lois à la France et à l'Europe, expirant, seul et prisonnier, à deux mille lieues de la France et de l'Europe : y a-t-il quelque événement humain qui puisse causer un étonnement plus profond? y a-t-il un tableau plus grand pour l'imagination, plus philosophique pour l'histoire, plus singulier et plus merveilleux pour la poésie?

C'est le 5 juillet, deux mois jour pour jour après l'événement, que la nouvelle de la mort de Napoléon

s'est répandue dans Paris. Il serait difficile d'exprimer l'effet qu'elle y a produit et la surprise qu'elle a jetée dans les esprits. La disparition subite et inattendue de cet homme qui avait tenu tant de place sur la terre semblait incroyable autant que l'avaient été ses triomphes et ses revers. On s'étonnait que le destin eût pu créer pour lui un malheur égal à sa gloire, et lui faire une mort extraordinaire et merveilleuse comme sa vie. Les étrangers, qui nous ont accusés quelquefois de manquer de dignité envers un homme qui avait été notre empereur, ne nous auront pas, je l'espère, reproché cette fois d'oublier ce que nous nous devions à nous-mêmes. Il est digne de remarque qu'un événement reçu par tant d'esprits divers et d'intérêts opposés, l'ait été avec un respect si général et si unanime. Tous les partis se sont tus, toutes les passions sont restées muettes, toutes les haines ont reconnu la sainteté de la mort, et se sont arrêtées à l'aspect d'un tombeau. Les larmes échappées à quelques cœurs reconnaissants n'ont point été appelées séditieuses. Le souverain lui-même a dit à ceux qui pleuraient leur ancien chef : Je vous approuve et vous en estime davantage ; paroles qui ont pu amèrement détromper ceux qui croyaient plaire au pouvoir en se montrant ingrats. Enfin on a paru oublier un moment en France les malheurs dont ce grand et fatal génie nous a laissé le triste héritage, pour ne se

souvenir que de sa mort déplorable, précédée de cinq années de supplices.

Cette mort m'a profondément frappé. Elle est venue réveiller en moi dans ma retraite des impressions de jeunesse et le souvenir d'une gloire dont j'avais été idolâtre, quand j'étais sans expérience et que je ne savais pas encore la juger. Je me suis laissé aller à l'entraînement poétique; je ne crois pas qu'il m'ait égaré. Plus de sang-froid, j'aurais été plus sévère. Je suis bien loin de me dissimuler les grandes fautes que Napoléon a faites, et les reproches qu'il mérite de quiconque a dans son âme le sentiment de la liberté; mais le moment de la mort est si favorable aux hommes! Ce n'est pas à ce moment-là qu'on les peut accuser: on n'en a pas le courage. La tombe est un lieu de protection et de franchise. Ce n'est pas moi du moins qui eusse eu le pouvoir de mêler aux regrets l'amertume des reproches, alors que la terre était fraiche encore sur la dépouille de Napoléon, et que sa mort expiait si cruellement les fautes et même la gloire de sa vie.

La poésie d'ailleurs, dans aucun cas, ne peut être impartiale comme le serait l'histoire. Elle n'est jamais assez calme pour faire la part du bien et du mal; elle parle et agit d'impression et de sentiment : sa pensée même est instinctive et non pas réfléchie. L'expérience ne lui profite pas; elle reste toujours à son premier âge,

pleine d'abandon et même d'imprudence. Elle se laisse ainsi facilement séduire et entraîner par le grand et l'extraordinaire; elle s'enivre, pour ainsi parler, de son propre enthousiasme. Comme elle prétend dans ses arrêts à moins de confiance que l'histoire, elle a droit de s'attendre à moins de sévérité. Il faut traiter la poésie comme de la poésie, et ne point la juger sèchement, et, s'il m'est permis de le dire, prosaïquement.

Du reste, aucun ouvrage n'a été plus dégagé que celui-ci de but, d'intérêt personnel, d'arrière-pensées; aucun n'a été le produit d'un mouvement plus spontané, plus intime, plus involontaire. Je ne veux pas qu'on lui cherche un sens politique. J'ai fait ces vers parce que je n'ai pas pu faire autrement. Je les ai faits dans la solitude, à la campagne, au moment même où la surprenante nouvelle m'est arrivée. Ce n'est pas un sujet que j'aie choisi ni médité : j'ai été ému, mon émotion s'est répandue en vers, et ce poème s'est trouvé écrit.

J'ai pourtant hésité un moment à le faire imprimer, non pas que je trouve à sa publication le moindre courage, et que j'aie pu avoir la plus légère crainte d'offenser le pouvoir, car je célèbre un homme, un homme qui l'a trop bien servi, un homme enfin qui est disparu du monde et dont personne ne saurait plus avoir rien à redouter, comme aussi personne n'en saurait plus avoir

rien à attendre. Je n'ai donc pas dû penser qu'on pût dénaturer mes intentions, et me supposer l'idée de vouloir réveiller des passions, des souvenirs et des espérances. D'ailleurs la question politique n'est plus là. J'ai hésité, je le répète, à faire imprimer ce poème, parce que j'ai craint que les amis sincères de la liberté, au nombre desquels je me fais gloire de me compter, ne pussent se méprendre sur la nature du sentiment qui a dicté mon ouvrage. Mais j'ai bientôt pensé qu'amis aussi de la gloire nationale et de la dignité de la France, eux-mêmes pourraient me savoir quelque gré d'avoir cédé à l'impression profonde qu'a produite sur moi la mort d'un homme qui, s'il n'a pas fait pour le bonheur intérieur de notre pays ce que nous avions le droit d'en attendre, a su du moins si longtemps le faire respecter au dehors, et a laissé dans de si nombreuses institutions des traces durables de son génie. Ils jugeront convenable que quelque voix française s'élève pour honorer la tombe de celui qui a gouverné quinze ans la France.

Voilà ce que j'avais à dire quant à ce qui regarde, dans cet ouvrage, la partie qu'on pourrait appeler politique. J'ai aussi à dire quelque chose touchant le point de vue littéraire et la forme et l'allure nouvelle que j'ai essayé d'y donner à la poésie lyrique. On estime beaucoup les odes chez nous, mais on ne les lit guère ;

elles n'amusent pas; elles sentent l'imitation; leur dignité paraît étudiée et apprise; leur pompe est froide, monotone, fatigante : il faut enfin oser dire une fois ce que tout le monde a souvent senti. J'ai voulu chercher s'il ne serait pas possible de donner à la muse de Pindare un ton simple et familier qui ne lui fît rien perdre de sa noblesse, et pût se marier, sans leur nuire, à ses plus hautes inspirations. J'ai employé ici le style de plusieurs espèces de poèmes : l'ode, l'épopée, l'élégie, l'épître, la satire même. Je ne saurais admettre cette division absolue et tyrannique des genres établie par les grammairiens et les rhéteurs, mais non pas par les poètes. J'aime mieux en croire Homère qu'Aristote. Réunissez tous les genres si vous voulez, pourvu qu'ils le soient naturellement et nécessairement, par l'exigence du sujet et le mouvement de l'inspiration plus que par la volonté du poète : ce sont des instruments dissemblables qui concourent à l'ensemble du concert.

Les divisions que j'ai établies dans ce poème seront, bien que nouvelles, approuvées peut-être par ceux qui ont la connaissance et l'habitude des littératures étrangères. J'ai trouvé ces sortes de repos bons à établir dans un morceau de quelque étendue comme celui-ci. Chaque partie forme un tableau; chaque tableau a pour ainsi dire son cadre. L'étendue irrégulière de ces grandes strophes en sauve la monotonie et, si l'on y

prend garde, n'a rien d'arbitraire. Ce sont comme des odes partielles tantôt plus longues tantôt plus courtes, selon l'exigence du sujet, et qui, divisions d'un grand tout, renferment des divisions plus petites dont elles sont le tout elles-mêmes, ainsi que, dans une œuvre de théâtre, chaque acte se subdivise en scènes : il est entier par rapport à elles, et devient à son tour partie par rapport à l'ensemble du drame.

Les poèmes lyriques n'ont pas d'ordinaire l'étendue que je donne à celui-ci. Accoutumé que l'on est chez nous à considérer l'ode surtout d'après les modèles que nous a laissés Horace, on trouvera que cette ode sort des règles et des limites du genre ; et l'on répétera que cette espèce de poésie n'étant que l'expression d'un mouvement subit et d'une émotion forte et instantanée, plus elle est courte, plus elle est naturelle. S'il était absolument nécessaire de s'appuyer sur l'exemple des anciens, je citerais Pindare, ce Pindare dont les ouvrages sont aussi peu connus chez nous que son nom y a de célébrité. La quatrième pythique contient un nombre de vers presque égal à celui qu'on peut trouver dans mon dithyrambe; et cette pièce, la plus longue de celles qui nous restent de ce grand poète, en est aussi la plus belle. Du reste, quand même le poëme que je donne ici ne ressemblerait pas précisément à tout ce qu'on a fait, quel grand sujet de blâme!

Il vaut mieux sans doute s'inspirer des anciens que d'en être le copiste et de prendre mesure sur eux. Horace a suivi à Rome un système fort différent de celui que Pindare suivait à Thèbes; ils ont écrit chacun selon leur temps, leur pays et leur génie : c'est en cela surtout qu'il faut les imiter.

Septembre 1843.

Il y a vingt-deux ans que les pages qui précèdent ont été écrites. Le temps, la politique, la littérature ont marché; nous sommes séparés aujourd'hui comme par un siècle de l'époque à laquelle elles se rattachent.

Le poème qu'elles excusaient a excité à son apparition beaucoup de sympathies; il s'est répandu au loin et à grand nombre d'exemplaires, et toutefois il paraîtra probablement nouveau à beaucoup de lecteurs, car il ne se trouve plus, je crois, nulle part, si ce n'est peut-être dans quelques recueils de poésie, qui ne l'ont pas jugé indigne d'être conservé. Il a fait pleurer plus d'un vieux soldat dans sa retraite, plus d'un vieux général dans son exil; on le récitait dans des réunions d'officiers; des hommes, même hostiles

à l'empereur, mais qui avaient l'âme généreuse, s'en sont montrés émus. Il y a plus de tristesse que de satisfaction de vanité à rappeler de jeunes succès. On le traduisait en Angleterre; lord Byron en entendait parler en Italie, et demandait à le lire; enfin, il ne lui a rien manqué, pas même les sévérités du pouvoir. Le pouvoir d'alors avait même été sur le point de le poursuivre; il a craint d'être odieux, il s'est contenté d'être ridicule, et d'ôter au poète la pension que l'empereur lui avait jadis envoyée au collége, du champ de bataille d'Austerlitz : singulier moyen de corriger de la reconnaissance.

Il faut dire que Napoléon, alors, n'était pas à la mode comme il l'a été depuis. Honorer cette mémoire proscrite semblait de l'audace et presque de la révolte. Deux voix seulement s'étaient fait entendre, celle de Béranger et la mienne. J'associe ici deux noms de gloire fort inégale, non par vanité de poète, mais par vanité d'ami.

On compte maintenant beaucoup de poèmes écrits depuis la mort de Napoléon : l'empereur a été la muse la plus féconde des poètes de notre temps. On lui composerait avec leurs vers une nouvelle *couronne poétique* de plusieurs volumes. Si ma voix a été entendue quand les autres étaient muettes, et par suite de ce silence même, elle doit se perdre

aujourd'hui au milieu de tant de voix jeunes et brillantes, elle qui n'a peut-être d'autre mérite que de les avoir devancées.

Trois grandes strophes de ce dithyrambe, tout le morceau qui met en scène le jeune roi de Rome, paraissent ici pour la première fois, et reprennent leur place laissée vide, dans l'édition de 1822, entre la strophe XI et la strophe XV. Mes amis avaient décidé qu'elles ne devaient pas être alors publiées; ils ont craint qu'elles ne parussent un conseil séditieux. Il n'en était rien pourtant, et maintenant que je puis dire sans détour ma pensée, que je n'ai d'intérêt d'aucune sorte à la faire autre qu'elle n'était, je ne me vanterai pas d'avoir eu l'intention d'encourager les entreprises d'un parti. En faisant paraître devant le roi de Rome un soldat l'épée à la main, j'avais voulu seulement personnifier les sentiments de l'armée. C'était là, pour moi, un mouvement de poésie, et non pas un appel aux armes.

On pourra à peine se figurer en 1843 qu'il ait été en France un moment où la gloire de l'empereur ait été mise à l'index, de même qu'en 1821 il était difficile de concevoir qu'il se fît en sa faveur une réaction si prochaine et si immense. Je ne pensais pas alors qu'il me fût donné de jamais voir ni sa statue sur la colonne, ni son tombeau à Paris. Le fondateur de

la nouvelle dynastie n'a point eu peur de ces grands souvenirs; il s'en est entouré au contraire; il en a fait sa propriété et sa gloire; il en a rempli sa capitale et son palais de Versailles. Quelques souhaits qu'on ait pu former en faveur de cette illustre mémoire, il les a surpassés. Jamais il ne m'a paru plus roi, plus ferme sur son trône; jamais il ne m'a paru comprendre avec une plus haute intelligence la véritable grandeur, la véritable puissance, et aussi la bonne politique, que le jour où il a rendu à la France les cendres de Napoléon. Il savait bien que les nobles et grandes émotions ne font jamais de mal.

Ce n'est pas ici que je voudrais dire l'impression que m'a fait éprouver, revenant de Sainte-Hélène après vingt ans d'exil, le cercueil de cet homme qui fut le bienfaiteur de ma jeunesse, et quelles palpitations j'ai ressenties en apercevant d'abord, à quelques lieues de Paris, briller sur la Seine, aux rayons d'un soleil de décembre qui rappelait celui d'Austerlitz, la croix d'or qui protégeait son cercueil, et qui annonçait de loin ce funèbre retour. Depuis le Hâvre jusqu'à Courbevoie, les populations étaient accourues border la Seine. Ce cortége, qui n'avait pas discontinué pendant soixante lieues, ce vaisseau voilé de noir, ce cercueil sur la poupe, ce prêtre à genoux, ce beau jeune prince debout et qui semblait présenter sa conquête

à la France, et tout ce peuple en haie sur les deux rives, qui se découvrait la tête à mesure que le cercueil s'avançait au milieu du silence de la foule, de son admiration, de son étonnement et de ses larmes: c'est un spectacle que de sa vie on ne saurait oublier. La pompe impériale du lendemain sera plus grande dans l'histoire, mais moins profondément touchante dans le souvenir des témoins.

POÈME LYRIQUE

SUR LA MORT

DE NAPOLÉON

1821

POÈME LYRIQUE

SUR LA MORT

DE NAPOLÉON

I.

L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière
Soudain vient de descendre, et pour jamais a lui.[1]
Le siècle qui marchait brillant de sa lumière,
Dans la nuit achevant une obscure carrière,
Semble finir, descendre et s'éteindre avec lui.
Un grand homme n'est plus; et pour jamais a lui
L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière.

Au bruit tout à coup échappé
Du roc lointain de Sainte-Hélène,
Depuis les cimes de Calpé
Jusques au dernier Borysthène,
Les rois se sont levés, surpris;

Les peuples ont poussé des cris :
« Il n'est plus ! il n'est plus ! » Et dans l'Europe immense
A ces cris, tout à coup, succède un grand silence.

Éloigné mais non pas absent,
Prisonnier mais encor puissant,
Le héros, sur sa vie exilée et captive,
Comme aux jours où son sort brillait éblouissant,
Attachait les regards de l'Europe attentive.
Le monde encor semblait, sujet de son pouvoir,
S'animer de lui seul, vivre de sa présence.
Combien de passions, de crainte, d'espérance,
Lui seul, de son rocher, faisait encor mouvoir !
Lui disparu, le monde est vide, solitaire,
Immobile ; on dirait que ses derniers moments
Ne laissent plus d'événements
Dignes d'intéresser la terre.

Quelle torpeur semble saisir
L'Europe si longtemps active,
Et qui, sans but qui la captive,
N'a plus de vœu ni de désir !
Peut-être, vingt ans occupée
A craindre la terrible épée
Du soldat deux fois empereur,
Maintenant oisive et muette,

En secret même elle regrette
L'émotion de sa terreur.

II.

Mais n'en croit-elle point quelque voix mensongère?
Ce trépas, c'est un bruit peut-être insidieux :
Qui le témoigne? Et qui, sur la rive étrangère.
L'a touché de ses mains et l'a vu de ses yeux?

Est-il vrai? se peut-il qu'au monde soit ravie
Une existence encor si pleine d'avenir!
Et qu'une si puissante vie
Ainsi qu'une autre ait pu finir!

Croirai-je qu'éteignant l'étoile vagabonde,
Le sort ait pu soumettre à l'éternel repos
Ce guerrier voyageur qui parcourut le monde
Avec un sceptre et des drapeaux!

Oui, le voilà, couché sur un lit funéraire,
Sans sceptre, sans drapeaux qui lui parent la mort;
Sans compagnons guerriers, sans pompe militaire,
Tout seul en présence du sort!

Prêt à quitter les camps dont il aime l'image,
L'habit qu'il y portait, il le revêt encor;
Il a mis ses éperons d'or
Pour le dernier combat et le dernier voyage. [2]

Ces yeux, ces traits éteints, ce front creux et plombé,
D'une mort domestique ont donc subi l'injure!
Ce général fameux comment est-il tombé
Sans batailles et sans blessure!

O défaite du conquérant!
O combien, alors qu'il expire,
Sa main laisse échapper de sceptres en s'ouvrant!
Que sa pensée entraîne avec elle en mourant
D'images de combats, et de gloire, et d'empire!

III.

Eh bien, qu'attendez-vous? La France est-elle en deuil?
Quand se font les apprêts de la pompe sacrée?
La place où doit dormir l'impérial cercueil
Aux murs de Saint-Denis est-elle préparée?
Où sont les pleurs, les cris, le peuple, les soldats,
Les prêtres, les flambeaux, les chants des funérailles,

L'airain pieux, le bronze des batailles,
L'appareil royal du trépas?

Que fais-je! quelle erreur! et comment ma pensée
A-t-elle pu confondre et les lieux et les temps!
Hélas! il fut un jour, la gloire en est passée,
Où sa mort eût trouvé des honneurs éclatants.
S'il fût tombé frappé sur son char de victoire,
Ou sur le trône, au Louvre, au milieu de sa gloire,
Toute la France en deuil eût pleuré comme moi,
Tout un peuple eût suivi le funèbre convoi,
Onze rois, ses vassaux, fussent venus peut-être
A son dernier palais accompagner leur maître;
Et, voyant au milieu du concours solennel
Un jeune enfant marcher près du char paternel,
Le peuple aurait crié: « Que sa race prospère!
Qu'il règne! et, de l'empire éternisant l'honneur,
Puisse-t-il à jamais de son illustre père
Continuer le nom, la gloire et le bonheur! »

IV.

Le bonheur!... mais alors sur l'étoile éclatante
Aucun triste nuage encor n'avait passé.

Il suivait le héros d'une marche constante.
Hélas! le bonheur s'est lassé.

De nos humaines destinées
Rarement il suit tout le cours,
Et les plus vite terminées
Sont les plus heureuses toujours :
Le deuil des dernières années
Pleure l'éclat des premiers jours.

Quand tous les dons que l'homme envie
A son gré semblent accourir,
Quand de la fortune asservie
On n'a plus rien à conquérir,
C'est alors qu'on aime la vie ;
C'est alors qu'il faudrait mourir.

Je craindrai d'épuiser la coupe tout entière.
Les bords sont rayonnants de miel.
Mais au fond la coupe est amère :
Ceux que favorise le ciel
Terminent jeunes leur carrière. [3]

Alexandre, si jeune à la borne rendu,
D'un bonheur sans mélange est encor le modèle.
Si le vainqueur du Nil fût du char descendu

A l'âge du vainqueur d'Arbelle,
O que sa vie eût été belle !
O quel trépas il a perdu !

Ambition de jours, de richesses, d'empire,
S'assouvit-il jamais, ton besoin dévorant !
Quand s'arrête le conquérant
Qu'une âme insatiable inspire ?
Bientôt, hélas ! trop agrandi,
Le vainqueur sur son trône même
Chancèle, le front étourdi
Des vertiges du diadème ;
Et le destin capricieux
Avec ce trône audacieux
Lui dérobe, à l'heure qu'il tombe,
Jusqu'à l'éclat ambitieux
Qu'il avait promis à sa tombe.

V.

Le puissant Charles-Quint, du trône descendu,
Fit préparer vivant son sépulcre ; et d'avance,
Immobile et muet dans la bière étendu,
Essayait de sa mort la nuit et le silence. [4]

Plus grand, Napoléon au faite de son sort,
Au sommet oublieux de la toute-puissance,
S'était souvenu de la mort.
Dans l'abbaye antique où trois races royales
Lui doivent du tombeau les honneurs retrouvés,
Où de cent rois épars les débris relevés
Règnent silencieux sous les nefs sépulcrales,
Vaste palais des morts! lui-même avait un jour
Marqué l'espace étroit de son dernier séjour;
Et sur le marbre noir étaient déjà tracées
Des paroles de deuil, non encore effacées.
Où donc est l'hôte couronné
A cette place destiné?
Pourquoi sous cette voûte humide,
Aux regards si longtemps ouvert,
Ce caveau reste-t-il désert?
Napoléon est mort et son sépulcre est vide! [5]

Des superbes humains incorrigible orgueil!
Vanité des grandeurs, vanité du cercueil!
Néant dont un néant se joue!
Celui dont les désirs embrassaient l'univers
S'est brisé dans la gloire; et, pour dernier revers,
Jusque dans la mort il échoue!
Surpris à cet écueil nouveau,
De son âme démesurée

L'ambition, encor frustrée,
N'a pu même atteindre un tombeau !

VI.

Ah! s'il avait voulu! si de ce rang suprême
Dont la gloire l'avait tenté
L'orgueilleux se fût contenté,
Il aurait dans la mort porté son diadème ;
Et peut-être il vivrait ! D'un trop superbe espoir
Pourquoi la France a-t-elle encouragé l'audace !
Que de vœux insensés exaltaient son pouvoir !
Quel avenir nos chants promettaient à sa race !
Avouez-le, Français! oui, vous l'aimiez alors.
J'ai souvent dans Paris entendu vos transports
Accueillir ses vastes conquêtes ;
Je vous ai vus en foule éblouis de ses fêtes
Et des hauts monuments dont il chargeait vos bords;
Vous marchiez orgueilleux de commander en maîtres
Aux peuples les plus grands, aux plus fiers potentats,
Et de régner sur plus d'états
Que n'en connurent vos ancêtres.
Napoléon alors plaisait à tous les yeux :
Il était un héros, car il était heureux.

Vous n'aperceviez pas, frappés de sa lumière,
Le cortége de maux à son char attaché,
Et derrière un vainqueur le despote caché.
J'ai partagé longtemps votre erreur tout entière.
Jeune, à l'erreur commune aurais-je résisté?
Eh! comment refuser d'y croire?
Il avait revêtu la gloire
Des couleurs de la liberté;
Et, d'une crédule ignorance
Détrompé trop tard aujourd'hui,
Mon cœur, en ne suivant que lui,
Ne croyait aimer que la France.
Comme il m'avait séduit! Que son éclat vainqueur
Avait fait dans mon âme une profonde empreinte!
Ah! sa mémoire en moi n'est pas encore éteinte,
Et son nom prononcé fait palpiter mon cœur.

VII.

Il est, il est dans le génie
Un ascendant, un charme, un attrait enchanté:
Une force puissante, aveugle, indéfinie,
Nous entraîne vers lui comme vers la beauté.
Comme elle, il séduit la jeunesse;

Comme elle, il répand une ivresse
Qui trouble l'âme et la raison,
Et dont l'invincible poison
Une fois éprouvé nous subjugue sans cesse.
Il peut nous tromper, nous trahir,
Nous contraindre de le haïr,
Mais, comment oublier la foi jadis donnée!
Comment perdre jamais ce premier sentiment,
Cette admiration tendre et passionnée,
Que les plus détrompés repoussent vainement?
On le blâme, on l'accuse, on le hait, on l'abhorre;
Mais notre cœur souvent en secret se dédit,
Et, même alors qu'il le maudit,
Se surprend à l'aimer encore.

VIII.

O jours de ma jeunesse! ô beaux et nobles jours!
Jours de printemps! jours d'espérance!
Que votre souvenir toujours
A sur mon âme de puissance!
A peine au sortir de l'enfance,
J'ai vu sa gloire naître et commencer son cours.
Les sons qui les premiers ont frappé mes oreilles

Furent le bruit de ses exploits.
J'entendais partout mille voix
D'Arcole et de Lodi raconter les merveilles.
Lui-même à ma pensée apparaissait alors
Beau comme ces héros dont elle était remplie,
Et brillant comme l'Italie
Dont il avait conquis les bords.

Que de fois, ô Saint-Cyr, dans ton doux prytanée,
Lui-même a visité notre enfance étonnée!
Mes yeux autour de lui fixés incessamment
Ne pouvaient se lasser de leur étonnement.

Comme nous entourions de nos regards avides
Cet homme qui, si jeune encor,
S'était assis vainqueur au pied des pyramides
Et sous les palmiers du Thabor!

Son front tout rayonnant de cent palmes nouvelles,
De cent triomphes inouis,
Ce regard héroïque et chargé d'étincelles
Qui frappait nos yeux éblouis;

Ce vêtement si simple et ce visage austère
Si doux, hélas! en souriant;

Et ces fiers mameloucks, cortége militaire
Qui me figurait l'Orient :

Tout attachait mon cœur d'un lien invincible.
Et celui que les rois ne voyaient que terrible,
Ceint d'éclairs, entouré de drapeaux triomphants,
Il venait au milieu de ses heureux enfants
Reprendre de son front la majesté paisible.
Qui ne l'aurait aimé, ce tuteur glorieux ! [6]
Sur notre frêle sort il abaissait les yeux,
Veillait les doux travaux de nos tendres années,
Prenait soin même de nos jeux,
Interrogeait nos jeunes vœux
Et nos futures destinées :
« Toi, » me dit-il, un jour qu'à Saint-Cyr amené
Il venait parmi nous délasser la victoire,
« A quoi par ton désir te sens-tu destiné ? »
Et je lui répondis : « Sire, à chanter ta gloire. »

IX.

Hélas ! qui l'eût prévu, dans ces temps de splendeur,
Que je devais un jour chanter tant de malheur,
Et verrais se voiler d'une nuit si soudaine

L'étoile qui montait si vive et si sereine !
Lorsqu'un si beau midi répondait au matin,
Que sans cesse au héros souriait le destin ;
Que sur un trône heureux, toujours plus agrandie,
Sa puissance toujours croissait plus applaudie ;
Que les rois le servaient, et qu'à nos yeux surpris
Le pontife de Rome appelé dans Paris,
Venait, scellant son front du royal caractère,
Joindre l'aveu du ciel à celui de la terre !
Souvenirs si brillants ! si tristes désormais !

Je me rappelle encor, je n'oublirai jamais,
De son couronnement l'étonnante journée.
J'en vois reluire encor la pompe fortunée.
Le vaste temple brille à mes regards ouvert,
De tapis, et de fleurs, et de drapeaux couvert,
Et plein d'encens ! Je vois au fond de son enceinte,
Le vieux pontife assis dans sa majesté sainte ;
Tandis que traversant, paisible et radieux,
Cette brillante foule aux regards curieux,
Ces députés, élus des lointaines provinces,
Ces dames, ces guerriers et ces grands et ces princes,
Et ces rois, peuple immense en long ordre rangé,
Appuyé sur le sceptre et de pourpre chargé,
S'avançait, le front ceint du sacré diadême,
Le puissant Empereur reconnu par Dieu même.

Quels chants, quels cris alors mêlés et confondus !
Les cris lointains du peuple, au dehors entendus,
Répétaient en écho ceux qu'à sa nef antique
Rendait de toutes parts la sainte basilique :
Qu'il vive ! disaient-ils de moments en moments ;
Qu'il vive ! redisaient les joyeux instruments ;
Qu'il vive ! répétaient et poussaient jusqu'aux nues
Les places, les maisons, les longues avenues.
Et cependant, grand jour dont je fus le témoin !
Escorté de longs cris qui l'annonçaient de loin,
Le héros, au milieu de la foule enivrée,
Dans la voiture d'or aux fêtes consacrée,
Le diadème au front, et le sceptre à la main,
Au peuple lentement montrait son souverain,
Et, saluant les cris qu'élevait son passage,
D'un sourire attrayant en accueillait l'hommage.

Mais quoi ! le char a fui ; les chemins sont déserts ;
Qu'est devenu... ? que vois-je ! — Au bout de l'univers,
Sur un roc, par delà les mers,
Un cercueil lentement chemine,
Où Napoléon tout entier
D'une solitaire colline
Gravit le pénible sentier.
Autour sont des geôliers en armes ;
Nul bruit ne s'entend ; peu de larmes ;

Deux amis, une femme, et quelques serviteurs,
Voilà son cortége modeste,
Et la seule pompe qui reste
Au potentat qu'hier pressaient tant de flatteurs.

Que dis-je! la patrie est chère.
Chacun dans sa patrie est déjà retourné;
Et ses derniers amis l'ont même abandonné,
Seul, seul sur la rive étrangère!
Celui qui dut attendre un sépulcre si beau,
Et dormir empereur dans son royal tombeau
Aux saints murs consacrés par l'apôtre des Gaules,
Le voilà sans abri, seul au bord d'un ruisseau,
Dormant au vain bruit de son eau
Et sous l'ombrage de deux saules.

X.

Vous connaissez, soldats, ce manteau glorieux
Que portait votre chef dans les plaines guerrières:
Que de fois son azur a guidé vos bannières!
Dans combien de pays il a frappé vos yeux!
C'était, je m'en souviens, au temps de sa jeunesse,
Quand l'Adige et l'Adda racontaient ses exploits,

Qu'au jour de Marengo, jour de publique ivresse,
Il le porta pour la première fois.
Soldats, vous ne sauriez en perdre la mémoire :
Des bords du Tage à ceux du Niémen lointain,
Au milieu de vos camps, sur ce manteau de gloire
Vous l'avez vu souvent dormir le lendemain
Ou la veille d'une victoire :
Soldats, vous ne sauriez en perdre la mémoire.
Eh bien ! fidèle ami de son dernier repos,
Il enveloppe encor le sommeil du héros ;
Il le défend encor dans sa fosse écartée,
Par le soleil, les flots et les vents insultée ;
Et, de tant de biens resté seul
A l'exilé sans espérance,
Loin de vous et loin de la France,
Lui sert aujourd'hui de linceul.

XI.

Vous pleurez, compagnons ? à cette triste image
Dans votre sein profond un soupir a gémi ?
Oui, pleurez ce grand homme : il aimait le courage ;
Pleurez, soldats : il était votre ami.
Avec vous sous la tente il a vingt ans dormi.

Il vous connaissait tous, vous, vos noms, vos services,
Vos peines, vos dangers, vos moindres cicatrices.
Il fut jeune avec vous; le Nil et ses déserts
Vous ont vus commencer vos communes campagnes;
Ensemble vous avez gravi bien des montagnes,
Passé bien des pays, des fleuves et des mers :
De pareils souvenirs demeurent toujours chers.
Combien de fois lui-même, au retour des conquêtes,
Sous des arcs de triomphe accueillit vos lauriers!
Et vous faisant asseoir à des banquets guerriers,
Aux champs élyséens vous dédiait des fêtes!
Du sang que pour la France il vous a fait verser,
Hélas! il eût voulu vous mieux récompenser.
Ah! si dans son exil vous l'aviez pu lui-même
Entendre à son heure suprême!
« Mes soldats! disait-il, mes soldats! » Et vers eux
Il détournait de loin sa confuse mémoire;
Il semblait en mourant s'attacher à leur gloire,
Et chercher vos drapeaux si connus de ses yeux.
Entre son fils et vous il partageait ses vœux.
Il pleurait en songeant qu'après tant de puissance,
Ce maître à qui les rois criaient jadis : pardon,
Laissait son fils dans l'abandon,
Et ses soldats dans l'indigence.
« Du moins, murmurait-il d'une mourante voix,
Mon corps ira près d'eux, vers ces belles contrées

Qu'entre tant de pays nous avons illustrées,
Dormir sous leurs lauriers au pays de mon choix. »

Volontés des mourants n'êtes-vous plus sacrées!

XII.

Un enfant est en deuil, un enfant noble et beau,
Dont la naissante vie un jour fut pour la France
L'objet de tant de joie et de tant d'espérance,
Et qui fut roi dans son berceau.
Couvert du funèbre manteau,
Sans sceptre et sans couronne, en pleurant, il s'avance,
Et s'arrêtant, debout devant les souverains,
Triste et fier, vers leur trône il tend ses jeunes mains :

« Je ne viens pas réclamer l'héritage
De cet empire à mon père soumis,
Dont sa valeur fit un si beau partage
Et que le sort en vain m'avait promis.

« Né sur la pourpre et dans le rang suprême,
Au berceau d'or qui vit mes premiers ans,

J'eus pour jouets un sceptre, un diadème.
Et, pardonnez, des rois pour courtisans.

« Vaste avenir qui s'ouvrait si prospère,
Patrie, espoir, par vous j'ai tout perdu;
Mais rendez-moi les restes de mon père,
Dans ce seul bien tout me sera rendu.

« D'un orphelin redoutez-vous les larmes?
D'un héros mort craignez-vous le retour?
Ne craignez rien : généreux à mon tour,
Dans son tombeau j'enfermerai ses armes.

« Si par des mers nous fûmes séparés,
Dans son adieu si je n'ai pu l'entendre,
Qu'au moins je rende à ses restes sacrés
Ces derniers soins qu'un père dut attendre.

« En expirant, du monde délaissé,
Il a tourné sa dernière espérance
Vers le pays qui fut un jour sa France,
Et vers le fils qu'il n'a pas embrassé.

« Que libre enfin de votre longue guerre,
Dans un tombeau, par moi-même fermé,
Il dorme au lieu qu'il remplissait naguère
De tant de gloire, et qu'il a tant aimé. »

XIII.

Mais, jaloux de garder leur funèbre conquête,
Les inflexibles rois ont détourné la tête;
Et l'enfant vers l'exil a repris son chemin.
Que vainement le faible en leur justice espère;
Ils retiennent le corps d'un père,
Dernier trésor de l'orphelin.
Ces puissants potentats, ceints d'innombrables lances,
Sur leur trône entourés de légions immenses,
Ont peur d'un mort et d'un tombeau;
Et, d'anciennes terreurs l'âme encore occupée,
Tremblent que, ralliés à ce retour nouveau,
Les soldats du vieux chef, arborant son drapeau,
Ne viennent sur sa tombe aiguiser leur épée.

Il pleure cependant, le fils des empereurs,
Cet enfant qui deux jours a porté leur couronne,
Et la rage étincelle au milieu de ses pleurs.
Des fidèles amis qu'assemblent ses douleurs
En vêtements de deuil la foule l'environne.

Quel est celui qui vient sans vêtements de deuil?
Comme s'il sortait de la tente,
Vêtu d'une armure éclatante,
D'un soldat il montre l'orgueil.
Un casque est sur sa tête altière,
Une épée en sa main guerrière,
Et, devant l'enfant-roi la venant présenter :
« Sire, laisse les pleurs aux femmes de ta mère :
Si de Napoléon la mémoire t'est chère,
Voilà, Napoléon, le deuil qu'il faut porter. »

Malheureux ! qu'a-t-il dit ! et quels temps vont éclore !
Verrons-nous l'univers de nouveau déchiré ?
Quoi ! du sang? des combats? des conquêtes encore?
Grâce, jeune enfant ! je t'implore :
Les mères ont assez pleuré.

XIV.

Ainsi, parmi les bois et les chemins rustiques
Dont le pompeux Versaille est au loin entouré,
J'allais, au premier bruit du grand homme expiré,
Sur d'étonnants destins versant à flots lyriques
Les sentiments émus dont je marche inspiré.

Alors, le direz-vous, pages de notre histoire!
De celui qui n'est plus les anciens favoris,
Par de vénales voix, aux places de Paris,
Faisaient crier sa mort, ainsi qu'une victoire.
De l'empereur tombé les meilleurs courtisans,
Esclaves, de sa marque empreints encor peut-être,
Qui se courbaient si fiers en lui disant : Mon maître,
Et tournaient vers ses yeux des yeux si complaisants,
Au bruit de son trépas, plus infâmes qu'habiles,
Ont tenu leurs yeux secs et leurs fronts immobiles,
Que dis-je ? et même ont feint des regards satisfaits,
        Épouvantés que l'on pût croire
        Encor vivant dans leur mémoire
        Un souvenir de ses bienfaits.

Tandis qu'au Louvre ils vont avec inquiétude,
Sous les croix, les cordons et les habits dorés
Dont toi-même, empereur, les avais décorés,
Faire hommage à Louis de leur ingratitude,
Seul à l'écart, rempli d'un souvenir trop cher,
L'œil fixé sur l'écueil d'une lointaine mer,
Un poète, en secret, à ton nom seul soupire,
Et, la mouillant de pleurs, met un crêpe à sa lyre;
Et peut-être, avec lui fidèle à ton malheur,
Sur sa mâle poitrine, en signe de douleur,
Quelque pauvre soldat, par un touchant hommage,

De son ruban de pourpre a changé la couleur.
Et porte en deuil l'étoile où brillait ton image.

XV.

Adieu ! tout doit finir par ce mot douloureux.
Adieu ! toi, le héros des chants de ma jeunesse,
Toi que j'aimai ! Je sens dans les derniers adieux
Se rassembler l'ardeur de ma première ivresse.
Oh ! comment se résoudre à quitter pour toujours
Celui de qui la gloire occupa nos beaux jours !
C'en est fait : et moi-même aussi je te délaisse.
Des hommes les plus grands ô le plus malheureux,
Sommeille en paix du moins dans l'île reculée
Où ta tombe est captive et ta mort exilée ;
N'y crains pas notre oubli, quoique absent de nos yeux.
Ah ! vainement les rois proscrivent ta mémoire :
Tant que dans notre France on aimera la gloire,
Les Français t'aimeront, et même en dépit d'eux.
Comme ta grande vie avec les ans croissante,
Ta tombe à leurs regards sera toujours présente.
Les yeux de l'avenir sans cesse iront chercher
Ce colosse aux traits héroïques,

Qui seul debout sur un rocher
Domine les flots atlantiques.
Un jour le voyageur du cap d'Adamastor
Ou du riche pays des perles et de l'or,
Passant sur la mer africaine,
Verra de loin le monument :
« Est-ce là, dira-t-il, frappé d'étonnement,
Est-ce là ce grand capitaine
Par qui tous furent éclipsés,
Et qu'on vit aux siècles passés
Régner sur l'Europe lointaine ?
Oh ! comment son tombeau, par quels vents apporté,
Au milieu de ces mers se trouve-t-il jeté ? »
Et, de grands souvenirs l'âme alors toute pleine
Par des songes de gloire un moment arrêté,
Il frémira soudain, et comme épouvanté
Devant la destinée humaine.

Du moins, terrible exemple offert à l'univers,
Comme un phare élevé sur les immenses mers,
Perçant la nuit de tous les âges,
Ton éclat triste et radieux
Des nautonniers ambitieux
Peut-être éclairera les yeux,
Et leur sauvera des naufrages.
Sera-t-il un guerrier, un conquérant, un roi,

Qui ne tremble frappé d'un salutaire effroi,
Et dont l'ambition espère être impunie,
En voyant de si haut tombé si malheureux
Le guerrier le plus grand, le roi le plus fameux,
Le plus vaste pouvoir, le plus puissant génie
Que jamais sur la terre aient vu passer les cieux !

POÈME

DE

LA GRÈCE

PRÉFACE

Au printemps de 1820, je me suis embarqué à Marseille pour Athènes sur une corvette grecque, qui m'a conduit d'abord à Hydra. A cette époque si voisine de la régénération, il était difficile de la prévoir encore : ce n'était que des plans d'études, le désir de visiter des ruines, d'étudier des mœurs, des couleurs nouvelles, qui m'entraînaient vers ce beau pays. J'allais retrouver à leur insu deux amis intimes qui avaient dû s'y rendre d'Italie, et je me faisais une grande joie de les surprendre dans quelque coin du Parthénon ou de la rue des Trépieds. Ils n'avaient point paru à Athènes quand j'y débarquai, de sorte que, après peu de séjour, je m'en allai chevauchant au hasard à leur rencontre, à travers la Morée, donnant leur signa-

lement sur les chemins de Corinthe, d'Argos, de Tripolitza; traversant comme un courrier toutes les capitales des rois d'Homère, cinq *royaumes* en trois jours. Enfin je les rencontrai tout à coup dans un coin de Sparte [1]. Je ne m'arrêterai pas sur la page la plus intéressante de mon voyage, et sur l'un des plus doux instants de ma vie; ce n'en est pas ici le lieu. Seulement, je ne puis me défendre de le dire, je restai, après cette rencontre, trois jours entiers dans la vallée de Lacédémone sans me souvenir de Léonidas.

Nous n'étions pas venus de Paris et de Naples nous asseoir sous les platanes de l'Eurotas, seulement pour parler de l'Italie et de la France; il fallait bien que la Grèce eût son tour, et nous eûmes un plaisir bien vif à nous raconter ce que nous en avions vu chacun de notre côté, des ruines de temples, de pauvres villages, des champs féconds et à demi incultes, une nature toute délaissée et si belle! Notre sentiment sur le pays était unanime. Mais quand nous vînmes à parler des hommes, de leur caractère, de leur état de civilisation, de leur servitude présente, de l'espérance qu'on pouvait fonder sur eux pour l'avenir, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous étions, non-seulement peu d'accord, mais d'un sentiment tout à fait opposé.

Mes amis avaient trouvé les Grecs plongés dans un asservissement, et, on peut le dire maintenant qu'il

est si glorieusement expié, dans un avilissement profond. Les Grecs, disaient-ils, étaient loin d'une régénération ; ils n'en avaient ni l'espoir, ni le désir, ni l'idée ; ils en étaient incapables. Une longue habitude avait fait chez eux de la servitude une seconde nature. Et, comme preuve vivante, mes amis me montraient au même instant des paysans de Magoula fuyant vers les collines de Sparte devant les pas de notre janissaire.

Moi je disais : « On juge mal les Grecs sur quelques apparences, et ils sont plus près d'une régénération qu'on ne croit. Ils souffrent impatiemment la tyrannie musulmane. Loin que le plus grand nombre ressemble à ces pauvres chevriers, au seul aspect, au nom seul d'un Turk, leurs yeux étincellent. Ils s'entretiennent sans cesse entre eux de leur esclavage et des moyens d'en sortir. Ils envoient leurs enfants en Europe s'instruire dans nos arts, nos sciences, nos lois, nos mœurs ; ils en ont même mis à l'école dans nos armées. Ils élèvent chez eux des gymnases. Les riches font les frais de l'éducation des pauvres ; il n'est pas rare de voir un simple négociant y destiner la cargaison entière d'un navire, et même donner deux cent, trois cent mille piastres pour la fondation d'un collége. Ils ont compris que la lumière est la plus terrible ennemie du despotisme, et qu'elle éclaire tôt ou tard la chute des oppresseurs. Il y a encore de la chaleur, de l'énergie,

du patriotisme, dans les âmes de ces Grecs qu'en Europe on croit abâtardis [*]. »

Et je demandais : Avez-vous entendu leurs chansons nationales? avez-vous été témoins de l'effet qu'elles produisent sur eux? Et je racontais l'histoire de ce pauvre jeune Épirote qui ne savait pas lire, et qui, lorsque quelque voyageur passait par son village, le tirait à l'écart et le priait de lui lire en secret le livre de Rhigas qu'il portait toujours avec lui, caché dans son sein. A la lecture déjà entendue cent fois de ces chants qui lui parlaient de liberté, de vengeance, de patrie, il s'exaltait, il relevait sa tête, on voyait s'enflammer son visage ; et puis il se mettait à pleurer.

D'où venait cette manière de voir si différente entre nous voyageurs de même âge, élevés ensemble, et dont les opinions et les sentiments étaient du reste si semblables? C'est que mes compagnons étaient entrés en Grèce par la Morée, et que moi j'arrivais des îles; c'est qu'ils avaient vu les vallées et les plaines, où l'oppression s'étend et s'appesantit si à l'aise, et moi, la libre mer. Je pouvais comprendre quelque chose de leur sentiment, j'avais aperçu moi-même dans l'Attique des signes non équivoques d'un grand asservissement ; les généreuses illusions que j'avais apportées

(*) Transcrit de notes écrites en Grèce, en 1820.

de l'Archipel s'étaient sans doute fort affaiblies dès le moment où j'avais mis le pied sur le sol de la Grèce continentale ; mais j'étais resté sous l'impression que j'avais d'abord reçue à Hydra, et dans le vaisseau de Tombasis, dans cette petite Grèce libre et flottante où je m'étais trouvé transporté comme par magie au sortir même du port de Marseille. Adonnés à la navigation et enrichis par le commerce, les insulaires grecs avaient vu les contrées étrangères ; les idées de l'Europe avaient germé dans leurs têtes ; ils rapportaient, de chacun de leurs voyages, dans leur pays, une plus grande envie de l'associer aux bienfaits de la civilisation et de la liberté. Tous ces gens de mer, accoutumés à une vie de fatigues et de dangers, étaient pleins d'ardeur, de séve, de besoin d'action. Ils méprisaient les Turks, auxquels ils se sentaient si supérieurs sur leurs vaisseaux, et ils brûlaient d'employer pour le salut de leur pays cette force qu'ils étaient contraints de prêter à la flotte ottomane, et qui, en étant retirée, la devait laisser seule sur la mer sans défense et sans pouvoir.

Mon opinion, touchant la disposition de la Grèce à secouer le joug, se fortifiait encore des espérances que les îles elles-mêmes m'avaient paru fonder sur cette autre partie de la grande famille grecque qui habite les montagnes. Les Maïnotes, les Épirotes, toute la race albanaise, dont les Hydriotes descendent (car

Hydra est un essaim des montagnes qui est venu se poser sur un rocher de la mer), étaient animés, comme les Grecs des îles, de sentiments forts et libres; d'une nature différente toutefois, car nulle civilisation n'en adoucissait la rudesse. Nulle lumière d'Europe n'avait pénétré encore jusqu'à eux. Sans sympathie avec le reste de la communauté, la Grèce, pour chacun de ceux-là, c'était sa montagne, sa femme, ses enfants et son fusil. Mais on voyait en eux du moins des hommes que le joug n'avait jamais pu atteindre dans leurs retraites, ou sur qui il n'avait jamais osé s'appesantir. Les habitudes d'une vie difficile et hasardeuse, une existence guerroyante, de fréquentes escarmouches avec les Turks, une haine invétérée contre le turban, les devaient faire supposer propres, sinon à comprendre la liberté, du moins à servir et à ramener l'indépendance. L'indépendance, quand la domination musulmane se fut emparée des champs de la Grèce, semblait être remontée parmi eux vers les sommets comme à son berceau, pour en redescendre à son heure. C'est sur les montagnes que sont les sources des nations comme celles des fleuves, ces sources qui les renouvellent : elles restent fraîches en haut quand le lit est desséché dans la plaine, et il ne faut qu'un moment d'orage pour qu'elles débordent et y descendent tout à coup comme des torrents.

Telle était donc la Grèce en 1820, composée, comme on voit, de trois éléments bien distincts. Trois nations en quelque sorte différentes faisaient ainsi augurer diversement de son avenir : les montagnards, qui avaient maintenu jusqu'à un certain point leur indépendance; les marins, qui pensaient à la reconquérir : les habitants des champs et des villes, qui paraissaient avoir pris le parti de n'y plus songer. Ceux-ci, il faut l'avouer, semblaient si familiarisés avec leur condition de raïas, et, pour m'appuyer de l'expression d'un voyageur illustre, si broyés sous le despotisme, qu'on pouvait croire en effet difficile qu'ils dussent se relever jamais, et que l'aspect d'une telle servitude ôtait par moment tout courage à la plus intrépide espérance. Moi-même, en les voyant de plus près, j'avais senti s'affaiblir en moi ma confiance, et j'avais fini par accorder à mes compagnons, qu'il fallait du temps, et peut-être beaucoup, pour que la lumière introduite dans les îles pénétrât jusqu'au fond de la Grèce, et lui fît sentir une influence régénératrice. A mesure que je m'avançais davantage dans la Grèce continentale, je voyais en quelque sorte s'éloigner sa délivrance. Mais qu'il est difficile de juger, sur la physionomie d'une nation, des sentiments de haine et de vengeance qu'elle recèle au fond de son cœur, et de pénétrer dans le secret du temps et de la destinée ! A peine avions-nous

quitté les rivages de cette Morée qui nous avait paru si muette, si morne, si anéantie, que le soulèvement s'était déjà déclaré, et que des cris de triomphe et de délivrance pouvaient déjà arriver jusqu'à nous.

Et, dans ce phénomène politique si remarquable d'une régénération si subite, un fait bien digne d'attention, bien moral, et qui doit faire réfléchir les pouvoirs oppresseurs, c'est que c'est de la faiblesse, non de la force, qu'est parti le premier coup. Ceux qui paraissaient le plus profondément dormir, se sont réveillés les premiers; la Morée a donné le signal aux montagnes et aux îles.

J'avais besoin de reporter le lecteur vers ces commencements, et de le ramener au point de départ de la révolution grecque, qui est aussi celui de mon ouvrage.

On a beaucoup écrit depuis six ans sur la Grèce. L'histoire s'est emparée la première de cette belle révolution ; elle a déjà recueilli et enregistré pour la postérité une longue série de faits mémorables. D'importants mémoires ont été publiés par ceux mêmes qui avaient été témoins de ces faits héroïques, ou qui y avaient pris part. Les poètes ont élevé à leur tour des voix aimées du public; et certes, cette révolution se mêle à tant de souvenirs, elle est empreinte d'un caractère si nouveau et qui parle si profondément à

l'imagination, qu'elle semble en effet être encore plutôt du domaine de la poésie que de celui de l'histoire. Je ne devais pas être frappé le dernier de ces grands et touchants événements, ni tenté le dernier de les reproduire.

La fortune avait voulu que je me trouvasse en Grèce au moment de son premier réveil. J'avais été chercher la nature et les restes de l'antiquité, et c'étaient les hommes qui s'étaient présentés devant moi, c'était le temps actuel qui m'avait frappé d'admiration. Les lieux que j'avais vus beaux et tristes et tranquilles, étaient tout à coup devenus célèbres par des combats ou des désastres; les gens que j'avais connus paisibles dans leurs maisons, ou commerçant sur leurs navires, s'étaient trouvés tout à coup des héros, et l'Europe s'enquérait avec curiosité de leurs noms et de leurs aventures : ainsi les actions publiques se sont unies et confondues dans mon esprit avec mes souvenirs privés, la beauté des lieux avec la grandeur des faits qui s'y sont passés; j'ai cherché dans une suite de chants à reproduire les uns et les autres, et de ce mélange s'est composé un ouvrage qui n'est, à proprement parler, ni un poème, ni un voyage, ni une histoire, et qui tient à la fois de tous les trois : de même que, dans sa forme, il mêle au lyrique, qui la caractérise plus particulièrement, le dramatique et le récit.

On concevra que dans un ouvrage de cette nature, l'auteur, presque sans dessein, se trouve occuper beaucoup de place. Il ne semblera sans doute pas extraordinaire de le rencontrer parmi les grands événements publics qu'il reproduit : il est pour ainsi dire lui-même le personnage de ses chants.

Certains lieux, certains noms, certains événements tiennent dans l'histoire de la régénération moins de place peut-être que je ne leur en donne ; d'autres sont peut-être plus importants, dont je parle à peine, ou dont je ne parle pas : c'est que ma prédilection s'attache particulièrement à ce que j'ai connu. Ce qui est près de moi se trouve naturellement placé sur le premier plan. La Grèce est un patrimoine commun que chacun peut cultiver à sa guise. Ce sujet public a pris souvent sous ma plume la forme d'un sujet particulier. A la Grèce héroïque, à la Grèce de l'Europe, j'ai mêlé souvent celle que je pourrais appeler la mienne, celle qui se compose des lieux que j'ai vus, des gens que j'ai connus, des joies que j'ai éprouvées : je ne chercherai pas à m'en excuser. J'obéis, tout en m'adressant au public, tout en traitant d'événements dont l'intérêt est général, au secret penchant qui m'entraîne à reproduire mes impressions intimes, et à réveiller la sympathie de cœurs habitués à battre avec le mien.

Il y a déjà plusieurs années que sont terminés quelques-uns de ces chants, faits pour ainsi dire en même temps que les événements dont ils sont la peinture. Le premier chant et le prologue étaient déjà composés, qu'aucun vers, que je sache, n'avait encore été publié en France sur ce sujet. J'ai besoin de le dire, car, bien que je me sois mis en chemin de bonne heure, j'arrive des derniers devant le public, et il ne faut pas qu'indépendamment de tant de désavantages, mes vers paraissent encore refaire après d'autres ce que d'autres ont fait mieux. Je les aurais mis au jour en leur temps, mais j'espérais que les événements variables de cette guerre me permettraient, en se fixant, de compléter l'ouvrage. Et toutefois, un pareil recueil est toujours entier, il s'arrête où l'on veut, chacune de ses parties est un tout. C'est une galerie de tableaux qui représentent la suite d'une histoire : chaque chant est fini et complet dans son cadre. Au surplus, je ne donne pas même au public tout ce que les événements ont pu me fournir jusqu'à ce jour, et le poème est encore plus inachevé que le sujet. Ce n'en est guère ici que la première partie ; on voit seulement commencer cette grande et admirable lutte d'une poignée d'hommes contre la domination d'un empire, de la religion chrétienne contre la religion musulmane, de la liberté contre le despotisme, de la civilisation tout entière

contre la barbarie. Je ne donne cette fois de la Grèce que sa beauté, son asservissement, son réveil, ses désastres : il me reste à donner sa gloire, et, j'espère, sa délivrance. Ainsi, quand ce poème sera complété, il présentera dans son ensemble et dans toutes ses péripéties ce grand drame dont la liberté est le sujet, dont la Grèce entière est le théâtre, et dont tout un peuple est le héros. L'Europe en attend avec anxiété le dénoûment.

Le moment où le public est si fortement préoccupé du présent et de l'avenir, est peut-être peu favorable pour attirer son attention sur des scènes qui sont déjà du passé. Ce moment, je ne l'ai pas choisi : si tandis qu'on s'occupait de l'impression de cet ouvrage, un mémorable événement est venu changer la face des choses en Grèce, et ranimer d'une manière si soudaine des espérances qu'une longue attente avait presque éteintes, on pense bien que je ne suis pas tenté de m'en plaindre. Plusieurs parties de ce poème qui même auparavant ne s'adressaient déjà plus aux circonstances, se trouvent aujourd'hui en opposition avec elles. Que faire, si ce n'est rappeler que je n'ai pas voulu écrire des chants pour des circonstances, mais reproduire une histoire?

S'étonnerait-on de retrouver dans le début de ce poème des tableaux de l'état d'asservissement où j'ai

vu la Grèce, parce que cet état déplorable n'existe plus? Les Grecs nous l'ont fait oublier par mille actions héroïques : il était nécessaire de le reproduire, afin de faire par là ressortir davantage tout ce que leur régénération inattendue a de grand et de merveilleux. En cherchant à rendre frappant pour les autres ce qui m'a surtout frappé moi-même, en peignant d'abord la Grèce, dans toute sa beauté sans doute, mais dans tout son abaissement, j'ai cru, et je ne me suis probablement pas trompé, montrer par ce tableau de la chute profonde des Grecs, leur élévation actuelle plus haute et plus éclatante. Les Grecs eux-mêmes ne s'en plaindraient pas s'ils lisaient mon ouvrage. La comparaison de ce qu'ils sont avec ce qu'ils furent satisferait leur orgueil, et ils seraient contents de mes injures. On pardonne si facilement les reproches qu'on ne mérite plus.

Il est d'autres reproches, ceux que j'adresse aux puissances, pour lesquels j'aurai encore moins besoin, je pense, de chercher des excuses, bien qu'ils puissent sembler maintenant presque hors de saison. Ils ont été trop longtemps l'expression des sentiments du public, pour que je doive craindre de voir le public désavouer, même aujourd'hui, son interprète. On m'a dit : Supprimez ce prologue où vous accusez l'inertie et la dureté des gouvernements. Ils se montrent enfin géné-

reux; ils ont pris la défense de la Grèce; ils ont fait un accord entre eux pour forcer le sultan à remettre le cimeterre dans le fourreau, et la bataille de Navarin est un gage donné aux peuples par la triple alliance. Sans doute : mais leur généreuse détermination fût-elle aussi volontaire, aussi active, aussi désintéressée qu'il le faut souhaiter, une inaction qui a duré six ans peut-elle être oubliée si vite? peut-elle être oubliée du moins avant que la Grèce elle-même ait trouvé quelque soulagement à ses longues angoisses? Et la poésie, qui reproduit cette déplorable histoire, doit-elle omettre de dire en la commençant, que des princes chrétiens du dix-neuvième siècle ont été vus six ans assister, sans lui porter secours, à la lutte désespérée d'un peuple faible contre un peuple de bourreaux; que six ans ils ont consenti à en demeurer spectateurs immobiles, semblables à ces princes du paganisme qui regardaient les chrétiens lutter contre des bêtes féroces dans une arène, avec cette différence pourtant, car il faut être justes, que ces princes obéissaient en cela aux mœurs de leur peuple et aux habitudes de leur siècle, tandis que la froide impassibilité des nôtres était en opposition entière avec les sentiments des nations modernes et révoltait toute l'Europe civilisée.

Certes, les gouvernements ont embrassé la cause de la Grèce trop tard pour qu'on puisse leur attribuer

l'honneur d'une telle résolution. Qui nous dit qu'ils ne seraient pas encore aujourd'hui retranchés dans leur politique froide et cruelle, si le cri irrésistible des nations ne les avait contraints d'en sortir. Et comment n'ont-ils pas compris qu'ils se trouveraient invinciblement entraînés? Puisqu'on en devait venir à la bataille de Navarin, ne valait-il pas mieux commencer par là? Les peuples avaient donc raison depuis six ans. Un coup frappé six ans plus tôt aurait du moins arrêté bien des désastres, secouru la Grèce vivante, et sauvé autre chose qu'un sol désert et ensanglanté.

La bataille de Navarin a été gagnée par les peuples. Le cri de victoire venu de l'Archipel est depuis bien des siècles le premier peut-être que tous les peuples de l'Europe aient pu accueillir avec un intérêt qui leur soit commun. Le canon de Navarin a proclamé une ère nouvelle, et déclaré l'avénement triomphal de cette puissante opinion publique, assise au-dessus des trônes, vraiment reine pour la première fois, disposant des canons et des flottes, commandant aux amiraux, entraînant les souverains eux-mêmes, et les forçant pour ainsi dire de légitimer sa victoire et d'adopter ses lauriers.

Le siècle présent nous a donné de beaux spectacles, mais non sans doute d'aussi beaux encore que celui qu'offrent en ce moment les peuples, se donnant la

main les uns aux autres au nom de la liberté et de la religion.

Mais ces images pleines d'avenir et d'espérance, et qui intéressent la cause de l'humanité tout entière, étendent trop ici le point de vue et empêchent les regards de se concentrer sur la Grèce. Nous oublions qu'au milieu des grands intérêts européens qui s'agitent autour d'elle, elle est encore baignée dans le sang. Tandis que les vaisseaux de Londres, de Cronstadt et de Toulon, promènent autour de la Morée leurs canons et leurs belles voiles, trente mille Égyptiens la parcourent en long et en large, d'autant plus terribles peut-être qu'on leur a ôté les moyens du retour, qu'on les a enfermés avec leurs victimes. Je parlais tout à l'heure d'à-propos pour ces chants; hélas! ils sont peut-être plus que je ne crois moi-même de circonstance. S'ils rappellent la Grèce à quelqu'un qui l'oublie, s'ils font battre un seul cœur pour elle, s'ils font s'ouvrir encore une seule main généreuse, ils n'auront été ni inutiles ni inopportuns.

Décembre 1827.

POÈME

DE

LA GRÈCE

1827

PROLOGUE

En quel insensible sommeil,
Europe, restes-tu plongée !
Le cri de la Grèce égorgée
Ne hâte-t-il pas ton réveil ?
Et laisseras-tu donc dans le sang submergée
La terre des héros, des arts et du soleil ?

Les îles de la mer appellent : voix stériles!
La Grèce appelle, et meurt : et les rois sont tranquilles!
« Rois, dit-elle en tombant, secourez-moi, je meurs! »
Et, comme sourds à ses douleurs,
Ils la regardent immobiles!

O Dieu, si j'étais roi! si ce noble pays
Avait dans mon pouvoir placé son espérance!
Si sous mes lois coulaient les fleuves de la France,
Les flots de la Tamise, ou ceux du Tanaïs!
Que bientôt, l'arrachant aux poignards des spahis,
Je porterais ma main à sa blessure immense;
Que bientôt, de mon trône à sa voix élancé,
J'irais, croisé nouveau, vers cette autre Idumée,
Pélerin suivi d'une armée,
Redemander aux Turks le sang qu'ils ont versé!
Heureux, après mon vœu satisfait dans Byzance,
D'aller au Parthénon, bienfaiteur prosterné,
Montrer, aux yeux du monde avec joie étonné,
L'autel de la pitié servi par la puissance.

Mais quoi, si j'étais roi! du cri qu'elle a jeté
Je n'aurais pitié ni mémoire;
Je serais aveugle à sa gloire;
J'aurais peur de sa liberté.
Le pouvoir est fatal même aux plus nobles âmes.

La froide politique alors serait ma loi ;
Je sentirais s'éteindre en moi
Toutes mes généreuses flammes :
Ah ! je ne veux pas être roi !

Mais le poète aussi n'a-t-il pas sa puissance ?
N'est-il pas à son tour le roi des nations ?
N'est-il pas souverain de leurs émotions ?
Ne peut-il de la Grèce aider l'indépendance ?
Il parle : à sa voix agité,
Le noble cœur a palpité ;
Le regard généreux étincelle de larmes ;
L'impatiente main semble presser des armes ;
Et les rois même ont peur, sur leurs trônes puissants,
De cette lyre solitaire
Qui, d'un coin secret de la terre,
Émeut les nations à ses libres accents.

Grèce ! ah ! s'il reste un peuple à sa gloire infidèle,
Ingrat à tes bienfaits, à tes maux étranger,
Fais sortir des tombeaux qu'il hésite à venger
De tes fils la foule immortelle !
Venez, ô morts fameux, tout à coup ranimés,
Vous tous à qui l'Europe un jour dut sa lumière,
Démosthènes, Platon, Sophocle, Eschyle, Homère,

Éteindre les flambeaux par vous-même allumés,
Et le rendre à sa nuit première.

Vous, qui leur appreniez, non pas à conquérir,
Mais à sauver leurs lois, leurs enfants et leurs temples,
Venez, Léonidas, reprendre vos exemples :
Que nul pour son pays ne sache plus mourir!

Mais non : ils entendront l'appel qui les implore;
Non, Grèce! tous les cœurs ne te sont pas fermés :
Et de tant de bienfaits le souvenir encore
Tourne bien des regards vers tes pays aimés.
Souffrirons-nous, ô Grecs, que vos destins s'achèvent?
Devançant les guerriers, les poètes se lèvent;
Ils s'arment avec moi de leurs chants en courroux:
Leurs voix, leurs nobles voix, des peuples écoutées,
De loin iront s'unir aux voix de vos Tyrtées,
Et pour la liberté combattront avec vous.

CHANT PREMIER

LE THÉMISTOCLE

Voyage, et arrivée en vue d'Athènes, sur la corvette grecque le Thémistocle. — Hymne national de Rhigas chanté par Tombasis et par tout son équipage aux approches de la Grèce. — Espérances patriotiques des Hydriotes, et illusions du voyageur qu'ils conduisent au Pyrée.

POÈME

DE

LA GRÈCE

CHANT PREMIER

LE THÉMISTOCLE[2]

I.

« Levez-vous, enfants des Hellènes,
Levez-vous et pressez vos rangs.
C'est l'heure de briser vos chaînes,
Et d'en écraser vos tyrans. »

Quels chants, venus soudain de la lointaine Grèce,
Ont de leurs sons connus fait tressaillir mon cœur !

N'est-ce pas de Rhigas la chanson vengeresse ?[3]
Oui : j'entends tous les Grecs la répéter en chœur :

« Levons-nous, enfants des Hellènes,
Levons-nous et pressons nos rangs.
C'est l'heure de briser nos chaînes,
Et d'en écraser nos tyrans. »

II.

O ! dans mon souvenir merveilleuse harmonie !
Quand ces chants m'ont frappé pour la première fois,
Sur un vaisseau d'Hydra, vers la mer d'Ionie[4]
Je voguais : sous l'air pur brillait la mer unie :
La Grèce était voisine, et cent joyeuses voix
Saluaient et la Grèce et ses futurs exploits :

« Trop longtemps sous le cimeterre
Nos fronts se courbent avilis.
La vengeance est mûre ; la terre
A soif du sang des Osmanlis.
Levez-vous, cendres paternelles !
Reprenez vos formes mortelles,

Pour reconquérir vos tombeaux.
Un peuple de soldats se lève :
Soyez ses chefs armés du glaive,
Et marchez devant nos drapeaux. »

C'était au jour naissant. Une aurore nouvelle
Sortait du sein des eaux, et la terre avec elle :
« Quel est ce pâle azur qu'à l'horizon des mers
Colore du matin la lumière dorée ?
— C'est elle. La voilà ! c'est la terre sacrée,
La patrie. » Et leur chant remontait dans les airs :

« Sparte, Sparte, tu dors encore !
Quand sortiras-tu du sommeil ?
Ouvre les yeux, et vois l'aurore
Te préparer un beau réveil.
Revêts-toi de ta gloire antique ;
Va soulever la vieille Attique,
Pleurante au pied du Parthénon ;
Et courez, exemples fertiles,
Ou mourir comme aux Thermopyles,
Ou vaincre comme à Marathon. »

De Sparte en ce moment les montagnes lointaines
Montraient à l'horizon leurs nuages d'azur ;
Et les rayons nouveaux d'un jour suave et pur

Du Taygète doraient les cimes incertaines.
Sparte était là, cachée; et moi, du haut des mâts,
Vers elle, sur ses monts portant mes yeux rapides,
Je plongeais des regards fixes, tendus, avides;
Je la cherchais partout, je la nommais tout bas;
Je riais, je pleurais. La liberté, la gloire,
Léonidas, Hélène, et la fable, et l'histoire,
La Grèce avec ses arts, ses sages, ses héros,
Tout devant moi montait à l'horizon des flots.
Et je voyais la Grèce, et je n'osais le croire!
Et, lorsque de plus près je la sentis venir...
D'un semblable moment qui perdrait la mémoire!
O mon cœur, comme il bat à ce seul souvenir!

« Non, d'une si belle patrie
Les destins ne peuvent mourir.
Sa gloire, vingt siècles flétrie, [6]
Sous nos armes va refleurir.
Naitre Grecs, et ramper esclaves!
Brisons de nos lourdes entraves
L'opprobre assez longtemps porté;
Et si nous manquons la victoire,
La mort aussi donne la gloire,
Et le tombeau, la liberté. »

III.

C'est ainsi que leurs chants saluaient ces rivages
Qui bientôt devaient voir renaître les héros.
Loin des tyrans du moins et libres sur les flots,
De la poupe, des mâts, des vergues, des cordages,
Ils chantaient à la mer leurs sublimes complots.

Quelle noble rougeur brunissait leur visage!
Comme leurs yeux, ces yeux noirs, larges et brillants,
Contre le joug hideux s'armaient étincelants!
Comme leurs bras roidis défiaient l'esclavage
Que semblaient en fureur fouler leurs pieds brûlants!

De quelle intrépide colère
Leur main serrait ma main, quand, voguant avec eux,
En face de la Grèce, à ce chœur belliqueux
Je mêlais ma voix étrangère!

Mais toi surtout, leur chef! toi, puissant Tombasis! [7]
Je crois te voir encor, près de ton jeune fils
Debout, le front bruni, beau de haine et d'audace,

Déjà terrible aux Osmanlis,
De ces chants précurseurs leur lancer la menace.

Son œil, sa voix, son port, son geste est d'un vainqueur.
Non, quand sous l'habit grec bat un semblable cœur,
Non, la Grèce n'est pas flétrie.
Vrai fils d'une si noble et si belle patrie !
Ah ! s'il était enfin quelque sort à tenter,
Si, pour venger la Grèce, en quelque grand ouvrage
Il pouvait entrevoir l'emploi de son courage,
Qu'on le verrait bientôt sans regret tout quitter !
Et des champs d'Odessa le fertile voyage,
Et Marseille, pour lui généreuse à son tour,
Et ses plaisirs de chaque plage,
Et ses doux repos du retour !
Et sa chère maison, vers Sunium tournée,
Qui, comme un nid d'aigle dans l'air,
Domine et surveille la mer,
De terrasses en fleurs à chaque étage ornée !

Oui, j'en crois ce regard, l'heure bientôt viendra ;
L'avenir est dans ma mémoire.
Le premier, des enfants d'Hydra,
D'affranchir sa patrie il tentera la gloire ;
Le premier, sur tes mâts, ô mon noble vaisseau,
O toi dont le nom seul prédit les destinées,

Aux mers par le croissant trop longtemps profanées
Tombasis de la croix montrera le drapeau.

Et moi, de retour dans ma France,
Près de mon cher foyer assis,
De loin j'entendrai les récits
Des jours que voit mon espérance;
Et peut-être, en mes chants alors,
D'une âme orgueilleuse et charmée,
Je répandrai sur tous nos bords
Ma joie et votre renommée.

IV.

Mais la terre s'élève; elle approche; ô transport!
Baissez la voile. Allons. La Néréide est prête?[9]
Par respect pour la terre, en revoyant le port,
Tous ils se sont parés de leurs habits de fête.[10]
Ah! je m'enivre aussi de l'aspect de leurs monts;
Je suis Grec avec eux : oui, c'est là ma patrie,
Oui, comme eux je reviens à la rive chérie,
J'en sais tous les sentiers, j'en connais tous les noms.

Sous l'éclat du matin la mer de Salamine
Tout entière déjà se meut et s'illumine ;
Partout le soleil d'or y roule ses rayons.
Ranime ainsi la Grèce, ô réveil qu'elle implore !
Et comme ce beau jour sur l'Archipel qu'il dore,
Du ciel oriental sort à flots triomphants,
Jour de la liberté, succède à ton aurore,
Et viens briller sur nos enfants.

CHANT DEUXIÈME

LE PÉLOPONÈSE

Arrivée à terre. — Premier aspect de la Grèce, de son ciel, de ses montagnes. — Contraste que présentent la beauté des lieux et l'état moral du pays.

Ce chant reporte le lecteur au commencement de l'année 1820.

CHANT DEUXIÈME

LE PÉLOPONÈSE

I.

La Grèce : mot puissant ! quel cœur si léthargique
Ne se réveillerait au seul son de ma voix !
Que de grands souvenirs s'élèvent à la fois,
        Évoqués par ce mot magique !
N'avez-vous pas soudain vu, sous des cieux nouveaux,
Luire de belles mers ? et des villes lointaines

S'y peindre? et naître Argos, Thèbes, Corinthe, Athènes?
Olympie et ses chars, Platée et ses tombeaux,
Les pompes d'Éleusis et les temples d'Égine,
Les fêtes, les combats, les coursiers, les vaisseaux;
Les cris de la victoire entendus sur les eaux,
Et la fuite du Perse autour de Salamine,
Et la mort des trois cents héros?

La Grèce! heureux, de loin, qui rêve son rivage,
Et dont le sein ému palpite à son image!
Il porte un noble cœur. Mais mille fois heureux
Qui peut, sous son beau ciel, la toucher de ses yeux,
Et trouver le Pirée au but d'un long voyage! [11]
Qui, des mers, aperçoit brillant à l'horizon
Sur son socle éternel grandir le Parthénon! [12]
Du haut de ses degrés, suit le soleil qui dore
La mer de Salamine et les monts d'Epidaure;
Descend du Pentélique au champ de Marathon;
Ou, du Chelmos, soudain a vu Sparte apparaitre;
De ce même détour peut-être
D'où regardait Léonidas, [13]
Quand, pour mourir quittant le lieu qui le vit naître,
Pour la dernière fois il cherchait l'Eurotas!

II.

Laissez-moi parcourir cette terre sacrée,
Ces sentiers nouveaux et connus,
Où mes pas n'étaient point venus;
Et qu'habitait déjà ma mémoire inspirée!
Je marche, et je me sens de ma joie agité,
Plein d'une émotion inquiète et contente,
Comme en ces jeunes soirs où quelque chère attente
Fait battre notre cœur heureux et tourmenté.
Chaque lieu, chaque pierre, à la fois me réclame;
Je veux en vain fixer mes pas et mes regards;
Les souvenirs de toutes parts
Montent en foule dans mon âme.
D'héroïques cendres formé,
Le sol semble s'être animé;
La poussière est vivante et se meut et se lève.
Vois-je en effet des Grecs ce pays renommé?
Le vois-je de mes yeux? et n'est-ce point un rêve?

O! fouler de mes pas le sol qu'ils ont foulé!
Respirer le même air sur les mêmes collines
Où vivaient ces races divines,

Où s'arrêtaient leurs yeux, où leur voix a parlé !

Qui disait que la Grèce était déshéritée?
Montrez-lui, montrez-lui cette voûte enchantée,
Ce transparent azur, ouvert de toutes parts,
Où si profondément j'enfonce mes regards;
Ce jour si lumineux, scintillante rosée
Qui descend sur les monts, s'élève de la mer, [14]
Redescend, remonte dans l'air,
Et pleut encor du ciel, sans cesse inépuisée.
Montrez-lui de ces monts le suave contour,
Et de leurs horizons l'indicible harmonie;
Montrez-lui cette mer sereine, bleue, unie,
Belle des bords charmants qu'elle pare à son tour.

Ah ! de ses fils perdus la Grèce est attristée,
Mais pour la consoler la nature est restée;
Mais, sous son beau soleil, son sol, fécond encor,
Sourit, même à des mains avares de culture;
Mais des bois d'oliviers y donnent leur trésor;
Mais l'oranger prodigue y répand son fruit d'or,
La vigne ses raisins, le myrte sa verdure,
Le glatinier ses fleurs; les platanes épais
Près des sources encor se plaisent à s'étendre;
En dômes transparents, leurs rameaux n'ont jamais
Sur la terre laissé tomber un jour plus tendre :

Et ces riches vallons, aux sites enchanteurs,
Où, du sommet des monts, l'œil charmé se repose,
Jamais au lit des eaux n'ont vu du laurier-rose
Serpenter plus riants les méandres de fleurs.

III.

Grèce, renais à la puissance!
Ton ciel, ta mer, tes monts, et tes champs et tes bois
T'attendent, tels encor qu'ils brillaient autrefois,
Et tout prêts pour ta renaissance.

J'ai vu les arbres de Daphné [15]
Sur le bord d'un beau fleuve, à ta gloire fidèles,
Te garder, loin des yeux, les feuilles éternelles
Dont ton front sera couronné.

Grèce, renais à la puissance!
Ton ciel, ta mer, tes monts, et tes champs et tes bois
T'attendent, tels encor qu'ils brillaient autrefois,
Et tout prêts pour ta renaissance.

Du Pentélique et de Paros, [16]
Sous la terre, j'ai vu les entrailles antiques

A tes temples déjà préparer des portiques,
Des images à tes héros.

Grèce, renais à la puissance!
Ton ciel, ta mer, tes monts, et tes champs et tes bois
T'attendent, tels encor qu'ils brillaient autrefois,
Et tout prêts pour ta renaissance.

Mais ma voix n'a frappé que de tristes échos.
Autour de moi, d'où vient un silence si sombre!
L'espoir n'a-t-il encor lui que sur les vaisseaux?
Souvent le jour commence à poindre sur les eaux,
Et la terre est encor dans l'ombre.
Songe d'un cœur trop aveuglé!
D'un voile éblouissant parure mensongère!
Quel déplorable aspect à mon œil désolé
Dérobaient tant de fleurs, cachait tant de lumière!
Est-ce la Grèce que je vois,
Au milieu des débris, sans mouvement, sans voix,
Sans désir, sous les fers tout entière affaissée!
Elle a même perdu ses regrets gémissants :
C'est Niobé qui s'est lassée
D'appeler en vain ses enfants.

Mais Niobé, sur le Sipyle [17]
Debout, pleure du moins sans accepter son sort.

La Grèce est sous le sien renversée immobile,
Et d'un sommeil profond on dirait qu'elle dort.
Comme on voit sommeiller cette pâle statue [18]
Qui montre, en nos jardins, Ariane abattue
Posant sur un bras faible un front décoloré;
De fatigue vaincue, elle s'est assoupie;
On sent, à sa paupière épaisse, appesantie,
Qu'avant de s'endormir elle a longtemps pleuré.

Mais, ceux qu'a si souvent invoqués sa misère,
Ceux qu'a nourris son sein et qu'ont portés ses flancs,
Ceux à qui tant de fois elle a dit : Mes enfants!
Comment ont-ils, ingrats, abandonné leur mère?
Où sont-ils? nouveaux coups dont mon cœur est frappé!
Vos chants, ô fils d'Hydra, m'avaient-ils donc trompé!

IV.

Hélas! sur tous ces bords qui pense à la patrie?
Qui, d'un désir secret, cherche à la secourir?
Qui sent sa propre honte en la voyant flétrie?
Qui pour elle songe à mourir?

Les monuments épars, couchés sur les collines,
Eux seuls n'ont point ému mes regrets attendris;
Les hommes m'ont offert vivants sur ses ruines
De plus déplorables débris.

Ah! le plus grand malheur ce n'est pas d'être esclave,
Tôt ou tard on relève un front trop opprimé;
C'est de ne plus sentir tout le poids de l'entrave,
D'être à l'opprobre accoutumé.

O sont-ils, ai-je dit, les enfants de la Grèce?
Voyez-les, empressés autour de ce divan,
Ou leur sourire flatte, ou leur regard caresse
Ce maître qui porte un turban.

Où sont-ils? voyez-les, émules d'esclavage,
De leur honte à l'envi trafiquant sans détour,
Fermiers de l'oppresseur, s'en partager l'ouvrage,
Oppresseurs du peuple à leur tour.

Où sont-ils? voyez fuir devant le janissaire,
Dont le fouet se fait place et frappe avec mépris,
Ces rayas, chaque année allant au cimeterre
Racheter leur tête à vil prix.

Quoi, les Grecs? les voilà. Quoi, ces têtes soumises?

Les voilà! qui, bientôt avec joie oublieux,
Vont dormir à midi sous l'ombre des églises
Pour trouver des songes heureux;

Les voilà! sous les yeux d'un Vaivode, et d'Athènes,
Dansant la romaïque, et gardant des troupeaux,
Qu'abreuvent, transformés en auges des fontaines,
Demi-dieux, vos sacrés tombeaux!

Pareils à ces enfants qui, lorsqu'un père expire,
Sans connaissance encor pour un si grand malheur,
Par leur grâce, leurs jeux, leur ignorant sourire,
De leur mère percent le cœur.

V.

Mais quoi! c'est ce beau ciel, c'est l'air qui leur envoie
Cette âme involontaire, impuissante aux douleurs;
Et le même soleil y fait germer la joie,
Et dans les ruines les fleurs.
Reprocherai-je aux fleurs d'éclore?
Aux Grecs, joyeux et bondissants,
Ce besoin d'être heureux, dont ils sont innocents?
C'est un malheur de plus qu'il faut que l'on déplore.

Mon cœur, qui s'indignait, déjà cède à moitié
A ce penchant secret qu'inspire la pitié
D'une infortune qui s'ignore,
Hélas! et laisse voir encore
Quelque reste brillant d'un éclat oublié.

Comme, en un parc détruit où souvent sans culture
Des restes d'arbrisseaux croissent à l'aventure,
Le sol, de l'ancien temps rappelle les splendeurs;
Ainsi le fils des Grecs témoigne de sa race.
En lui, sans le savoir, des primitives mœurs
Il conserve encor quelque trace; [9]
Il revêt encore avec grâce
Le vêtement des jours meilleurs;
Du doux langage grec l'antique mélodie
Dans sa bouche résonne encor;
J'ai trouvé dans les mains du pâtre de Clitor
La flûte aux deux tuyaux des pasteurs d'Arcadie :

Mais le glaive d'Harmodius,
Que cachait sous le myrte une main vengeresse,
Sous tous les myrtes de la Grèce
En vain je l'ai cherché; je ne l'y trouve plus.

VI.

Dans la belle vallée où fut Lacédémone, [20]
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez : c'est la Grèce, et toute en un tableau.

Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus; et sous ses doigts un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique
Rappelle les bergers d'un bas relief antique.
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe, au pied d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La Musulmane y passe, et de l'œil du mépris

Regarde; et l'Africain marche et porte à sa suite
Dans une cage d'or sa perdrix favorite.
Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière.
De ses armes d'argent que frappe le soleil
Parmi les oliviers scintille la lumière.
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte, voilà la Grèce tout entière :
Un esclave, un tyran, des débris, et des fleurs.

CHANT TROISIÈME

L'ATTIQUE

Arrivée à Athènes. — Entrée du pacha de Négrepont. — Avilissement du peuple. — Découragement du poète. — Il abandonne la Grèce, et va s'embarquer, à la pointe de l'Attique, pour Constantinople. — Rencontre du capitaine Odyssée. — Exploits des anciens Klephtes. — Espérances de régénération.

CHANT TROISIÈME

L'ATTIQUE

I.

Assis au cap Alcyme, auprès du tombeau vide (*)
Où la vague entre, et dort immobile et limpide,
Qu'entends-je ? un bruit de guerre ! est-il vain ou réel ?
Quel espoir avec lui vient soudain me surprendre !
Sur ces antiques bords du canon solennel

(*) Le tombeau de Thémistocle, au Pirée. (Voyez note 21.)

Le bruit européen semblait se faire entendre.
J'écoute, et n'entends plus que les flots de la mer.
Se brisant aux rochers, c'est elle qui sans doute,
Derrière Salamine, imitait sous leur voûte
Ce son que mon désir crut entendre dans l'air.

— Non : ce n'est pas la mer. Du côté de l'Attique
Le bruit semble venir. Mais il se perd soudain.
Un orage se forme aux flancs du Pentélique :
Sans doute c'est la voix du tonnerre lointain.

— Ce n'est point le tonnerre ; et le son vient d'Athène.
Oui, cette voix puissante est celle du canon.
Elle gronde, et descend du haut du Parthénon.
Mon oreille deux fois put-elle être incertaine !
Roule, bruit solennel ! tonnez, nobles échos !
Athène à ses tyrans serait donc dérobée !
Plein d'espoir, j'ai couru. — De treize coups égaux
Athènes saluait le pacha de l'Eubée ; [22]
Et tandis qu'il entrait d'un pas superbe et lent,
Sur sa route empressé, l'Athénien tremblant,
Debout, la main au cœur et la tête courbée,
Adorait le coursier du Tartare insolent.

II.

Je ne crois plus à l'espérance :
Athène à son tour m'a trompé,
La belle Athène, dont en France
J'avais rêvé la délivrance ;
Rêve auprès d'elle dissipé !

Je ne crois plus à ton aurore,
Jour qui poins et jamais n'éclos.
Le bronze guerrier peut encore
Émouvoir l'Hymette sonore,
Mais dans les cœurs n'a pas d'échos.

Je ne crois plus à la chimère
Qui flatte un instant le désir,
Et s'échappe, joie éphémère,
En laissant une pointe amère
Au cœur qui croyait la saisir.

Hélas ! combien de beaux nuages
J'ai vu me colorer les cieux !
Fantômes d'or, roses images,

Dont le vent chassait les mirages
Dès qu'ils avaient séduit mes yeux.

Combien d'objets d'idolâtrie,
Qui, sur d'autres bords, pour jamais
Ont quitté mon âme flétrie!
Que j'ai pleuré sur ma patrie,
Et sur le héros que j'aimais!

La liberté n'eut qu'une aurore,
L'indépendance n'eut qu'un jour.
Pour me montrer ce que j'adore,
La Grèce au moins restait encore;
Elle m'abandonne à son tour.

Adieu donc, puisque de méprises
La terre environne mes pas;
Puisque les âmes sont soumises,
Puisque les nations conquises
Se rendent et ne meurent pas;

Puisque tout trompe en ses promesses,
Gloire, amitié, travail, repos,
Le monde et ses enchanteresses,
Les héros comme les maîtresses,
Les peuples comme les héros.

III.

Retournons sur la mer. La mer aventureuse
A des charmes puissants pour qui veut se bannir.
Le voyage, en son cours, de l'âme douloureuse,
Comme on berce un enfant, endort le souvenir.
L'âme rêve attirée au rivage qui passe,
Descend au ciel flottant qu'elle aperçoit sous l'eau,
Monte aux cordages du vaisseau,
Poursuit une vague et sa trace,
Ou s'enlève avec un oiseau :
Si légère, et sans force au hasard entraînée,
Des chagrins les plus chers si vite détournée !
Hélas ! qui, de pleurer a longtemps le pouvoir !

J'irai, loin de ce bord que je ne veux plus voir,
Chercher, sur l'Archipel, quelqu'île fortunée.

Mais où vais-je, insensé, tourner mes pas errants !
L'Archipel est-il libre? Eh bien ! plus loin encore,
J'irai, je voguerai... jusqu'au fond du Bosphore,
Car je veux fuir les Grecs; j'aime mieux leurs tyrans,
Ils règnent ! — et leurs bords aussi sont attirants.

J'aime des Osmanlis la nation altière :
Le courage me plaît : la force a sa beauté.
J'aime le grand lion, à l'attitude fière,
Dans un repos muet puissamment arrêté,
Qui lève lentement sa terrible paupière,
Superbe de dédain, d'orgueil, de gravité ;
Malgré moi, bien qu'il porte un ongle ensanglanté,
J'estime ce pouvoir de force et de colère,
J'honore la terreur qui dort dans sa crinière,
Et je l'admire épouvanté.

Je l'interrogerai du moins, dans ses retraites,
Le pouvoir qui retient les peuples enchaînés,
Et rend si redoutable à ces Grecs prosternés
Cet esclave en turban qui marche sur leurs têtes.
Je veux de mes regards pénétrer jusqu'au lieu
D'où le vieux despotisme impose un tel hommage,
Et voir si cet infâme dieu
Est plus hideux que son image.

Vaisseau, vaisseau que j'aperçoi,
Et qui vers l'Orient sembles suivre ta route,
Ma voix, de Sunium, t'appelle : écoute ! écoute !
Et sur les eaux emporte-moi.

Ah ! quel que soit le bord de cette mer limpide

Où te pousse ta voile et la main qui te guide,
Il ne saurait m'offrir, fût-il haï des cieux,
De plus douloureuses images
Que celles dont ces beaux rivages
Ont attristé mon cœur et désolé mes yeux.

IV.

Adieu, Grèce! je pars. En vain de tous tes charmes
Tu sembles m'arrêter en ce dernier instant,
Comme celle qu'on quitte, et qu'on voit en partant
S'embellir même de ses larmes.
Adieu, rive trop chère aux cieux trop indulgents!
Que me fait de ton sol la parure futile,
Si pour les tristes Grecs il est en vain fertile:
Si pour des cœurs flétris, de leur bien négligents,
Les plus riches trésors deviennent indigents!
Que me fait ce soleil, s'il descend inutile,
S'il semble t'insulter de ces rayons si beaux,
S'il laisse froids tes fils en t'inondant de flammes,
S'il échauffe le sol sans échauffer les âmes,
Et seulement s'amuse à dorer des tombeaux!
Regarde : on porte envie à la froide Angleterre :
Le Breton, dans son île et sous le nord obscur,

A peine voit des cieux étinceler l'azur;
Et mieux que le soleil la liberté l'éclaire.
Mais toi, mais tes rayons, mais tes myrtes en fleur,
Tristes comme un sourire en un jour de douleur,
Vous me feriez haïr la grâce et la lumière.

Vaisseau, vaisseau, que j'aperçoi,
Et qui vers l'Orient sembles suivre ta route,
Ma voix, de Sunium, t'appelle : écoute! écoute!
Et sur les eaux emporte-moi.

V.

Et pourtant je l'aimais! j'adorais ses ruines;
Je m'enivrais de son soleil.
Je regretterai ses collines;
Je les verrai dans mon sommeil.
Et c'est pour un Tartare, ô Dieu, qu'elle est si belle!
Un étranger! sans lois! et d'un culte infidèle!
Qui d'un heureux passé ne peut l'entretenir,
Et dont l'œil ignorant ne promène sur elle
Que des regards sans souvenir!
C'est donc pour ce tyran avare,
Tranquille, et, d'un kiosk, observant leurs travaux,

Que de riches figuiers Calamate se pare,
Corinthe de raisins, de moissons Sténiclare!
Pour lui, que la royale Argos
Cultive un riz si pur près des limpides eaux;
Sparte, sa blonde soie amassée en corbeilles,
Le Ladon, ses tribus de nomades troupeaux,
Et l'Hymette embaumé ses royaumes d'abeilles; [23]
De vingt libres états un esclave héritier
Aux vrais maîtres revend l'eau même des fontaines! [24]
Un bey règne à Corinthe; un aga-douanier
Foule Sparte; d'Argos un vaivode est fermier;
Un eunuque au front noir est le patron d'Athènes! [25]

Vaisseau, vaisseau que j'aperçoi,
Et qui vers l'Orient sembles suivre ta route,
Ma voix, de Sunium, t'appelle : écoute! écoute!
Et sur les eaux emporte-moi.

VI.

Non, je ne puis quitter encore
Ce que mes yeux ne verront plus.
Enfin s'il lui restait quelqu'espoir que j'ignore!
Si mes vœux n'étaient pas tous vains et superflus!

Est-il vrai que ses fils aient tous oublié celle
Pour qui tant d'avenir renaîtrait du passé !
Le caillou d'Ilyssus semble inerte et glacé ;
Mais de ce feu secret qu'en son sein il recèle
Sous la main qui le frappe incessamment blessé,
Il peut en s'irritant lancer quelque étincelle.
La houlette en cormier, qui conduit les troupeaux,
Ne saurait-elle enfin être mieux occupée ?
Et la faucille un jour se changer en épée ?
Les mères, d'un beau sol partageant le repos,
Ont-elles, dans sa solitude,
Pour jamais perdu l'habitude
De mettre au monde des héros ?

O Grecs ! écoutez-moi : ce sont mes derniers mots.

Pour la patrie et pour la gloire
Fussiez-vous sans âme et sans yeux,
Eussiez-vous de votre mémoire
Sans retour banni vos aïeux,
Vos enfants s'élèvent esclaves,
Les voir hommes libres et braves,
Est-ce un désir sans nul pouvoir ?
Vos femmes, elles sont si belles !
L'orgueil de mourir devant elles
Ne saurait-il vous émouvoir ?

Leurs femmes! leurs enfants! leurs aïeux! leur patrie!
Vains mots! voyez, s'en émeut-on?
Ils vont danser à Marathon.
Les Grecs sont morts. La Grèce est pour jamais flétrie.

Vaisseau, vaisseau que j'aperçoi,
Et qui vers l'Orient sembles suivre ta route,
Ma voix, de Sunium, t'appelle : écoute! écoute!
Et sur les eaux emporte-moi.

VII.

Un homme, en ce moment assis sur le rivage, [26]
M'entendait, et se lève. En lui je reconnais
La démarche, le port, l'habit de l'Albanais.
Beau, sous son manteau blanc, et hardi de visage,
Le front luisant, l'œil gris, et tout l'aspect sauvage,
Il s'avance. Un poil roux, qui de son épaisseur
Surcharge en la cachant sa lèvre hérissée,
De ses dents au soleil fait briller la blancheur;
Et la brune aveline a prêté sa couleur
A cette chevelure en deux parts amassée,
Qui bat sur son épaule, en ondes balancée.
Il marche avec lenteur, de la main s'appuyant

Sur les armes d'argent qui chargent sa ceinture,
Et, d'un œil circonspect, sur la riche nature
Jette, par habitude, un regard défiant.

Il s'approche ; il me dit : « Tu parles sans sagesse.
Frank, ton esprit t'abuse, et tu juges la Grèce
Comme ces autres Franks sur ce bord passagers,
Qui, voyageurs d'un jour, en parlent si légers.
Qui t'a dit que les Grecs ont perdu toute envie
De reprendre l'honneur aux dépens de la vie?
Peut-être la Morée et l'Attique en effet
Ressemblent au tableau que ta plainte en a fait :
La vallée est soumise, et la plaine est esclave ;
Mais la forêt est libre, et la montagne est brave.
Là, n'ont jamais cessé les exploits glorieux.
Vous vantez ces vieux Grecs qu'on nomme nos aïeux :
S'ils eurent avant nous des armes mieux trempées,
Et jamais aux pachas n'ont remis leurs épées, [27]
Il se peut : Thémistocle, Agis, Léonidas,
Vos noms européens, je ne les connais pas ;
Mais je connais Lambros : il vengeait la patrie ;
Je connais Andrutzos, je connais Zacharie,
Tzavella, Blacavas, Nicotzara, Zidros :
Et je sais des chansons pleines de ces héros. [28]
Du vieux Boukovallas t'a-t-on chanté l'histoire?
Le fusil de Christos, sa portée, et sa gloire !

Et de Konto-iannis le sabre si vanté,
Qui dit, de fils en fils, à sa postérité :
J'appartiens à celui qui hait la tyrannie?
L'Europe est-elle enfin si loin de l'Albanie
Qu'elle n'ait pu savoir les exploits de Souli?
Ce jour, témoin fameux de la fuite d'Ali, [29]
Lorsque du fleuve noir la montagneuse ville
Vit quinze cents guerriers en vaincre trente mille?
Et Moscho, qui portait, en ce jour triomphant,
Sur un bras son fusil, sur l'autre son enfant? [30]
Étaient-elles aussi sans force et sans courage
Ces mères, préférant l'abîme à l'esclavage,
Qu'on vit du haut des rocs, en des temps moins heureux,
Lançant leurs nouveau-nés, se lancer après eux?
En se donnant la main, l'une à l'autre complice,
Ensemble elles dansaient au bord du précipice;
A chaque nouveau tour du cercle frémissant,
La plus proche du bord y tombait en passant,
Et toutes, resserrant la ronde funéraire,
Tombèrent, en chantant, jusques à la dernière. [31]

« Si ce généreux sol longtemps s'est reposé,
De haine et de courage il n'est pas épuisé;
Et Colocotroni du moins a fait connaître
Quels hommes la Morée encor peut faire naître.
Ne vois-tu pas déjà quels éclairs furieux

L'aspect d'un musulman allume en tous les yeux !
Suspends encor la plainte et retiens le reproche :
Plus la nuit a duré, plus le matin est proche.

« Écoute, voyageur. De Corinthe à Patras
Sans doute au bord du golfe ont cheminé tes pas?
Eh bien : près de Patras, près du rivage même,
Il est un champ, nommé le champ de l'Anathème, [32]
Qu'une secrète haine a marqué de son sceau.
Là, des pierres sans nombre élèvent un monceau;
Là, chaque Grec qui passe, irrité d'impuissance.
En jette une, et dévoue un Turk à sa vengeance.
Chaque pierre est un vœu, chaque pierre est un sort,
Et représente un glaive, et désigne une mort.
L'anathème s'amasse, et la plaine est comblée.
Ah ! lorsque viendra l'heure en secret appelée,
Que l'Osmanli tremblant se recommande à Dieu,
Oui; mais non pas à moi, non pas aux Grecs. Adieu.
Mon nom t'est inconnu : tu le pourras connaître;
Les cris des musulmans te l'apprendront peut-être.
Adieu, Frank. » De sa main il a pressé ma main;
Et d'un pied bondissant il frappe le chemin.
Il s'éloigne : du sol on dirait qu'il s'empare,
Qu'il marche confident d'un combat qu'on prépare,
Que déjà, dans son âme, il s'est senti vainqueur;
Et l'espoir qui l'inspire est passé dans mon cœur.

VIII.

Cependant le vaisseau m'écarte de la terre.
Auprès du gouvernail je suis monté m'asseoir,
Hélas! non sans tourner un œil involontaire
Vers le bord décroissant sous le soleil du soir.
J'ai regardé longtemps, troublé par ma mémoire,
Derrière Sunium baisser le globe d'or;
Et quand fut obscurci l'antique promontoire,
          Le temple au ciel luisait encor.

Du sein de l'Archipel, tout à coup frappé d'ombre,
Comme un vaste miroir qu'un souffle aurait terni,
Mes yeux encore au ciel pouvaient compter le nombre
Des colonnes debout, sur l'azur embruni.
Dernier reflet du jour, enfin leur blanche image
Par degrés s'est éteinte, et sous l'ombre a passé.
La Grèce à l'horizon n'est plus qu'un beau nuage;
          Je regarde : il est effacé.

La lampe est allumée auprès de la boussole,
Jaune sous l'éclat pur de la lune qui luit;
L'autre lampe, éclairant l'Image qui console, [33]

Commence à balancer sa veille de la nuit;
La coupe de parfum au matelot qui prie
A présenté du soir l'encens habituel; [34]
C'est l'heure sainte où l'ange a salué Marie :
Vénus se lève dans le ciel.

Quel silence descend des tranquilles étoiles!
Lui-même le malheur n'oserait pas gémir.
Mouvantes lentement, sur les muettes voiles
Je les vois se bercer : le ciel semble dormir.
Beau soir! calme de l'air! à peine sous la proue
La mer roule le bruit d'un paisible ruisseau :
L'air pur et velouté vient caresser ma joue,
Doux comme l'aile d'un oiseau.

J'ai senti dans mon cœur ce silence descendre,
Comme sur le vaisseau tout bruit s'évanouir.
L'Albanais seul en moi se fait encore entendre.
Grèce, de tes beaux soirs quand pourras-tu jouir!
A cette heure elle dort, tandis qu'avec tristesse
Je poursuis sur la mer mon nocturne chemin :
Sommeille en paix! et moi, belles îles de Grèce,
Où m'éveillerai-je demain?

CHANT QUATRIÈME

CONSTANTINOPLE

Première vue de Constantinople. — Éblouissement. — La peste, l'incendie et le despotisme. — Pressentiments et premiers bruits de l'insurrection grecque.

CHANT QUATRIÈME

CONSTANTINOPLE

I.

Avez-vous vu la reine de l'aurore?[35]
La cité merveilleuse, épouse des sultans,
Dont les palais légers, fragiles, éclatants,
D'un triple amphithéâtre enchantent le Bosphore?
Connaissez-vous ses tours, ses dômes, ses forêts
De mâts, de cyprès noirs et de blancs minarets,

Où l'or, dans un ciel bleu, jour et nuit étincelle?
Des arts de l'Orient la fille la plus belle?
Du dernier Constantin cette veuve infidèle,
Qui, marâtre des Grecs, mais chère à leurs regrets,
Luit sous un nouveau nom d'une beauté nouvelle?
Cette Istamboul enfin, dont le miroir des mers
Répète avec amour le ravissant rivage,
Qui se plaît à s'y voir, et dans tout l'univers
N'a d'égale que son image?

De son premier aspect tout votre œil s'éblouit,
Frappé, quand elle accourt au-devant de vos voiles,
Comme, au sein d'une fête, alors que dans la nuit
Quelque feu jaillissant au ciel épanouit
Son bouquet éclatant d'étoiles.

Ah! que de sa splendeur l'Européen séduit,[36]
Enivré des parfums dont la rive est chargée,
S'étonne, en approchant de la ville ombragée,
Où par enchantement tout lui semble produit,
Où le jour est sans voix, le mouvement sans bruit!
Qu'il regarde surpris, quand, d'un léger caïque,
Il voit, sur trois penchants, de lumière dorés
Et d'innombrables toits couverts et colorés,
Se peindre le tableau de la cité magique;
Venir et près de lui passer de toutes parts

Ces cyprès, vastes bois, d'où, sans borne aux regards,
En globes, en croissants, en flèches, l'or s'élance,
Et renvoie au soleil les rayons qu'il lui lance;
Ces merveilleux jardins, ces dômes, ces bazars;
Ces sérails, ces harems, solitudes peuplées,
Où règnent à genoux des idoles voilées;
Ces transparents séjours aux grilles de roseaux
Qui laissent voir des fleurs, des orangers, des eaux,
Des yeux noirs et brillants. Mais la terreur glacée,
Sentinelle invisible assise aux portes d'or,
De l'enceinte, où plongeait l'œil ignorant encor,
Repousse les regards et même la pensée.

II.

Tandis qu'on porte envie à ces palais fleuris,
A ces retraites transparentes,
Où de loin on croit voir errantes
Toutes les célestes houris,
Soudain, des demeures ombreuses
Que l'étranger trouvait heureuses,
L'œil voit, attentif de plus près,
Trois fléaux, parmi les cyprès,
Élever leurs formes affreuses : [37]

Sombre et muette trinité
Qui, sur Byzance prosternée
Étend son empire, accepté
Sous le nom de la destinée.
Comme soudain le charme a fui tous ces palais,
Dès qu'on y sent régner les trois monstres muets !

De la fournaise qui murmure
L'un a le bruit et la couleur ;
Des flammes sont sa chevelure ;
Souvent quand la nuit dort, il grandit sans mesure,
Il aime à l'éveiller soudain à sa lueur :
Le ciel blanchit, la mer obscure
En reflète au loin la pâleur.

L'autre a le front livide et l'haleine odieuse ;
Il se transforme à tous moments,
Et des plis de ses vêtements
Secoue incessamment la mort contagieuse.
Du vent de son manteau si quelqu'un est touché,
Il passe avant le soir dans son cercueil couché.

Entre l'incendie et la peste,
Père de ces monstres hideux,
Un monstre est assis, plus funeste,
Plus détesté que tous les deux,

Le despotisme, esclave et de lui-même et d'eux. [38]

III.

Il aspire à régner du couchant à l'aurore,
Mais le sein de Byzance est son plus cher séjour;
Il se plaît à souiller les pays que le jour
De son plus pur éclat colore,
Et que le ciel féconde avec le plus d'amour.
Les peuples d'Orient se pressent à sa cour,
Pâles adorateurs d'un dieu qui les dévore.

Autour de lui, les yeux de zèle étincelants,
Des hommes au front noir, courbés contre la terre,
Devant sa triple aigrette inclinent leurs turbans, [39]
Et flattent du regard son fatal cimeterre.
Muet, comme le sort, qu'ils adorent en lui,
Faux d'un air nonchalant, féroce avec ennui,
Le monstre au front paisible, à l'œil impénétrable,
Se tait, sur des coussins immobile et penché;
Calme, comme la mer profonde et redoutable:
Sous la surface unie un abîme est caché.

Un geste dédaigneux est son seul interprète;

Il fait un signe de la tête,
On entend, on devine, on sent sa volonté.
A voir autour de lui tant d'immobilité,
On croirait qu'il dort, mais il veille;
Du peuple, en secret frémissant,
Le plus léger murmure arrive à son oreille;
Alors le cimeterre, esclave obéissant,
Marche, suit sa pensée, et va verser du sang.

IV.

O Grecs, malheureux Grecs, est-ce là votre maître!
Est-ce donc pour nourrir ce pouvoir abhorré,
Pour assouvir la soif de ce tigre altéré,
Que du sang des héros le ciel vous a fait naître!
Cet affreux souverain est-il donc si sacré,
Semble-t-il donc si légitime,
Que, même aux yeux des rois, vous ne puissiez sans crime
Lever contre son joug un front désespéré?

Si la Grèce, sous lui cinq siècles endormie,
Pouvait du joug de plomb secouer l'infamie,
Qui nommerait révolte un si juste réveil?
Qui nommerait rebelle une contrée entière

De son indépendance arborant la bannière?
La liberté pour tous luit comme le soleil.
La force fit le droit : à ce droit arbitraire
Qui défend d'opposer une force contraire?
Aux armes! c'est le temps des glorieux trépas.
Au despotisme enfin osez donc vous soustraire:
Lui-même il va trembler, si vous ne tremblez pas.

V.

Sur sa face soudain quelle moiteur glacée!
Comme si quelque bruit en secret entendu,
D'une terreur subite étonnant sa pensée,
Avait saisi son cœur d'un froid inattendu.
Mais déjà de lui-même il a repris l'empire.
Lentement vers son front il élève la main,
Lentement il l'essuie, et, fatigué, soupire;
Et fixe, autour de lui son regard cherche à lire
Si nul n'a pénétré dans l'ombre de son sein.

Mais vainement, du calme offrant la pâle image,
A tous les yeux se tait l'immobile visage;
Un œil qui le regarde, à l'entendre exercé,
Comprend qu'au sein du monstre un grand trouble a passé.

Comme lorsque la mer, belle, sereine, unie,
Offre aux gais matelots un paisible chemin,
Et promet au voyage un heureux lendemain ;
Si plus sage, observant la surface aplanie,
Le pilote aperçoit sur le brillant azur
Venir en large bande un réseau plus obscur,
Il prévoit que le vent à se lever s'apprête :
A la poupe, au timon, aux voiles, matelots !
Ne vous assurez point sur ces tranquilles flots ;
La nuit nous garde une tempête.

CHANT CINQUIÈME

LE PADISCHAH

L'Okmeidan (Place des Flèches). — Jeu de l'arc du Padischah. — Nouvelles du soulèvement général.— Courriers venus, pendant le jeu du sultan, des quatre points de l'empire.—Firman d'extermination. — Terreur réciproque des Grecs et des Turks, dans Constantinople. — Anciennes superstitions.

CHANT CINQUIÈME

LE PADISCHAH [40]

I.

Entre les souverains soumis à son empire,
Celui que de plus près le despotisme inspire,
Qui règne, de son cœur l'esclave favori,
Qu'il nomme son lion, et son tigre chéri,
L'empereur basané des hordes musulmanes,
Sur les monts d'Istamboul, occupé de plaisir,

Au jour accoutumé, loin des regards profanes,
Du jeu puissant de l'arc amusait son loisir. [41]
Sa cour l'environnait, son bourreau, son visir, [42]
Et ses beaux icoglans, jeune et fraîche couronne, [43]
Et l'esclave au front noir sous qui l'oda frissonne; [44]
Et tous, d'un œil flatteur et d'un front incliné,
Louaient, à chaque trait, l'arc toujours fortuné.
Spectateur à son tour, le despote superbe,
Assis au fauteuil d'or, étincelant sur l'herbe,
Comme un maître clément, confiait à leur main
Des traits, qui vers le but volaient toujours en vain,
Et sa face un moment s'éclairait souriante;
Et de sa main paisible il flattait sans dessein
Sa barbe aux flots épais, noire, et qui sur son sein
Descendait puissamment, parfumée et brillante. [45]

II.

A peine on avait vu trente flèches tomber,
Et les grands devant lui trente fois se courber,
Lorsque, vers l'Okmeidan, sur cette haute plaine
Où d'un marbre arrondi les piliers éclatants
Disent en lettres d'or l'adresse des sultans,
Tout à coup un Tartare au coursier hors d'haleine

Vient du septentrion : « Sultan victorieux,
En frémissant je tombe sous tes yeux;
Ombre de Dieu, j'adore ta lumière,
Et de tes pas je baise la poussière.
J'apporte un trait qui va percer ton cœur :
Un Iskander vers les plaines moldaves [46]
Mène au combat les raïas tes esclaves,
Et des élus l'infidèle est vainqueur. »

Le Padischah balance une tête incrédule,
Qu'imite autour de lui la foule qui l'adule;
Et, s'armant d'un dédain froid et silencieux,
L'arc à la main, s'apprête à poursuivre ses jeux.
La flèche sur la corde était remise à peine,
Lorsqu'un second Tartare au coursier hors d'haleine
Accourt de l'occident : « Glorieux empereur,
A tes genoux j'accours avec terreur.
Vers le couchant j'entends gronder la terre.
Roum et Moreh combattent tes agas. [47]
La croix a lui : parle, et le cimeterre
Court, à ta voix, dévorer les raïas. »

Le sultan a souri. De sa cour incertaine
Le cercle l'observait : et voilà que vers eux,
Au bout de l'horizon s'élevant tout poudreux,
Un troisième Tartare au coursier hors d'haleine

S'élance du midi : « Souverain des deux mers,
Vers le Boghaz, du haut des Dardanelles [48]
On vient de voir flottantes dans les airs
De tes raïas les voiles criminelles.
De la mer Blanche ils inondent les eaux : [49]
Tous les écueils essaiment de vaisseaux. »

Le sultan, dont le front un moment se colore,
Alors remet son arc aux mains de son visir;
Mais quel étonnement semble tous les saisir
Quand ils ont aperçu du côté de l'aurore
Ce coursier hors d'haleine et ce Tartare encore :
« L'Orient s'arme, à l'Occident pareil :
La Perse, au cri jeté par la Morée,
Contre la paix de la Porte sacrée
Vient de lever l'étendard du Soleil. »

— « Misérables! » s'écrie, emporté de menace,
Le visir frémissant, qui du sombre empereur
Élève et presse l'arc d'une main en fureur:
« Qui peut à tes raïas inspirer tant d'audace? »
Et son œil vers le Nord se tourne avec terreur :
« Périssent les chrétiens! que sans pitié, sans grâce,
Ils tombent devant toi, comme l'aigle qui passe. »
Et plus prompt que sa flèche, un aigle du Balkan, [50]
Des airs qu'il traversait, tombe au pied du sultan.

Mais lui, sans s'émouvoir, ordonne qu'on amène
Son coursier au frein d'or, qu'un esclave promène.
Tous, courbés en long rang, ont vu le Mirahor [51]
Au pied impérial offrir l'étrier d'or,
Et muets, ont suivi leur maître vers Byzance.
Sur son brillant coursier, calme et pâle, il s'avance;
La porte d'or l'a vu rentrer silencieux, [52]
Et l'ombre du sérail le voile à tous les yeux.

III.

Durant six jours entiers, de silence sinistres,
Il demeure impassible; et ses pâles ministres
Se demandaient entre eux : Quel sera son plaisir?
On dit que le septième était encor dans l'ombre,
Quand, du haut du divan, sa voix tranquille et sombre
Laissa tomber ces mots, que la main du visir
Sur le papier fatal s'empressa de saisir :

« Les Grecs sont désormais retranchés de la terre.
Que quatre cents coursiers, jour et nuit sans repos,
Portent à mes pachas le firman de colère.
Véhib de la mer Blanche effacera Chios;
Jousouf dans la Morée, Omer en Albanie,

Mahmoud à Salonique, Osman à Cydonie,
Frapperont; et le sang rougira tous les flots.
Drama, s'il n'a soumis cette folle tempête,
A la porte humayoum apportera sa tête :
Ismaël prend sa place, et commande à son tour :
Au combat la victoire, ou la mort au retour.
Ali, dans tous leurs ports hâte-toi de descendre.
Que sous toi Spetzia sombre avec ses vaisseaux,
Mets en poudre Ipsara, sème-la sur les eaux,
Et d'Hydra calcinée apporte-moi la cendre. [53]
Quand partiront trois coups de la tour du canal,
Que j'entende aussitôt les princes du Fanal [54]
Et leurs prêtres trompeurs livrés au cimeterre.
Dieu règne dans le ciel, le sultan sur la terre. »

Du cachet de l'empire il a scellé ces mots :
Et quatre cents coursiers, jour et nuit sans repos.
Portent à ses pachas le firman de colère.

IV.

Dans Istamboul une vaste stupeur,
Au premier bruit semé, soudain s'est étendue.
La peur vole, et partout communique la peur,

Peste qui d'âme en âme est sitôt répandue !
Les Franks se sont d'abord dans Péra renfermés;
Les Juifs, aux yeux d'Omar coupables de richesse,
Tremblent pour leurs trésors plus que leur vie aimés.
Les Grecs, pour leurs enfants, de crainte inanimés.
Sentent déjà la mort qui les cherche et les presse.
D'épouvantables cris et des soldats armés
Errent de rue en rue; et chaque toit ignore
Si le toit qui le touche est de sang vierge encore.
De vieillards et d'enfants et de femmes chargé,
Le caïque tremblant traverse le Bosphore;
Il fuyait le rivage, et tout à coup l'implore,
De son propre poids submergé.

Mais les Turks, à leur tour, quelle terreur les glace !
Voilà que du destin s'accomplit la menace !
Disent-ils. Un derviche a prédit autrefois [55]
Que les Grecs relevés vengeraient leurs injures,
Et que des peuples franks aux blondes chevelures
Sur les murs d'Istamboul replanteraient la croix :
Les nochers du Bosphore ont vu dans les nuages
Le vaisseau merveilleux précurseur des naufrages : [56]
Les temps sont arrivés ! disent toutes les voix.
Chaque iman a soudain couru dans sa mosquée
Intéresser d'Omar la puissance attaquée.
On tremble. Et les bazars sont vides et déserts;

Les cafenets sans nombre en vain restent ouverts;
Les bains, où le harem racontait ses mystères,
Sous leurs dômes muets se taisent solitaires : 57
Le harem n'y va plus. En vain Flamour-alté
De ses tilleuls en fleurs étale la beauté,
Et le frais Kandilly l'ombre de ses platanes : 58
Nous ne vous voyons plus, nonchalantes sultanes,
Y respirer, le soir, sur le bord de la mer,
La fraîcheur des gazons, des arbres et de l'air.

« Allah! dit en tremblant la jeune musulmane,
Me faudra-t-il subir, sous un vainqueur profane,
Des femmes d'Occident la folle liberté, 59
Et de ma bouche à tous montrer la nudité!
Moi! du harem sacré je perdrais la demeure! »
Ainsi pour son harem la jeune fille pleure :
Tandis que le vieillard, voisin du dernier jour,
Tremble comme elle, hélas! pour un autre séjour! 60
Et l'effroi prévoyant dont son âme est saisie
Prescrit pour sa dépouille, à la rive d'Asie,
Au delà du Bosphore, un asile nouveau,
Afin qu'au moins sa mort, aux conquérants soustraite,
Puisse à Chrysopolis, sous l'ombre du prophète,
Dormir, certaine d'un tombeau.

CHANT SIXIÈME

LES VALLÉES

L'insurrection dans les vallées. — Signal donné par l'archevêque de Patras, Germanos. — L'Arcadie, Messène, Mistra, le Magne, se soulèvent. — Siége de Patras. — On marche sur la capitale de la Morée. — Les Turks se réfugient dans les forteresses. — Prise de Corinthe. — Le bey de Corinthe, Kiamil, va s'enfermer dans Tripolitza.

CHANT SIXIÈME

LES VALLÉES

I.

Comment ce peuple que naguère
J'ai cru voir, sans désir, sans force, sans vertu,
Sous les fers musulmans en silence abattu,
Élève-t-il un cri de menace et de guerre?
Au sein d'un tel repos, si semblable au trépas,
D'où lui naît ce pouvoir qu'il ne soupçonnait pas?

Grèce, alors que tu te réveilles,
Chercherai-je si loin quel pouvoir si puissant
Soulève tout à coup ton peuple frémissant?

Et demanderai-je aux abeilles
Pourquoi, dès mars en fleurs, échappant au sommeil,
Le Céphise les voit sur ses eaux murmurantes
De l'Hymette accourir si follement errantes,
Et si vives sous le soleil?

C'est le printemps qui se révèle
Dans cette existence nouvelle,
Dont elles ignorent l'auteur :
Et c'est la liberté qui, puissante et féconde,
Aux Grecs, frappés soudain du feu générateur,
Fait sentir sa saison qui brille sur le monde,
Des siècles rajeunis printemps réparateur.

Le despotisme enfin combat contre lui-même.
Le peuple, las d'un joug extrême,
Soulève un jour son front tombé.
L'arc, pressé d'une main peu sage.
Se redresse et frappe au visage
Le maître qui l'a trop courbé.
Le désespoir qui croît s'élève à la menace;
La haine a son courage, et la peur son audace.

Pensait-on, en voyant l'Archipel calme et doux
En silence porter ce vaisseau d'île en île, [61]
Que l'Archipel toujours fût un lac immobile,

Ou n'eût qu'un vent sans force, une onde sans courroux?
Le colosse flottant s'admire en sa conquête;
Et, dans le bel azur plongeant ses flancs d'airain,
Sur les flots qu'il écrase il marche en souverain,
Fier du pavillon rouge éclatant sur sa tête;
Mais, si le vent un soir sort du golfe d'Argos,
Il peut, devant Hydra, s'entendre avec les flots;
Et malheur au vaisseau, le jour de la tempête!

II.

Elle approche! elle vient! l'éclair en est jeté.
Vers Drajakan, un cri par Scyllen répété [62]
Frappe les Grecs de joie et les Turks d'épouvante.
C'est toi qui lui réponds, du haut de l'Érymanthe,
Sainte Religion, sœur de la Liberté! [63]

J'ai vu, j'ai vu ces deux sœurs immortelles,
Qui d'un peuple innocent ont écouté les pleurs,
Paraître, et faire au ciel, avec leurs blanches ailes,
Briller, l'une sa croix, l'autre ses trois couleurs. [64]
Elles mêlent dans l'air leurs célestes emblèmes,
Et voilà qu'un drapeau formé dans les cieux mêmes
Est tombé sur la terre, aussitôt toute en fleurs.

Je les vois maintenant, ces saintes alliées,
Qui se donnent la main, et, d'un front souriant,
Ont fait signe à la Grèce et montré l'Orient;
Et, l'une sur l'autre appuyées,
Pour toujours réconciliées,
Reprennent leur vol mutuel :
Comme au temps de leur premier âge,
Quand le dieu qui hait l'esclavage
Les a fait descendre du ciel. [65]

Les tyrans à ce dieu doublement infidèles
Qui tenaient sous leurs lois un beau peuple avili,
De l'immense éclat ont pâli,
Et déjà, fugitifs, cherchent leurs citadelles;
Déjà de leurs pyrgos s'échappent les agas [66]
Vers Coron et Nauplie et Corinthe et Patras,
Qui bientôt à leur tour les chasseront loin d'elles.

III.

Quel premier général, en montrant le chemin,
D'un pas libérateur marche à la renommée,
Et vers Patras conduit cette soudaine armée,
La mitre sur la tête et le glaive à la main?

Gloire, fils éloquent des pâtres du Ménale!
Germanos a quitté la chaire épiscopale,
Il a du haut des monts fait descendre sa voix;
Et, levés au signal de sa main pastorale,
Les Grecs, en le suivant, suivent encor la croix.

O quelle multitude accourt à son passage,
Le grossit de ses flots et couvre avec ravage
Tous les sentiers des champs, des collines, des bois,
Comme mille torrents qui, par un jour d'orage,
Vers le fleuve qui passe accourent à la fois.

Laissant leurs vertes kalybées, [67]
Les pâtres descendent des monts,
Armés, sous leur casque de joncs,
De bâtons d'Arcadie aux têtes recourbées.
L'Érymanthe est en foule accouru le premier :
Le Pholoë descend, le Lycée à sa suite;
Le Ménale se précipite,
A l'appel de son fils entraîné tout entier. [68]
Chaque village s'arme, et chaque monastère :
Méga-Spiléon marche auprès de Péristère; [69]
Clitor quitte son beau vallon;
Vanina, l'ombre diaphane
Qu'étend la feuille du platane
Sur l'eau limpide du Ladon.

La flûte aux deux tuyaux les précède et les guide;
Et le chien au poil noir, joyeux et menaçant,
De rocher en rocher les suit en bondissant.
Adieu, riches troupeaux! adieu, moissons d'Élide!
L'Alphée et tous ses flots se soulèvent: quel cri
Sous ses larges sapins fait trembler Londari?
Sept frères ont surpris la forte Karitène.
Riche Kalavrita, tu tombes à ton tour!
Tes minarets brûlés ont déjà sans retour
De l'aspect du croissant affranchi le Cyllène.
« Victoire! » et l'horizon montre en hâte fuyants
De pâles cavaliers, sous leurs armes brillants.
« Victoire! » et Vostitza devant ces voix lointaines
Voit son peuple en turban s'enfuir le long des mers,
Et dans ses murs, soudain étonnés et déserts,
N'entend plus que le bruit qui tombe des fontaines.

Poursuivez. Du Vôda franchissez les détours.
Voilà Patras! voilà ses infidèles tours,
Où flotte un drapeau rouge, où les croissants rayonnent!
D'armes et de turbans les créneaux se couronnent;
Au-dessus, voyez-vous s'assembler les vautours?
« A l'assaut! à l'assaut! » on s'élance en furie:
« A genoux! à genoux! » on se prosterne, on prie;
Du coursier descendu, l'archevêque guerrier
Sur l'autel de gazon, à l'ombre d'un laurier,

Invite à ce combat le dieu de la patrie;
Soudain par la prière au carnage exalté,
Le peuple se relève et plus terrible il crie :
« A l'assaut! à l'assaut! la croix! la liberté! »

IV.

Est-ce leur voix qu'ici l'écho répète?
Ou, du midi, par le vent apporté,
Un cri pareil, qu'au loin d'autres voix ont jeté,
Monte-t-il de l'Ithome? ou naît-il du Taygète?
De tous deux à la fois. Oui, d'Épaminondas [71]
Les enfants à l'œil noir ont quitté la faucille;
Le bord du Pamisus d'armes au loin scintille;
Ceux que j'ai vus bergers, je les revois soldats.
Et voici les vainqueurs de Bardouni brûlée
Qui, vers Tripolitza par Constance entraînés, [72]
Suivent de l'Eurotas la charmante vallée,
Et contre le soleil de Sparte et d'Amyclée
Se sont de lauriers-rose en passant couronnés.
Près du fleuve, les fils d'Armyros et du Magne
Marchent, et leurs fusils, s'essayant vers les cieux,
Appellent de leurs coups joyeux
Ceux qui passent sur la montagne : [73]

Plus d'un voit près de lui sa robuste compagne,
Qui suspend à son dos, sans peur de l'ennemi,
Comme dans un hamac, son enfant endormi.

Tandis qu'au pied du Pinde, ô visir de Morée,
De l'ours de Tébélen tu poursuis la curée, [74]
De ton propre repaire as-tu prévu le sort?
Vois-tu les femmes même, à leurs époux mêlées,
Sur ces roides sentiers, d'un héroïque effort,
Traîner avec fureur, aux canons attelées,
Contre Tripolitza le tonnerre et la mort.

V.

Vois-tu ceux-là qui, menaçant Corinthe,
Montent vers les dervends, dont les gardes ont fui, [75]
Et qu'entre ces sapins, où brille la croix sainte,
Le diacre Dikaïos mène en foule après lui?
Leur clameur, qu'à Trézène Égine a répétée,
Du mont Géranien remplit le long sentier :
Ce sont les moissonneurs d'Athène et de Platée,
C'est Thèbes, Éleusis, Mégare, et l'Isthme entier,
Armés de faux, de pieux, de lances de cormier,
De fusils, trop longtemps à leur rouille fidèles,

Qui, de repos usés, vieux avant la saison,
Seulement de Mégare, au temps de la moisson,
Épouvantaient les tourterelles. [76]
Leurs balles maintenant aux Turks seront mortelles;
J'en crois ces cris, j'en crois même cette chanson :

« Gloire à la croix! viens, sainte Panagie, [77]
Ton enfant dans les bras, regarder nos travaux !
Demain toute la plaine au loin sera rougie,
Comme un champ semé de pavots.

« Si Thèbe est lente, et tardive sa terre, [78]
Ses blés en sont plus beaux, ses épis plus nombreux.
Gloire à la croix! allons, humectant la poussière,
« Rafraîchir notre été poudreux.

« Du mois fécond avançons les rosées,
Afin qu'à la moisson de Thèbe et d'Éleusis
Nous rapportions bientôt nos faux, mieux aiguisées,
Teintes du sang des Osmanlis. »

Ainsi du long sentier qui monte et qui serpente
Sous leurs pieds gravissants ils ont vaincu la pente,
Et, du haut des dervends, leurs menaçantes voix,
Et leurs joyeux regards, descendent à la fois
Sur le golfe d'Athène et la mer de Lépante. [79]

Corinthe en a frémi. Ses cyprès les ont vus
Accourir tout à coup, en torrents imprévus.
Son rocher crénelé ne sait pas la défendre.
Ses cyprès sont en feu, son sérail est en cendre :
Et vers Tripolitza fuit son Bey souverain.
Riche et beau Kiamil, tu fuis! hélas, en vain. [80]
Je voudrais, si je dois en croire mon présage,
N'avoir jamais connu ta voix ni ton visage,
Ni dans ton beau palais qui s'éteint consumé
Bu de tes coupes d'or le moka parfumé.

VI.

Au cri victorieux de Thèbe et de l'Attique
La victoire répond, des rochers de Daulis.
Viennent-ils de l'Œta, ces fiers armatolis [81]
Aux rouges brodequins, à la blanche tunique,
Sous leur manteau velu guerriers de forme antique?
Diacos leur a dit : Allons, nobles enfants!
Et Diacos, grossi de leur troupe hardie,
Du Parnasse neigeux roulant sur Livadie,
Jusques à Karistos a vu fuir les turbans.

CHANT SEPTIÈME

LES MONTAGNES

L'insurrection dans les montagnes. — Les Kleftes descendent, et viennent au secours des Moréotes. — Les chefs, Pétro-Bey, Colocotroni, Odyssée. — Chanson du pallikar. — Premières affaires. — Combats de Marathon, de Valtetzi, de Fontana, de Klégna. — Appel à la commisération des puissances de l'Europe.

CHANT SEPTIÈME

LES MONTAGNES

I.

Lorsque la mer noircit, qu'au ciel tonne un orage,
Qu'éveillant en sursaut tous les monts assoupis,
Sur le Pinde ou l'Athos, qu'il secoue avec rage,
Le vent courbe les bois comme des flots d'épis,
Soudain, surpris en mer, le timide caïque
Fuit à Corcyre, ou rentre au golfe Thermaïque;
Tous les oiseaux craintifs, sous les feuilles tapis,

Frissonnent : mais alors les aigles sont en fête;
Mais, semblables entre eux à ces hardis vaisseaux
Qu'au large on voit, du port, balancés sur les eaux,
Comme en leur élément bondir dans la tempête,
Tous les braves oiseaux, tous les kleftes des airs,
Excités par l'écho des tonnerres qui grondent,
Sur les rocs à grands cris s'appellent, se répondent,
Descendent dans le vent, montent dans les éclairs,
Et, gais de la tempête, aux terreurs qu'elle envoie,
Aux coups, dont les chakals, féroces et tremblants,
S'épouvantent en troupe, au fond des bois, hurlants,
Ils lancent le défi de leur sauvage joie.

Tels les fiers montagnards à l'orage guerrier
Volent; telle aux rochers, remparts de Livadie,
Soudain leur foule accourt, de péril enhardie;
Tel du Magne a paru le puissant épervier. [a]
Sa voix va, sur les bords de la fertile Zante,
Réveiller le vieil aigle endormi près des flots, [b]
Qui déjà vole, et plane au sommet d'Olénos;
Et l'autre aigle qui porte un nom connu du Xanthe, [c]
D'Ithaque a fait trois fois crier tous les échos.
Le voilà sur l'OEta. D'heure en heure agrandie,
La guerre et sa nouvelle, en rapide incendie,

[a] Petro-bey. — [b] Colocotroni. — [c] Odyssée. Voyez note 82.

De sommets en sommets gagne, monte, s'étend;
Agrapha la reçoit, le Tomaros l'entend,
La prolonge à son tour; et ses échos sonores
En frappent de Souli les plus hauts météores. [a]
Et vous y répondez, vous, monts de Botzaris,
Vous, rochers protecteurs des secrets liméris, [b]
Vous, nuageux vallons, où le fils de l'Épire,
Sur les hauteurs du Pinde, avec fierté respire,
Où les Kleftes sont rois, où, comme eux sans repos,
Les patients bergers, toujours prêts aux alarmes,
Conduisent tout armés les paisibles troupeaux,
Et dorment sous le ciel sans déposer leurs armes.

II.

Le pallikar, à ce bruit entendu,
Quitte en sursaut la couche de ramée,
Où sur le roc à l'ombre il dormait étendu.
Déjà son fusil brille à son dos suspendu :
Il met trois sequins d'or dans sa ceinture armée,
Et le voilà qui marche! et pour la Grèce il part.

(a) On donne ce nom, en Thessalie et en Épire, à des montagnes ou plutôt des rochers, de forme très-particulière, et qui de loin ressemblent à de gigantesques obélisques, grossièrement taillés. (Voyez note 83.)

(b) Liméris, postes ou stations de Kleftes.

Le voilà qui, léger, de montagne en montagne
Chemine bondissant tel qu'un beau léopard,
Et sa chanson, dans les airs, l'accompagne :
« Adieu, forêts, collines et vallons! »
Et sa voix se prolonge, et la roche frappée
L'imite, et la renvoie à l'oreille trompée,
Qui, d'échos en échos, entend : « Allons! allons! »
Lui-même écoute, et rit, et descend vers la plaine;
Et sa voix se prolonge... autant que son haleine :
Éhohé! ha!
Ali-pacha! (*)

« J'ai, près du lac, entendu des oiseaux
Se dire : Il pleut du sang, et la Morée est noire.
Quatre vautours, qui passaient sur les eaux,
A l'aigle blanc buvant dans les roseaux
Criaient : Viens-tu? c'est du sang qu'il faut boire.
Éhohé! ha!
Ali-pacha!

(*) Le refrain donné à cette chanson est une sorte de cri cadencé que l'Albanais prolonge en effet sur les montagnes, en imitant à la fin la voix de quelqu'un qui, à force de crier, perdrait la respiration : *Ali-pacha..... ha*. Dans *Éhohé* on reconnaîtra, si l'on veut, le cri antique d'*Évohé*. Ce cri, et surtout celui d'Ali-pacha dans la bouche d'un Albanais qui va défendre la liberté, peut sembler plus caractéristique qu'un autre refrain plus noble et plus poétique qu'il eût été facile d'y substituer. Au reste, si l'on ne trouve pas qu'il prête à la chanson quelque verité locale on peut le supprimer ; il est en dehors des couplets.

« Ali-pacha, par Khourchid assiégé,
Dans son château du Lac est prisonnier de guerre.
Entre chakals le meurtre est engagé.
Le pallikar, sur leurs petits vengé,
En l'enfumant fait hurler leur tanière.
Éhohé ! ha !
Ali-pacha !

« Prenez, enfants, et servez le visir,
Dit la bombe envoyée au camp du Météore : (*)
Et, pleine d'or, elle en offre à choisir.
— Non. Pour combattre et vivre à mon loisir,
Tripolitza m'en promet plus encore.
Éhohé ! ha !
Ali-pacha !

« Roulez, torrents ! je frissonne enchanté.
Que le tonnerre est doux, et que la guerre est belle !
Que du mousquet la subite clarté
Me plaît, semblable à l'insecte d'été
Qui porte, au soir, un éclair sous son aile !
Éhohé ! ha !
Ali-pacha !

(*) Le camp des Souliotes. Ali-pacha assiégé, y fit jeter un jour une bombe qui renfermait six mille sequins et un billet de sa main, par lequel il les pressait de revenir à son alliance et d'abandonner le sérasquier.

« J'ai, pour lier les enfants des pachas,
De ma corde de laine entouré ma ceinture;
J'emmènerai les plus riches agas,
Et l'odalisque aux plus brûlants appas :
Mon beau vautour, le reste est ta pâture!
Éhohé! ha!
Ali-pacha!

« Que, lorsqu'en pleurs leurs belles Éminés
Enivreront ma coupe, en mes bras prisonnières,
A la charrue, en buffles, enchaînés,
Par nos enfants les Turks aiguillonnés,
De l'Achéron labourent les rizières. (*)
Éhohé! ha!
Ali-pacha!

« Je reviendrai près du nid d'épervier
Gravir, et de l'ermite enrichir la chapelle.
Au précipice est pendu son sentier :
Le brave seul y peut aller prier.
La foudre tonne? il prie à côté d'elle.
Éhohé! ha!
Ali-pacha! »

(*) L'Achéron est la rivière de Souli, maintenant le Glykis ou Fleuve Noir. Un pacha prisonnier fut envoyé avec d'autres Turks à Souli pour travailler aux champs sous la surveillance des femmes. (Voyez note 84.)

Tel des monts l'Albanais suit le sentier penchant :
Et, s'enivrant des cris que lui-même il exhale,
Du pistolet joyeux il fait siffler la balle,
Et leste, il continue à chanter en marchant.

Mille autres, que le Nord soudain vient de répandre,
Se hâtent, comme lui d'or et d'honneur jaloux ;
Des monts de tous côtés je les entends descendre,
Et leurs plaques d'argent sonnent sur leurs genoux.

Viens, pallikar! viens, homme noble et brave.
Qu'importe ici que dans ton libre chant,
Par habitude, hélas! non par penchant,
A ton insu se mêle un cri d'esclave!
Bientôt, au jour nouveau sur la Grèce jeté,
Du klefte et des pachas tu perdras la mémoire.
Dès que d'une patrie il connaît la beauté,
Le brave apprend bientôt la véritable gloire,
La véritable liberté.

Il grandira, le jour! de semblables courages
Hâteront son midi, qui les doit épurer :
Qu'ils régénèrent ces rivages,
Dont les lois à leur tour les vont régénérer.
Sourires déprisants, suspendez vos outrages :
Trente ans d'indépendance ont su, vers d'autres mers,

En beaux états changer de plus rudes déserts,
Et polir des mœurs plus sauvages.

III.

Vers les monts un moment j'ai détourné les yeux,
Et déjà des combats ont illustré les plaines;
Dejà je puis, ô Grecs, vous saluer hellènes;
Hellènes, mes héros, je vous rends vos aïeux :
Vous les avez conquis. Comme une veuve fière,
Qui, par d'indignes fils frappée en son orgueil,
Déguisait sa noblesse, et, sous un nom vulgaire,
Dans l'ombre et le secret trainait des jours de deuil,
Maintenant que ses fils sentent leur origine,
La Grèce, relevée, a repris son vrai nom;
Chaque lieu, fier du sien, en pare sa ruine;
Colouri dit : C'est moi qu'on nomme Salamine:
Còcla : Je suis Platée! et Vrana : Marathon!
Noms sacrés! pleins encor d'héroïques prestiges!
Comme des troncs vieillis poussent de jeunes tiges.
Plusieurs ont d'un récent éclat
Ravivé leur ancienne gloire :
Daulis rajeunit d'un combat,
Et Marathon, d'une victoire. [85]
D'autres, obscurs encor, s'ennobliront comme eux :

Hydra, simple rocher, sans titres sous les cieux,
Va bientôt en donner à plus d'un promontoire,
Et, dans tout l'Archipel imprimant son histoire,
Sur ses flots affranchis se créer des aïeux.
Fontana, Valtetzi, Klégna, sont prêts à naître;
Karpenitzé conçoit un trépas immortel, [86]
Et médite un tombeau sacré comme un autel :
Léonidas lui-même en est jaloux peut-être.
Déjà de toutes parts les hellènes nouveaux
Auprès des noms fameux placent des noms rivaux :
Ils accourent en foule, et viennent de leur glaive
S'inscrire au monument que la Grèce relève.
Les voilà! des héros voilà les dignes fils!
Botzaris, les Trois-Cents ont cru revoir leur guide.
Vieux Colocotroni, beau Mavro-Michalis, [87]
Odyssée à l'œil d'aigle, au vol aussi rapide,
Tzavella, Nicétas, Mitzos, race intrépide,
Vous venez, car j'ai vu pâlir les Osmanlis.
J'ai vu sur l'Archipel fuir une flotte immense :
Serait-ce, ô Canaris, ton brûlot qui s'avance?

IV.

Quels sujets, immortel Byron,
Ils préparent en foule à ta muse inspirée!

Chante la Grèce, ô toi, qui l'as si bien pleurée.
Es-tu prêt à saisir l'héroïque clairon?
Il est prêt à bien plus. Dans la belle épopée
Il vient prendre sa place, en autre d'Ercilla;
Sur la mer où vainquit Cervantes, le voilà,
Dans sa barque en guerre équipée,
Apportant ses trésors, sa lyre, et son épée;
Et vers Missolonghi je le vois accourir,
O liberté! sur toi rassemblant les tendresses
Qu'a reprises son cœur à toutes ses maitresses,
Pour combattre, et chanter, et peut-être mourir!

Ah! d'orgueil mon âme est saisie!
Triomphe, noble Poésie!
Triomphe, apprends à l'univers
Ce que peuvent tes saintes flammes,
Et que, filles des mêmes âmes,
Les belles actions sont les sœurs des beaux vers.

V.

Mais, où suis-je entraîné! j'avais cru voir la Grèce,
Déjà de ses enfants écoutant les exploits,
De son joyeux soleil partager l'allégresse,
Assise, couronnée, à l'ombre de la croix!

Hélas! la joie en est lointaine.
L'aube naît : le combat à peine est commencé :
Combien avant midi de sang sera versé!
Que l'heure du repos semble encore incertaine!
Que devient ce triomphe, un instant vu si près?
Que de longs mois peut-être avant qu'il ne t'obtienne,
O croix, sur la mosquée, au-dessus des cyprès,
La place, si longtemps la tienne;
Et qu'enfin la cloche chrétienne
Ait fait taire, le soir, le chant des minarets. [88]

L'Ottoman fuit, frappé d'une alarme subite;
Il fuit, mais peut demain, de cet effroi remis,
Du haut de ses remparts compter ses ennemis,
Et venir aux vainqueurs faire expier sa fuite.
Istamboul va bientôt sortir de sa stupeur,
Terrible de sa rage et même de sa peur.
Et lorsqu'elle armera de contrée en contrée,
Lorsque, de Top-hana dans l'Archipel entrée,
La flotte, transportant l'Orient sur les eaux,
Ira d'Alexandrie appeler les vaisseaux,
Qui verseront l'Afrique aux plaines de Morée,
Les Grecs soutiendront-ils ces flots lancés contre eux,
Ces flots toujours croissants, pleins de force et de rage,
Qui viendront les presser, les battre, aussi nombreux
Que ceux dont l'Archipel presse et bat leur rivage?

Et qui? des laboureurs? des femmes? des bergers?
Des prêtres? faible armée en de pareils dangers!
Les Kleftes? braves cœurs! mais, esprits versatiles,
Sont-ils assez unis pour être assez utiles!
Ou Fabvier, un Français, prêt à mourir pour eux? [89]
Secours certes puissant! mais surtout généreux.

Peuples, sauvez un peuple, indigne d'esclavage,
Qu'en un péril trop vaste a jeté son courage.
Le laisseriez-vous seul contre tant de bourreaux?
Sans union, hélas! depuis qu'il est sans maître;
Sans armes, sans trésors. Où sont ses arsenaux?
A-t-il du fer? du plomb? des mousquets? du salpêtre?
Du pain même? Sa cause est la vôtre peut-être.
La vôtre, qu'ai-je dit? l'humanité, la croix,
Comme des nations c'est la cause des rois.

O rois, tout l'Orient chez les Grecs va descendre:
Je sais vos noms, Louis, François, George, Alexandre,
Guillaume! et les proclame, afin que l'avenir
Pour la honte ou la gloire en garde souvenir.
Malheur! si, les yeux secs en voyant tant de larmes,
Vous comprimiez l'Europe, et ses vœux et ses armes;
Malheur! si, de la Grèce espoir perfide et vain,
Le jour qui la voit libre était sans lendemain.

VI.

Mais il est dans le ciel, il est dans le courage,
Il est dans tout un peuple armé de désespoir
Des forces que lui-même il ne saurait prévoir.
Il serait beau que seul il sortît d'esclavage,
Et du peuple empesté nettoyât son rivage!
Ah! parmi tant de flots, dût-il même échouer,
Il peut être encor beau qu'il périsse : la gloire
Couronne le malheur qu'on lui fait avouer :
Le prix n'est pas toujours gagné par la victoire.
Souvent des chars vaincus ont partagé les chants
Qu'offraient aux chars heureux les lyres de l'Alphée.
Platée et Marathon, n'est-ce que dans vos champs
Que la gloire a mis son trophée?

Quand Philippe, à la Grèce autrefois si fatal,
L'eut fait enfin tomber, mourante de sa lutte,
Chéronée! en ta plaine un lion colossal
Fut élevé par elle en l'honneur de sa chute,
A ses héros vaincus monument triomphal.
La pierre encor, autour de son antique place,
Fait palpiter le cœur de l'étranger qui passe.

Eh bien! d'un noble effort par un peuple entrepris,
Un semblable trophée, est-ce un indigne prix?
Serait-ce peu qu'enfin, d'une belle journée,
La Grèce pût venger cinq siècles de mépris,
Et, retombant mais couronnée,
Voir le lion de Chéronée,
Colosse dispersé, rassembler ses débris!

CHANT HUITIÈME

LE DÉPART DE LA FLOTTE

L'insurrection sur la mer. - L'île d'Hydra donne le signal. - Tombasis, navarque de la flotte réunie d'Hydra, de la Spetzia et d'Ipsara. — Il va soulever les îles. — Chant des Hydriotes. -- Bénédiction de l'archipel. — Le poète reconnait, dans le vaisseau amiral, son *Thémistocle*. — Rencontre d'un navire portant pavillon en berne. — Nouvelles désastreuses : représailles et cruautés des Turks. — Supplice du patriarche Grégoire. — Massacres et exécutions à Constantinople, à Smyrne, à Chios. — Mort des otages Hydriotes. — Retour, par la pensée, vers Livadie et vers une famille hospitalière.

CHANT HUITIÈME

LE DÉPART DE LA FLOTTE

I.

Comme au temps de l'antique guerre
Qui, chantée un jour par Homère,
Dure encor dans ses chants, d'âge en âge nouveaux;
Comme à l'heure où, soudain de vengeance saisie,
La Grèce s'embarquant vogua contre l'Asie,
Les îles de la Grèce assemblent leurs vaisseaux.
La flotte a levé l'ancre, innombrable de voiles
Comme la mer de flots, comme la nuit d'étoiles.

Hydra sur l'Archipel tout entière a monté.
Entendez-vous la clameur qu'elle envoie ?
Elle s'avance, et mêle aux cris de liberté
Des chants d'orgueil, d'espérance et de joie :

« Hydra vogue, la riche Hydra,
Sur la mer escortée en reine
Par les dauphins de Typarène
Et les alcyons d'Ipsara.
Iles, pressez-vous autour d'elle,
Cyclades, c'est vous qu'elle appelle :
Venez, mes sœurs, je vous attends,
Tyne, Andros, Mycone, il est temps.
Chios nous demeure infidèle, [91]
Mais l'absence d'une hirondelle
Ne fait pas manquer le printemps.

« Hydra brille comme l'étoile
Qui la première ouvre le jour.
Hydra n'a point d'ombrage en son brûlant séjour,
Mais elle s'assied libre à l'ombre de sa voile.
Hydra donne à ses fils les vagues pour berceaux,
Pour jeux et pour plaisirs l'écume et les cordages,
Pour école la mer, pour maitres les orages.
Hydra n'a point de champs, mais elle a des vaisseaux ; [92]

Ses laboureurs sont sur les eaux,
Et c'est la mer qu'elle sillonne
Ni pampre ni raisin ne rit dans sa couronne,
Mais son sabre connaît où croissent les plus beaux.
Aux armes! hâtez-vous, afin qu'avant l'automne
Dans la Mysie elle moissonne.
Et de Cypre en chantant vendange les coteaux

« Liberté! liberté! que, des rocs de Cythère
A la plaine où fut Ilion,
Les îles, les cieux et la terre
Répètent le cri d'union.
Liberté! suivez tous le drapeau qu'elle arbore,
Suivez tous la croix tricolore, [93]
Où brillent ces mots triomphants
Que disait Sparte à ses enfants,
Et que, du haut des mâts, Hydra leur crie encore. »

Et de tous les vaisseaux les canons et les voix
Du départ solennel proclamaient l'allégresse;
Et debout, escorté des chefs et de la croix,
Sur la première poupe, au bruit de leur ivresse,
Le saint archimandrite aux cheveux blanchissants
Bénissait, de sa main qui répandait l'encens,
Les vaisseaux, et la mer, et le ciel de la Grèce.

II.

Et toujours ils voguaient, et toujours leur fierté
S'exhalait dans leurs chants sur l'Archipel limpide,
En suivant d'île en île, aux cris de Liberté!
Leur navarque et son mât dont la flamme les guide.
Mais est-ce bien lui que je voi!
Mon beau Thémistocle, est-ce toi, [94]
Qui d'Hydra sur ces mers conduis la flotte immense
Est-ce bien toi qui, le premier,
De marchand devenu guerrier,
Fais du pavillon grec flotter l'indépendance?

C'est lui! j'ai reconnu la hauteur de ses mâts
Où, la nuit, dormait l'aigle, au milieu des étoiles; [95]
Ses vergues, ses huniers, ses étages de voiles,
Qui, sur le bleu du ciel, imitaient les frimas; [96]
C'est sa poupe! et voilà, si mon œil est fidèle,
Sur le pont, Tombasis, qui m'aperçoit soudain,
Armé du casque antique où la croix étincelle, [97]
Et qui, l'œil radieux, me fait signe et m'appelle
Du bâton amiral qui brille dans sa main.
Oui, c'est le Thémistocle! et ce n'est pas en vain
Que ma muse avait dit : Sa gloire sera belle!

Viens, ma muse, viens le revoir
Ce beau vaisseau dont tu fus amoureuse,
Ce compagnon de vie aventureuse,
Que, chaque jour, tu contemplais rêveuse,
Des étoiles de l'aube aux étoiles du soir.
Viens, ma muse, viens le revoir.
Il doit te plaire, embelli par les armes!
Quand de tes yeux, fascinés de ses charmes,
Tu prolongeais l'adieu mouillé de larmes,
Qu'un tel jour était loin, même de notre espoir!
Viens, ma muse, viens le revoir.

III.

Tombasis a vers nous fait voguer son yole : [98]
Salut, ma Néréide. Oui, c'est nous, Tombasis.
J'ai foulé le tillac : vers chaque lieu je vole :
Le même timonier, près de la barre assis,
Tient encor ses regards fixés sur la boussole!
Les mêmes matelots, au poste habituel,
Les yeux encor levés vers les mâts et le ciel!
Parmi les compagnons d'un long et beau voyage
Oh! qu'avec joie on se sent revenu!
J'ai partout où mon œil se porte à mon passage.

A la vergue où, légers, ils courent le pied nu,
Aux voiles, aux huniers, et sur chaque cordage,
    De quelqu'ami reconnu le visage,
    Dont le sourire aussi m'a reconnu :
« Eh bien ! quand vers ces mers nous voguions de la France,
Et chantions sous le ciel, nous ne soupçonnions pas
Que le ciel, écoutant la chanson de Rhigas,
Avait mis l'avenir si près de l'espérance. »
Et tous m'ont répondu d'un signe d'assurance,
Et tous semblent me dire : Il n'est plus de raïas!

Quel éclat sur leur bord, si tranquille naguère,
D'un brillant appareil aujourd'hui si chargé!
Le Thémistocle entier est radieux de guerre.
Des jours que j'ai connus que l'aspect est changé!
Ils grondent maintenant pour défendre leurs voiles.
Ses canons, qui muets se contentaient alors
        De parer les rouges sabords
        Et de porter des noms d'étoiles; [99]
De ces boulets vengeurs qu'ils gardent au sultan
        Les pyramides menaçantes
Ont remplacé les fleurs que de ses mains puissantes
Arrosait Tombasis autour du cabestan.
De l'éclat des mousquets les deux bords étincellent;
Et ses longs flancs, qu'hier pour l'homme et le coursier
Encombrait Odessa de son grain nourricier,

C'est la poudre et le fer, et le plomb et l'acier,
Et la mort, qu'ils recèlent.

IV.

Ma muse, qui fut si longtemps
Compagne de sa destinée,
S'arrête involontaire, et regarde étonnée
Tant d'honneurs si nouveaux autour d'elle éclatants.
Sans cesse elle le considère
De l'œil respectueux ensemble et familier
Dont une jeune sœur, soudain timide et fière,
Pour la première fois voit porter à son frère
L'uniforme, l'épée, et le chapeau guerrier.

Sans doute ils ne sont plus, ma muse bien aimée,
Ces jours, lorsqu'avec lui, si libres sous le ciel,
Sans heures, nous foulions l'azur de l'Archipel :
Maintenant sa poupe est armée.
Le paisible songe est passé :
La danse romaïque et le luth ont cessé,
Et vos jeux, matelots, vous qui, pleins de courage,
Quand le vent faisait votre ouvrage,
Des vergues à la mer aimiez à vous plonger ;

Et ceux du jeune enfant qui, dans l'air, si léger,
Poursuivait un oiseau de cordage en cordage;
Et nos plaisirs rêveurs! les vagues et leur bruit,
Les étoiles, le chant prolongé dans la nuit;
Souvenir qui me trouble encore!
Et nous lisions Homère : et dès la blonde aurore,
Je sentais, vers la mer l'œil fixé tout le jour,
Pour l'eau bleue et profonde un indicible amour,
Et j'écoutais le vent sonore.
Oh! c'était un charme puissant
D'entendre sa présence à la poupe fidèle,
Et de voir le vaisseau, sur l'onde alors glissant,
Fuir et pencher sa voile, ainsi qu'une hirondelle,
Quand rasant l'eau, joyeuse, elle y trempe son aile!
Beau vaisseau! c'en est fait. Mais nos regards encor
De loin, vers les combats contemplant son essor,
Suivront heureux du moins sa fortune nouvelle;
Mais nous verrons sa gloire, et nous en serons fiers;
Mais nous le chanterons, agrandi dans nos vers;
Mais son mât de la lyre ira toucher l'étoile;
Sur l'Archipel entier nous étendrons sa voile;
Je le ferai d'Hydra l'orgueil et les amours,
Parce qu'il plaît à ma mémoire :
Heureux d'attacher à sa gloire
Le souvenir de mes beaux jours!

V.

Mais soudain, réveillé comme au milieu d'un songe,
Qu'aperçois-je? son bord partout semble inquiet.
Qu'observe, entre les chefs, le navarque muet
Dont l'attentif regard sur la mer se prolonge?
L'Ottoman paraît-il? mais ils seraient joyeux.
Pourquoi donc sur la mer attachent-ils les yeux?

On voit de l'horizon un navire descendre,
Qui porte autour du mât son pavillon roulé. [101]
A ce signal de deuil tous les chefs ont tremblé :
« Quel est-il? d'où vient-il? que doit-il nous apprendre? »
Du tube qui s'allonge ou resserre à leur choix
Le cristal grossissant rapproche la distance;
On regarde, on hésite, on reconnaît la croix :
« C'est un vaisseau d'Hydra! » tous ont dit à la fois.
Cependant au vaisseau qui grandit et s'avance
Tombasis fait parler, quand tous ont fait silence,
Le sonore métal qui porte au loin la voix :
« D'où venez-vous? qu'annonce un signal si funeste?
Le chef qui vous guidait a-t-il fini son sort?
Ou le bord qui vous porte est-il frappé de peste? »

« — Non, la peste du moins n'a pas frappé ce bord;
Le chef qui le guidait du moins le guide au port;
C'est un plus grand malheur que ce deuil manifeste.
Constantinople en sang crie; et, martyr céleste,
Notre saint patriarche est mort. »

Tous se frappent les mains; et, comme sans parole
Se regardant entre eux, au nom du saint pasteur,
Ont porté vers leur front le signe rédempteur.
Mais le chébeck approche, arrive; et son yole
Au vaisseau du navarque a bientôt amené
Son chef, que sur le pont tous ont environné :
« Eh bien?» — « Eh bien, des Grecs la race est égorgée.
Constantinople entière est dans le sang plongée.
Le patriarche... Eux-même à tant d'atrocité [102]
Les Turks jamais encor n'avaient prêté d'exemple!
Le jour où l'on chantait le Christ ressuscité, [103]
Les chants finis à peine, à l'aube, le saint temple
Sous son portail a vu dans la main des bourreaux
La corde sacrilège, aux lueurs des flambeaux,
Saisir le saint vieillard pour l'infâme supplice,
Et le suspendre au nœud fatal,
Dans cet habit pontifical
D'où s'exhalait encor l'encens du sacrifice!
Et mort, sur les chemins de son sang tout couverts,
Par ses cheveux blanchis de quatre-vingts hivers.

Les fils vils et hideux du peuple déïcide
L'ont traîné sans honneur dans la fange fétide
Jusqu'à sa tombe, au fond des mers. »

Tous les chefs à la fois ont frémi : leur silence
Se maintient cependant, mais non sans violence.

« Tel est l'affreux signal qu'aux bourreaux a donné
Le sultan, dont Khalet envenime la rage. [104]
Tout le peuple chrétien au glaive est condamné :
Des Tartares nombreux, de rivage en rivage,
Portent, contre les Grecs, le firman du carnage.
En tout lieu désarmés, à Brousse mis aux fers,
A Salonique, à Rhode, en Crète leur sang coule;
Cydonie est éteinte, et l'Ionie en foule
Déjà conte à Samos les maux qu'elle a soufferts.
Smyrne, hier même, a vu des Turcomans sans nombre,
Leurs haches à la main, pour le meurtre arriver.
Cette nuit, vers Chios, le timonier dans l'ombre
A cru voir, en passant, des flammes s'élever.
Il n'est que la Morée, il n'est que nos trois îles
Où contre les poignards il soit de sûrs asiles :
Ailleurs le sultan règne, et la mort avec lui.
Mais, de Constantinople est-il quelque langage
Qui puisse reproduire une fidèle image ?
Vers Odessa d'abord les plus heureux ont fui,

Le reste meurt : la barque au canal rencontrée
Ne vogue désormais qu'à sa perte assurée :
Fuir la mort ou l'attendre est égal aujourd'hui.
Sans cesse du sérail et du meurtre émissaires
On entend dans Péra rugir les janissaires.
Avec eux conjurés, le feu, le fer et l'eau
Travaillent sans relâche : il n'est de jour, ni d'heure,
Ni d'instant, où partout on n'égorge, on ne meure;
Et le vaste Bosphore est le commun tombeau.
De la rive d'Europe à la rive d'Asie,
Tout le fleuve est chargé de cadavres flottants,
Qu'il pousse à ses deux bords, et jette palpitants
Aux chiens, de qui la faim d'hommes se rassassie! »

« Mais, préparez vos cœurs, compagnons malheureux;
Ce que j'hésite à dire est encor plus affreux.
J'ai vu, lorsque, la nuit, passant près de la flotte,
Je l'aperçus à l'ancre entre les deux châteaux, [105]
Soyez hommes! j'ai vu l'espérance hydriote,
Notre jeunesse en fleur, nos compagnons nouveaux,
Nos frères, nos enfants, tous ceux que, cette année,
Sur la flotte en tribut fixait leur destinée, [106]
Morts, et tous en long rang, déjà pâles lambeaux,
Pendus sur le Bosphore aux vergues des vaisseaux. »

A ces mots prononcés, la fureur contenue,

De degrés en degrés au comble parvenue,
Éclate; et tous ensemble, en s'écriant soudain,
Les yeux étincelants de pleurs et de colère,
Sur leur ceinture armée ils ont porté la main.
Qui n'a pas à venger quelque perte bien chère? [107]
Presque tous, des parents; l'un un fils, l'autre un frère.
Celui-là, le front pâle et l'œil fixe, a tout bas
Réprimé sa douleur qu'à l'orgueil il immole;
Ce vieillard à l'écart vient de porter ses pas;
Des pleurs mouillent sa joue : il s'assied sans parole;
Un fils lui reste et le console,
Mais le vieillard ne le voit pas.

VI.

Et les chefs cependant, aux crimes du Bosphore,
Bien qu'un pareil récit les saisisse d'horreur,
En cercle curieux, prêtent l'oreille encore.
Il semble que notre âme ait besoin de terreur;
Elle suit, entraînée, un penchant qu'elle ignore:
Ainsi que quelquefois notre œil épouvanté,
Vers un spectacle affreux qu'il fuit et qu'il abhorre.
D'un pouvoir invincible est malgré lui porté.
« Et comment! » disent-ils, comme si leur pensée

Voulait, par d'autres maux cherchant à s'occuper,
Distraire le malheur qui vient de la frapper,
Ou trop fière, craignait d'en paraître affaissée :
« Et comment! tant de Grecs, sous un sort si fatal?
Vos propres yeux l'ont vu? quoi! ce vaste carnage?
Que dites-vous encor? ni le sexe, ni l'âge?
Khandjéris? Mourousi? les princes du Fanal? [108]
Quoi! l'affreux chevalet, les osselets, le pal? [109]
Quoi! les ongles de fer rougis dans la fournaise?
Les saints pasteurs d'Hémus, d'Andrinople et d'Éphèse?
Et tant de sang chrétien coule dans l'Atmeidan?
Et lui-même aux bourreaux préside le sultan? » [110]

« — Oui, nos yeux, et non pas des rumeurs incertaines,
Nos propres yeux, hélas! nous l'ont trop bien appris :
Et l'Atmeidan en vain, de ses mille fontaines,
En son cirque romain, par les bourreaux repris,
Voudrait laver le sang que les chrétiens meurtris
Versent sous les mains africaines.
Et présent, sous le ciel immobile et serein,
Le despotisme est là qui; tel qu'un dieu d'airain,
Tandis que le sang fume, en respire l'hommage.
A l'ombre des cyprès assis, muette image!
Et tous, courbés autour de l'affreux souverain,
Des éventails de plume agités par leur main,
Ils rafraîchissent son visage! »

J'écoutais, le regard sur ces tableaux fixé :
Tout à coup quelle idée en mon sein a passé !

VII.

Comme une mère encor nouvelle
Qui voit, devant ses pas, un enfant jeune et beau
Tomber sous une roue, ou s'engloutir sous l'eau,
Frissonne, et songe au sien qu'elle a laissé loin d'elle,
Des rives d'Istamboul, vers des pays plus chers,
Mon âme, en palpitant, s'envole épouvantée,
Et, de ses souvenirs saisie et tourmentée,
A l'entour des limpides mers,
Retourne à chaque rive avec regret quittée.
J'ai cherché du regard les toits que j'ai connus :
Mes hôtes, mes amis, que sont-ils devenus?
Au loin j'ai demandé d'une vue inquiète
Le couvent que j'aimais, au pied du mont Hymette.[111]
J'ai nommé Chios en tremblant.
Ile charmante ! heureuse mère
Des filles aux yeux noirs, au rire étincelant !
A-t-on vu le meurtre sanglant
Empreint sur la fontaine, et la roche d'Homère? [112]
Smyrne ! au bord du Mélès a-t-on versé des pleurs? [113]

Le sang a-t-il coulé dans la rue enchantée [114]
Que de leur nom charmant les roses ont dotée?

Qui sait jusqu'où le meurtre étendra ses fureurs!
Du moins l'Hercine est loin, et non sans défenseurs.
O c'est là qu'ont d'abord couru mes yeux rapides!
O du lac Copaïs les trois aimables sœurs!
    Et la plus jeune! aux yeux purs et timides,
    Au front touchant, de pâleur embelli!
Souffrante en souriant sur ses divans splendides!
L'Hercine aux belles eaux a deux sources limpides,
L'une, de la mémoire, et l'autre, de l'oubli: [115]
J'ai bu dans la première; et, sans même y souscrire,
    Du doux et triste et ravissant sourire
    Mon cœur ému doit s'émouvoir toujours.
    Hélas! et moi, j'étais souffrant comme elle.
    Long souvenir de deux rapides jours!
    Que la pitié dans ses yeux était belle!
Ah! si la main des Turks... Mon Tombasis! accours!
Vole, roi des vaisseaux, à ma voix qui t'appelle,
Comme un aigle puissant la prendre sous ton aile,
Et ravir ma colombe à la faim des vautours.

CHANT NEUVIÈME

LE DÉSASTRE DE CHIOS

Beauté de Chios. — Ancienne prospérité de l'île. — Sa désolation actuelle. — Incendies, massacres, dépopulation, solitude. — Rencontre, au milieu des ruines, du père Paul d'Ivrée, supérieur des missions du Levant. — Récit du désastre. — Souvenir donné à nos amis d'Athènes.

CHANT NEUVIÈME

LE DÉSASTRE DE CHIOS

I.

Il est une île, un jour puissante et fortunée,
Qui, près de l'Ionie et vers elle tournée,
Présente à son soleil un rivage riant,
        Où le souffle de l'Orient
        Jette des fleurs toute l'année :
Reine de l'Archipel, de fruits d'or couronnée.

On la nommait Chios. Inconnue aux hivers,
En long amphithéâtre assise au bord des mers,

Sa ville, par Venise et par Gêne embellie,
Semblait, de blancs palais mêlés aux cyprès verts,
Unir la Grèce et l'Italie.

Par son port, son gymnase et ses lois et ses mœurs,
Et l'école d'Homère, illustre entre ses sœurs,
Des îles du Levant Chios était l'envie, [116]
Presque libre au milieu de la Grèce asservie.
Ses fils pour tout tribut comme pour tout travail,
A l'entour, cultivaient ce célèbre lentisque
Qui distille, l'été, pour l'oisive odalisque,
La gomme, heureux secours des ennuis du sérail;
Cependant qu'au milieu d'une éternelle joie
Ses filles, aux yeux noirs, au sourire éclatant,
Dans les vergers fleuris recueillaient en chantant
Les cédrats, le miel et la soie.
Sur les terrasses des palais
On les voyait, le soir, des brises du rivage
Appelant le parfum et courtisant le frais,
Aux caresses de l'air livrer leur doux visage;
Ou, devant leurs maisons, assises, de leurs mains
Effeuiller les œillets, les roses, les jasmins,
Mille fleurs, qui bientôt, en essences choisies,
Allaient, tribut charmant de leurs suaves arts,
De Smyrne et d'Istamboul inonder les bazars
Et parfumer les deux Asies.

Tel était leur destin. Hélas! c'était hier!
Le navire d'Europe, en traversant l'Égée,
De loin croit voir encor d'une rive ombragée
S'avancer des palais balancés par la mer.
Faux mirage! il approche et la terre s'élève :
Qu'aperçoit-il! rien qu'une aride grève,
Rien que des bords nus, vides, désolés,
Quelques maisons, qui restent dans l'espace
Sans toit ni porte, où le jour entre et passe;
Des pans noircis, de hauts murs écroulés;
Rien de vivant, point de voix; dans la plaine
Quelques lambeaux déjà sans forme humaine
Pendus encore aux troncs comme eux brûlés;
Et sur le bord, nonchalamment tranquilles,
Vaine garde d'un peuple endormi sans réveil,
Un poste d'Osmanlis qui fument immobiles,
Et dont les yatagans reluisent au soleil.

II.

Chios! pour ce désastre est-il assez de larmes!
Oh! qu'ont fait tes enfants! Oh! pour quel avenir
Aux Grecs libérateurs ont-ils craint de s'unir?
Et contents de calmer de perfides alarmes,

Crédules, aux pachas ont-ils livré leurs armes!

Suis-je trompé, comme alors que sans voix
Je veux crier dans quelque horrible rêve?
Est-ce Chios que sous mes yeux je vois,
Reste du feu, du pillage et du glaive,
Cité, désert et sépulcre à la fois?
O tout entier sous cette tombe immense,
Que son peuple l'emplit d'un effrayant silence!
Que de cris, apaisés par le glaive en fureur,
Dorment sous ce silence où je sens leur terreur!
Quelle clameur quand sous le cimeterre
Tombaient leurs pâles habitants!
Ces lambeaux, suspendus aux troncs du sycomore,
Ils fuyaient, ils criaient; encor tout palpitants
Je les vois fuir; je les entends
Sous le glaive crier encore.

III.

O Glarakis! quelle voix m'apprendra
S'il est vivant, contre toute espérance!
Doux compagnon qu'avec moi de la France
La même voile a conduit vers Hydra.

Il retournait dans sa belle patrie,
Vers ses amis et vers sa sœur chérie,
Et de nos arts leur portait le trésor;
Jeune, il rêvait avec idolâtrie
La Grèce libre et son futur essor;
Il me peignait sa retraite fleurie,
Et son bonheur, qu'il préférait à l'or :
Ah! si du sort il trompa la furie,
Qu'il me réponde et m'appelle et me crie :
C'est Glarakis! c'est moi! je vis encor. [117]

— « Celui qui sauve et perd, qui frappe et qui console,
L'a retiré vivant des flammes de Chios :
Les vagues de la mer, sur sa fragile yole,
L'ont du gymnase en cendre emporté vers Samos. »

— Qui parle en ce désert? d'où s'élèvent ces mots?
Ou descends-tu du ciel, grave et sainte parole?

IV.

Alors, autour de moi promenant mon regard,
Je vis, frappé soudain d'une grande surprise,
Du milieu des débris se lever un vieillard,

Comme on verrait monter une ombre ; et de la brise
Le souffle soulevait sa longue barbe grise.
A l'habit franciscain son habit est pareil ;
Il est ceint d'une corde ; à la rude ceinture
Les grains d'un chapelet pendent, et sa figure
Par un chapeau de paille est cachée au soleil.

Mais, le reconnaissant sous sa teinte cuivrée, [118]
Je m'élance et m'écrie : « Est-ce vous, Paul d'Ivrée ?
Comment vous retrouvé-je en cet affreux désert ?
Vous, que j'avais laissé dans Athènes, mon père,
Dans cet heureux couvent, où j'ai beaucoup souffert,
Mais qui garde en mon cœur une place bien chère. »

— « Mon fils, de ce couvent qui douze ans fût le mien,
De la chambre où Byron agitait son génie,
Où, vingt nuits, j'ai veillé ta brûlante insomnie,
Aujourd'hui dans Athène il ne reste plus rien,
Ni du beau monument [a] ni de la galerie
Où nous voyions, le soir, à l'heure de Marie,
Se coucher le soleil au temple d'Hadrien. »

— « Quoi ! le couvent détruit ? quoi, dans la ville entière

(a) Le monument choragique de Lysicrate, enclavé dans la muraille du couvent de Saint-Louis, à Athènes, passait pour avoir été en grande partie détruit lors de l'incendie du couvent.

Tout ce que nous aimions disparu sans retour?
Et nos amis? Fauvel aurait-il à son tour
Fui sa pauvre maison, pour tous hospitalière,
Qui, de France arrivé, m'a reçu la première?
Hélas! et Saint-André? qui pour moi fut un frère,
Et que je vois encor, au milieu de la nuit,
Lorsque j'étais mourant, dans ma chambre, sans bruit,
Entrer; devant ma couche, observer mon délire,
Et, pour feindre l'espoir, s'y pencher et sourire?
Vous-même, loin d'Athène et du couvent détruit
Quel malheureux destin vers Chios vous conduit? »

— « Saint-André du chrétien remplit ailleurs la tâche;
Consul de Trébizonde, au fer persécuteur
Jour et nuit il oppose un drapeau protecteur,
Et même à son exil par des bienfaits s'attache.
Fauvel, loin du doux toit aux arts rendu sacré,
Trouve du moins dans Smyrne un asile honoré.
Pour moi, que l'âge encor n'a pas privé de force,
Et qui, saule vieilli, vis du moins par l'écorce,
Je conserve au malheur l'ombre de mes rameaux.
J'ai de loin entendu des cris monter des eaux;
J'ai vu de toutes parts des mains au ciel levées,
Et d'immenses douleurs vers moi sont arrivées;
Alors, suivant la voix de mon divin auteur,
Pour porter aux mourants le pain consolateur,

Et pour donner aux morts la sainte sépulture,
A l'entour de mes reins j'ai serré ma ceinture. »

— « Mon père, et sans pâlir, soudain précipité
Au milieu des horreurs de la ville enflammée,
Comment, dans leur fureur de meurtres affamée,
Les bourreaux tout sanglants vous ont-ils respecté? »

— « Les lions, dont la faim était si dévorante,
Ont six jours, dans la fosse, épargné Daniel;
Les trois enfants, jetés dans la fournaise ardente,
En sont sortis vivants : tout pouvoir est au ciel.
Qui suit Dieu ne craint pas que sa main l'abandonne.
Mes jours étaient à lui. Son serviteur doit voir
Non s'il risque en marchant, mais si la voie est bonne;
Non quel est le péril, mais quel est le devoir. »

— « Du courage chrétien héroïque modèle!
Et, sur ce triste bord accouru de si loin,
Ainsi, jusques au bout à son destin fidèle,
De ce qu'il a souffert vous fûtes donc témoin? »

— « Lorsque j'y descendis, Chios brûlait encore;
Ses toits incendiés croulaient de toutes parts;
Le meurtre allait atteindre à la sixième aurore,
Et n'avait point encor fatigué les poignards.

Quel spectacle! » Et ses mains sur ses yeux se portèrent,
Et les miens malgré moi de larmes s'humectèrent.

— « Non, ne m'épargnez pas. Dans toute son horreur
Montrez-moi ce vaste carnage.
Missionnaire aussi, sur un autre rivage
Je veux, faisant à tous partager ma terreur,
Traîner tout frémissants devant l'affreuse image
Ceux qui, dans leurs maisons assis à leur foyer,
A l'aspect de ces pleurs qu'ils pourraient essuyer,
Disent : Malheureux Grecs! sans oser davantage.
Je veux, troublant des cœurs sensibles à moitié,
En ranimant ces morts, ces cris, ce sang, ces flammes,
Jusqu'au fond de ces lentes âmes,
D'une pointe sanglante, enfoncer la pitié. »

Alors, le long du bord, au milieu des décombres,
Comme entre des tombeaux iraient deux pâles ombres,
Tous deux nous cheminions. Quels furent ses récits!
En me montrant ces murs par la flamme noircis,
Il parlait, et du doigt indiquait chaque place.
Je suivais du regard les bourreaux à leur trace.

— « Par bandes, l'œil farouche, on les voyait errants,
Le jour, la nuit, sans cesse : et des cris déchirants,
Montaient du port, des eaux, des barques submergées,

Des maisons, qui brûlaient, d'assassins assiégées.
A la suite du meurtre, et prompt à l'éclairer,
L'incendie accourait, qui, pour la dévorer,
Disputait sa victime au fer des infidèles;
Là, les bras étendus au devant des bourreaux,
Les mères, de leurs cris, défendaient des berceaux,
Que la flamme muette a saisis derrière elles;
Là, j'ai vu, près d'un père égorgé sous ses yeux,
La fille mise à part, comme un bois précieux
Que, dans une forêt que la hache ravage,
Un artisan choisit pour son meilleur usage.
Avec des dés sanglants on tira sur le port
Les meubles, les bijoux et les femmes au sort.
Des derviches hurlants, plus loin, la troupe immonde,
Du pied foulant la croix, le saint ciboire en main,
Dansait, ivre de sang, de folie et de vin,
Aux lueurs d'un brasier, une infernale ronde; [119]
Et bientôt, las de jeu, de danse, de festin,
Et d'un trop long jour de carnage,
Ils tombaient endormis, pour reprendre au matin,
Plus frais et plus dispos, leur effroyable ouvrage.

« Et quinze fois le jour et quinze fois la nuit
Tour à tour ont brillé sur ces scènes funèbres :
La nuit, aux malheureux implorant ses ténèbres,
Refusait le secours de l'ombre qui la suit.

En vain les fugitifs qui gagnaient les rivages,
Pour se cacher, du moins demandaient des nuages.
Le ciel demeurait clair. Au secours du bourreau
La lune impitoyable apportait son flambeau.
Quel œil de désespoir, du sein de cette plaine,
Ils tournaient, en fuyant, vers la lune sereine!
Combien ils ont maudit les tranquilles clartés
Qui, révélant leur pâle fuite,
Au glaive, ardent à leur poursuite,
Les dénonçaient épouvantés. »

« — Hélas! à voir ainsi, sur ce monde où nous sommes,
Ces mondes lumineux toujours suivre leur pas,
Qui parfois ne croirait que, sans souci des hommes,
Tout y reste insensible aux choses d'ici-bas!
Nous souffrons, nous mourons, et notre sang ruisselle;
Et la nature marche et le ciel étincelle!
Éclat qui semble aux yeux dérisoire et moqueur!
Douloureux contre-sens qui, parfois, en nous-même
Éveillant malgré nous le doute et le blasphème,
Jusques à la révolte emporte notre cœur!
Et regardez! aux lieux où le sang fume encore,
Déjà d'herbe et de fleurs la terre se décore!
Maintenant même, autour de ce vaste tombeau,
Le jour luit aussi pur, le soleil aussi beau,
La mer aussi sereine, et l'onde aussi joyeuse

Qu'au jour où mon regard voyait Chios heureuse,
Qu'à l'heure où, devisant entre mes deux amis,
Sur la roche d'Homère, où nous étions assis,
Nous regardions du ciel descendre une soirée,
Comme celle qui naît, pure, calme et dorée! »

« — Arrête, et gardons-nous de laisser de nos sens
Passer dans notre esprit des songes trop puissants;
Gardons-nous, trop frappés par de vaines images,
D'en reporter l'empreinte en des discours peu sages.
L'homme est donc ainsi fait! oui, dans son fol orgueil,
Il croit que l'univers doit pleurer à son deuil;
Il veut qu'à ses chagrins le ciel même réponde;
La place où son pied pose est le centre du monde,
De tout le genre humain il se fait le milieu,
Et sa vie est le but que doit regarder Dieu.

« D'erreur, de vérité, singulier assemblage!
L'homme a tort et raison. Dieu, dont il est l'ouvrage,
Dieu, dont l'oreille entend le brin d'herbe germer,
Dont l'œil voit du ciron l'atome se former,
Et dont l'esprit connaît, dans le temps et l'espace,
Chaque feuille qui tombe et chaque oiseau qui passe,
Des hommes et du sort à chacun destiné
Tiendrait-il en effet son regard détourné?
Non; il prend trop de soin de la flamme immortelle

Pour en perdre de vue une seule étincelle.
Par-delà cet éclat, ces astres, et ce ciel
Dont la limpidité n'est que de la matière,
Du fond d'un océan de vivante lumière,
Dieu nous voit, nous entend; mais il est éternel.
Celui dont le regard embrasse toutes choses,
Qui de tous les effets sait le but et les causes,
Du même œil que le tien verra-t-il notre sort,
Nos douleurs, notre joie, et la vie, et la mort,
Et les événements dont la terre est semée?
Qu'importe la matière un moment animée?
D'un peuple tout entier qu'importe le trépas?
Cet immense désastre étendu sous nos pas
Nous fera-t-il porter, aveugles en démence,
Un murmure insensé jusqu'à la Providence,
Et dirons-nous qu'à l'heure où coulaient tant de pleurs,
Ses yeux étaient tournés vers des mondes meilleurs?
Arrête. Savons-nous sur ce coin de la Grèce
Quels desseins a fondés l'éternelle sagesse?
Connaissons-nous les temps promis au genre humain,
Et même l'avenir préparé pour demain?
Savons-nous si le sang qui rougit cette terre
N'est pas un sacrifice au monde salutaire?
Si, quand la Grèce oublie et son nom et sa foi;
Quand de l'Asie entière un faux culte est le roi,
Dieu n'a pas des sultans permis la frénésie

Pour sauver du faux culte et la Grèce et l'Asie,
Pour en répandre au loin l'épouvante et l'horreur,
Pour réveiller la Grèce à force de terreur,
Pour la régénérer, faible, esclave et mourante,
Pour soulever enfin l'Europe indifférente,
Et, du sang de martyrs, comme aux jours d'autrefois,
Sur le monde affranchi faire grandir la croix?

« Mais, quoi qu'ait médité la sagesse éternelle,
Faibles humains, restons inclinés devant elle.
Quand tombent sur Chios ses terribles décrets,
Gémissons et prions, sans sonder leurs secrets :
L'homme, au sein des malheurs qui viennent le surprendre,
N'a pas, pour les pleurer, besoin de les comprendre,
Assez grand, sur la terre où Dieu l'a limité,
S'il comprend bien un mot, un seul : la charité.

« Séparons-nous, adieu ; je parle et l'heure passe ;
Quand je m'arrête ici, c'est ailleurs qu'est ma place,
Un triste et saint devoir m'appelle incessamment.
Sur ces rives, aux yeux, vides et dépeuplées,
Où tout semble désert, muet, sans mouvement,
Des familles encor, rares et mutilées,
Logent, presque sans toit, sans pain, sans vêtement,
Par mon faible secours, hélas! bien vainement,
Soustraites à la mort, qui les eût consolées!

A côté de la faim, sous des haillons hideux,
Avec elles la peste en ces débris demeure;
Je suis leur médecin, je leur montre les cieux;
Près du lit désolé nécessaire à toute heure.
Adieu, tu reverras tes pays trop heureux,
Du sein de tes amis porte vers nous les yeux,
Et souviens-toi de Paul, soit qu'il vive ou qu'il meure. »

Ainsi, d'un entretien bien doux, mais bien amer,
Nous prolongions le cours, sur le bord de la mer.

CHANT DIXIÈME

LE BAZAR DE SMYRNE

Suite des désastres de Chios. — Jeune fille échappée au massacre. — Sa mère et sa sœur emmenées en esclavage à Smyrne. — Familles mises à l'encan. — Marché d'esclaves. — Le poète tout a coup transporté du bazar de Smyrne au milieu d'un salon de Paris. — Appel à la sympathie des femmes françaises.

CHANT DIXIÈME

LE BAZAR DE SMYRNE

I.

La jeune fille de Chios,
Seule, sans voile, demi-nue,
D'écueil en écueil est venue
Demander un asile aux rivages d'Argos.
Ses pieds nus sont blessés par la route pierreuse.
Belle ! si jeune encor ! déjà si malheureuse !

Quelques lambeaux de soie, où l'or
Laisse un reste de broderie,
Au passant témoignent encor
Qu'elle fut riche en sa patrie.
O donnez-lui du pain ! ô sous quelque hangar
Laissez-la reposer, car la nuit est glacée ;
Et que votre pitié ne soit pas repoussée
Par la fierté de son regard.

« Je reste seule au monde : ils ont tué mon père,
Brûlé notre palais, détruit nos orangers,
Et pour la vendre à Smyrne aux maîtres étrangers,
Ils emmènent ma sœur, que suit ma pauvre mère. »

Que dit-elle ! voici, voici d'autres malheurs,
Qui demandent pour eux la pitié qu'elle implore.
Vierge, qui pleures libre encore,
Non, ce n'est pas sur toi qu'il faut verser des pleurs ;
Ni sur vous, que le fer dans Chios a frappées,
Ni sur vous, dans la flamme, au bazar échappées,
Ni sur vous, dont la mer fut le libre tombeau :
Celles qui ne sont plus ont le sort le plus beau !
Heureuses de mourir du moins dans la patrie,
Sous leur ciel, à l'aspect de leur île chérie,
Sans avoir à l'encan exposé leur beauté,
D'un maître musulman subi la volupté,

Et vu, dans son harem, ravir à leur jeunesse,
Hélas ! jusqu'aux doux noms que leur donna la Grèce.

Du sort qu'on leur gardait contemplez le tableau :
Le voile qui cachait la rive asiatique
S'est levé, comme on voit du théâtre tragique
Sur des scènes de deuil se lever le rideau.

II.

Au fond d'un golfe à l'eau verdâtre, [121]
Où florissait Phocée, où l'Hermus vient encor
Rendre à la mer des eaux qui n'y roulent plus d'or,
Un rivage brillant monte en amphithéâtre, [122]
De vaisseaux, de cyprès, de minarets couvert,
C'est Smyrne, et devant moi son bazar s'est ouvert :
Immense et double cloître, où des marchands sans nombre,
Leur longue pipe en main, vendent couchés à l'ombre.
Près de cette fontaine où boivent des chameaux,
Et qui verse, au milieu, la fraîcheur de ses eaux,
Quelle foule désespérée
Gît sur des nattes de roseaux,
Et pleure, aux enchères livrée,
D'Arméniens, de Juifs et de Turks entourée ! [123]

On les vend : du crieur n'entends-je pas l'appel ?
« Achetez, Effendis, les filles des rebelles;
Achetez leurs enfants, la fleur de l'Archipel;
Ils sont jeunes, voyez; voyez, elles sont belles. »

III.

Grecs, voilà donc vos fils, sous la honte tremblants!
Nés purs, libres, chrétiens, les voilà dans l'Asie
Vendus pour les harems, les fers, l'apostasie!
O qu'ils portent envie à vos tombeaux sanglants!
Leur enfance ira-t-elle, aux sultans destinée,
Traîner dans le sérail la robe efféminée
De leurs infâmes icoglans!

Elles, quels destins les attendent!
Vos filles, quel spectacle! en un bazar honteux
Offertes aux regards d'hommes qui les marchandent!
Qui, telles qu'un coursier, les jugent et commandent
Qu'on les promène devant eux!
Ah ! leur douleur est bien amère.
Au soleil on découvre nus
Ces charmes à peine connus,
Même dans le berceau, des regards d'une mère!

Vierge, dont j'ai naguère ouï gémir la voix,
Sur la rive d'Argos de tes larmes mouillée,
Ta sœur est là peut-être. Est-ce elle que je vois,
Devant ces Turcomans de crainte agenouillée,
Et dont la pudeur, dépouillée
De son plus secret vêtement,
Suppliante, hélas! vainement,
En son dernier asile est par leurs yeux souillée?

Ou celle qui, des mains, s'est cachée en pleurant?
Un esclave, à l'œil jaune, au front luisant d'ébène,
Pour son maître, y promène un regard pénétrant,
Craint qu'un défaut s'y cache, et, d'un soin défiant,
Visite, oh Dieu! son sein! sa bouche! son haleine!

O qui des dons du ciel n'est pas épouvanté,
S'il contemple en ce lieu celles à qui leur père
Crut voir le ciel un jour faire un don si prospère
En leur accordant la beauté!

Sans cette valeur trop fatale,
L'Ottoman eût tranché leurs jours:
Leur vie aurait fini son cours,
Pure, et sur la rive natale;
Ainsi que ces limpides eaux
D'un parc devenu solitaire,

Qui disparaissent sous la terre,
Avant que leur beauté s'altère
Et serve de breuvage aux immondes troupeaux.

IV.

Voyez celle qui pleure, hélas! si jeune encore,
Et montre, assise au bord du limpide bassin,
En voile transparent répandus sur son sein
Ses cheveux que le soleil dore,
Blonds comme le buis de Cythore.
Vierge qu'avec amour eût peinte Raphaël!
O ce front si beau d'innocence!
O ce regard, mêlé de crainte et d'ignorance,
Qu'elle lève si doux vers le marchand cruel!
Cet œil si bleu, dont la nuance
M'a rappelé la fleur qui dans nos blés balance
La forme d'une étoile et la couleur du ciel!
Certes, l'orgueil d'un père a béni sa naissance;
Et d'un illustre hymen la secrète espérance,
Avec elle, croissait dans le cœur maternel.
Eh bien! si pure et d'un âge si tendre,
Un juif hideux achète sa beauté!
Et, le regard brillant d'avidité,

Au vieillard musulman va soudain la revendre.

Quoi ! sa mère était là ! non, je ne saurais voir
De cette mère en deuil le muet désespoir.
Sans voix, pâle, immobile, est-elle encor vivante !
Assise sans rien voir, l'œil sec, fixe, hagard,
Sur un penser plein d'épouvante
Elle semble en son âme arrêter son regard.

Déjà des minarets le soir dore le faite.
Et le chamelier vient ; il dit : Qui nous arrête ?
Si les chameaux ont bu, hâtons-nous de partir.
Et le matelot vient : A bord ! on peut sortir :
Le vent tourne ; la voile est prête.

Et la mère, immobile, et sourde à tous ces cris,
Ne voit pas qu'autour d'elle on s'embrasse et l'on pleure.
Il faut partir. Adieu, la commune demeure !
Il faut se séparer de ceux qu'on a chéris :
Chacune croit à cette dernière heure
Quitter de nouveau son pays.

Partir ! et même sans connaître
Quel lieu, que dis-je ? quels climats
Habite le harem d'un maitre !
Est-ce Alep ou Tunis ? Istamboul ou Damas ?

Encor si l'on voguait vers la même contrée,
Si la sœur de sa sœur n'était point séparée,
Si la même maison voyait du moins servir
Près de sa fille rassurée
Cette mère désespérée!
Mais deux esclaves noirs viennent la lui ravir.

« Ma mère! » qu'entend-elle? « ils m'entraînent, ma mère! »
Quels cris ont dans ses yeux fait rentrer la lumière?
Quel pouvoir vient soudain de lui rendre à la fois
La mémoire, la vie, et la force, et la voix?
Dans cet œil maternel quelle puissance brille!
« Ma fille! » elle s'élance et s'attache à sa fille:
« Ma fille! » elle la presse, et jure qu'à ses bras
Les hideux Africains ne l'arracheront pas.
Leur maître, elle l'appelle, et l'insulte, et le brave:
« Misérable! une Grecque esclave d'un esclave! »
Mais quel effet subit d'un soudain talisman!
Quel éclair en passant vient d'emporter l'orage!
Que le cœur d'une mère enferme de courage!
La voilà suppliante: aux pieds d'un musulman
Une Grecque, à genoux, implore l'esclavage:
« Pardonnez, je suis mère. » Elle touche sa main:
« O soyez bon, clément, généreux, juste, humain,
Achetez-moi! c'est ma fille chérie,
C'est ma dernière enfant, celle que j'ai nourrie,

Qui si souvent a dormi dans mes bras.
Bon musulman, une mère vous prie,
De son enfant ne la séparez pas. »

Elle le suit, le presse, et s'attache à ses pas :

« J'ai quelque force encor : suis-je déjà si vieille ?
Je sais guider l'aiguille et tourner le fuseau,
Je puis tisser la soie et cultiver l'abeille,
Ma main de vos enfants soignera le berceau :
O vous serez content. Soumise, ma misère
Ne trouvera nul service trop bas.
Bon musulman, vous avez une mère :
De mon enfant ne me séparez pas. »

La main du musulman repousse sa prière.

V.

Vous pleurez! mais où suis-je? et, de ce bord lointain,
Comment, quand j'écoutais ces voix désespérées,
Vers Paris transporté, me trouvé-je soudain
Dans ce salon brillant, plein de femmes parées,
De luxe, de flambeaux, de glaces éclairées?

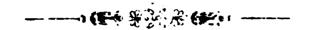
Oh! dans le même instant qui voit sous d'autres cieux
La Grèce tout entière à tant de maux en proie,
Un monde était ici, riche, paisible, heureux,
Qui vers elle avec moi jette un moment les yeux,
Hélas! et va bientôt retomber dans sa joie!
Oui, tandis que si doux vos pieds vêtus de soie
Des fleurs de ces tapis foulent le riche émail, [124]
Que votre regard rit à ceux qu'on vous envoie,
Que votre main distraite amuse un éventail,
D'autres, loin de leur toit, belles et riches dames!
Les pieds nus, sans secours, en des bazars infâmes
Se vendent à l'enchère ainsi qu'un vil bétail.
Dans vos humides yeux j'ai vu briller vos âmes.
Oui, ce sort douloureux a pu vous attendrir;
Oui, vos vœux ont prié. Mais pour les secourir,
Est-ce assez de vos vœux, et même de vos larmes?
Avez-vous demandé si les Grecs ont des armes?
Vos richesses, votre or, que dis-je? ces bijoux,
Ces chaînes, ces colliers, femmes, qu'en faites-vous?
Un seul des diamants dont votre cou scintille
A cette mère en pleurs eût pu rendre sa fille;
Et ceux dont votre sein lance au loin les rayons
Armeraient dans Argos de puissants bataillons.
Donnez-moi ces trésors! que votre luxe éclate
En fer, en poudre, en plomb, en balles; qu'il combatte,
Et vole, des mousquets payés par vos atours,

Jusque vers le Bosphore effrayer les Sept-Tours.

Mais faites plus encore : et des femmes en France
Essayez sur les cœurs jusqu'où va la puissance.
Pour les Grecs excitez les nobles mouvements;
Armez en leur faveur vos sourires charmants.
Vous-mêmes levez-vous; et, semant vos exemples,
Que le soir dans les bals, le matin dans les temples,
Brillantes, on vous voie, une bourse à la main,
Demander pour les Grecs des armes et du pain.
Mais il faut se hâter, et la Grèce est mourante.
Voyez d'un peuple entier la douleur délirante;
Voyez des malheureux, des hommes, des chrétiens
De loin tendre les bras, d'une voix expirante,
Ainsi que devant vous je tends ici les miens :

« Nous servons, nous mourons : femmes, filles et mères,
Nous tombons, désarmés de fusils défenseurs,
Nous chrétiens, qui sommes vos frères,
Nous, dont les filles sont vos sœurs.
Armez nos mains ! sauvez des harems infidèles
Des femmes, comme vous nobles, pures, et belles !
Armez nos mains, pour vaincre, ou du moins pour mourir !
Donnez-nous un trépas qu'on soit fier de souffrir.
Et si, dans ses combats, la Grèce infortunée
Est, comme de vos rois, du ciel abandonnée,

Les Grecs auront du moins ennobli leurs malheurs;
Et quand ils seront morts dans la guerre sacrée,
Si vous pleurez alors, pour leur tombe honorée
Ils pourront accepter vos pleurs. »



POÉSIES

SUR

LA GRÈCE

Les pièces qu'on va lire se rattachent à la Grèce et viennent ainsi naturellement se placer auprès du poème qui lui est consacré, sans attendre leur rang de date dans le volume de poésies qui doit suivre. Non-seulement, comme le poème, elles reproduisent des impressions inspirées par la vue des lieux, mais plusieurs ont été composées sur les lieux mêmes. Ainsi l'ode sur *la Méditerranée*, commencée au sortir du port de Marseille, a été faite sur cette ravissante mer qui sépare la Sicile de Malte, et en présence d'une nature, dont elle a essayé bien inutilement de peindre la beauté. La pièce sur *le Parnasse* a été écrite, en visitant le mont Lyakoura, à Delphes, en face de la double cime; celle d'*Olympie*, dans le vallon même des jeux. Elle a été rapportée tout entière d'une promenade de Miracca. Une sorte d'intérêt s'attache, quel que soit le mérite des vers, à des impressions rendues sur place. Si les pièces d'*Ithaque* et d'*Athènes* n'ont pas entièrement droit à réclamer

la même nature d'intérêt, les lieux que ces deux noms rappellent restent empreints si profondément et d'une manière si distincte dans la mémoire de celui qui les a vus une fois, que leur vive image peut presque tenir lieu de leur présence, embellie encore de tout ce que le regret ajoute au souvenir.

LA MÉDITERRANÉE

I.

LA MÉDITERRANÉE

En mer, mai 1820.

Comme un cygne étendant ses ailes,
Mon beau navire a pris l'essor,
Et loin des rives paternelles
Vers l'orient m'entraîne encor.

La France, à l'horizon perdue,
Derrière les eaux descendue.
Déjà disparaît à mes yeux;
Me voilà séparé du monde,
Seul sur l'immensité de l'onde,
Seul sous l'immensité des cieux.

En me trouvant si solitaire,
Malgré moi d'un secret plaisir
Ce cœur, qui regrettait la terre,
Tout à coup s'est senti saisir.
Sous les brises que l'air m'envoie,
Par moments des sources de joie
Inondent mon sein enchanté;
Et, libre de toutes mes chaînes,
Je jouis dans toutes les veines
De mon immense liberté.

Comme un captif qui trente années
N'a vu qu'à travers des barreaux
Luire les saisons fortunées,
Le ciel, les arbres et les eaux,
Mon âme longtemps prisonnière
S'échappe, et volant tout entière
Vers le vaste et libre séjour,
Légère comme l'hirondelle,

Se joue et s'enivre avec elle
Dans les rayons du nouveau jour.

Ce n'est pas dans le sein des villes,
Dans leur éclat matériel,
Que vivra, sous des lois serviles,
Le poète : il est fils du ciel.
C'est dans les champs de la nature
Que rit la source vive et pure
Où sont les plus limpides vers ;
C'est là qu'il doit tremper son âme,
Et s'abreuver de cette flamme
Qu'il communique à l'univers.

Si quelque cime au loin domine,
Où nul pied ne vienne marcher,
Que de la montagne voisine
Nulle ombre ne puisse toucher,
Où l'air pur dilate la vie,
Où l'on sente mourir l'envie
De biens, trop souvent expiés ;
Où l'homme, debout sur le faîte,
N'a plus que le ciel sur sa tête,
Et voit les villes à ses pieds ;

Qu'il y monte : là le génie

L'attend avec tous ses secrets.
Qu'il écoute cette harmonie
Qui circule dans les forêts;
Lorsqu'en leur solitude immense
On entend même du silence
Venir une secrète voix,
Et des frémissements sublimes
Descendre de toutes les cimes,
De toutes les feuilles des bois.

Qu'il demande à la mer profonde
Ses bords, ses vagues et leur bruit,
Et l'azur dont le jour l'inonde,
Et les étoiles de sa nuit;
Ah! comme la harpe d'Éole,
Soudain sur le vaisseau qui vole,
Au vent il vibre harmonieux;
Ah! s'agrandissant avec elle,
Ainsi que son miroir fidèle,
Son âme a réfléchi les cieux.

Combien de fois, dans ma patrie,
J'ai, de la mer suivant le bord,
Vu briser contre la Neustrie
Les flots de l'Océan du nord!
Combien ma jeunesse rêveuse

A passé de jours amoureuse
A courtiser ces flots mouvants,
Quand l'inspiration féconde
Montait vers moi du sein de l'onde,
Descendait au milieu des vents!

Et maintenant de ma jeunesse
S'accomplit le vœu le plus pur.
Me voilà, pour chercher la Grèce,
Flottant entre le double azur.
De magiques bords couronnée,
La belle Méditerranée
M'invite d'un aspect serein,
Et me dit : Prends ma poésie,
Aime-moi, voguons vers l'Asie,
Je te porterai sur mon sein.

Oui, je t'aime, oui, tu parais belle
A mon âme autant qu'à mes yeux·
Bien que ta surface infidèle
Cache des flots capricieux :
Comme ces beautés orageuses
Qui, pleines d'heures nuageuses,
Quelquefois torturent l'amour,
Et le rendent plus vif encore,
Et charmantes jusqu'à l'aurore,

Font payer son bonheur au jour.

Aussi mobile que Protée,
La mer, changeante incessamment,
Est tantôt syrène enchantée,
Et tantôt lion écumant :
Toujours belle ! et pour moi, qui l'aime,
Sa forme terrible elle-même
Gronde, attrayante en son horreur;
Porté sur le monstre en colère,
Je mets la main sur sa crinière,
Et je jouis de ma terreur.

Je les plains ceux que la nature
De son amour n'a point tentés,
Qui n'ont connu que la peinture
De ses ineffables beautés;
Qui n'ont pas, durant la tourmente,
Aperçu la face écumante
Du vaste Neptune en fureur,
Et, sous le souffle des zéphires,
D'Amphytrite aux mille sourires,
Connu le charme et la douceur.

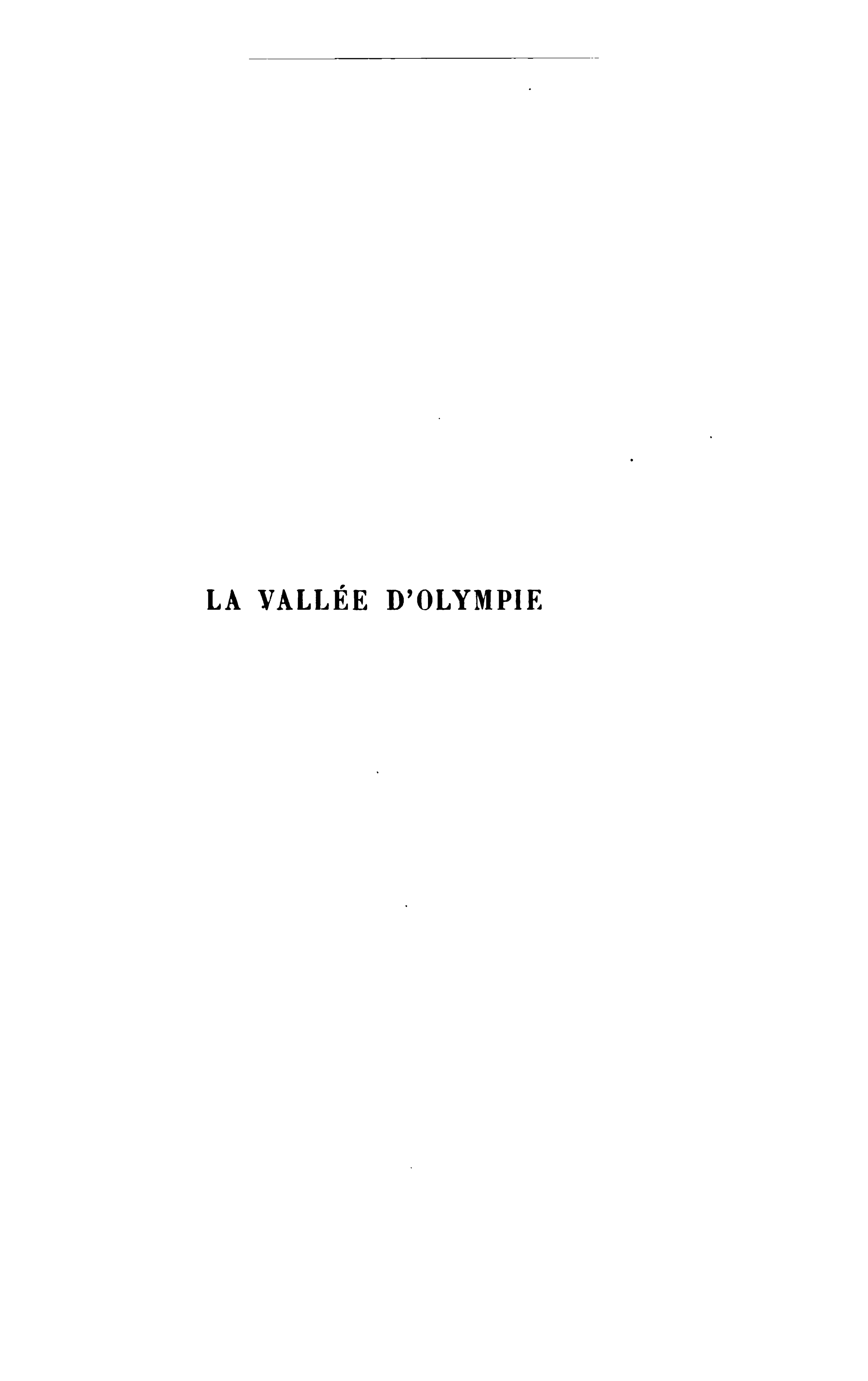
Que leur âme serait troublée
Si, comme moi, de ces beaux cieux

Ils voyaient la nuit étoilée,
Sur la mer descendre à leurs yeux,
A cette heure où, si solennelle,
La nature, qui me révèle
Son plus mystérieux séjour,
A l'amant, qui les a cherchées,
Livre tant de beautés cachées,
Purs trésors inconnus au jour.

Nature, ô je veux te poursuivre
Sans cesse, à toute heure, en tout lieu;
Près de ton sein laisse-moi vivre,
En ton sein consacrer mon vœu.
J'ai soif de ta secrète flamme;
Laisse-moi te verser mon âme
Dans un amour illimité,
Et de ses désirs palpitante,
Sans repos la plonger brûlante
Dans ta profonde volupté.

Un jour, délivré de tous voiles,
D'un regard immatériel,
J'irai, derrière les étoiles,
Chercher les secrets dans le ciel;
Mais de cet être qu'il recèle
Ici bas l'errante étincelle

Cache ses semences de feu :
Que ton sein me la communique !
Fais, de son toucher électrique,
Jusqu'en mes veines passer dieu !



LA VALLÉE D'OLYMPIE

II

LA VALLÉE D'OLYMPIE

Olympie, 30 juin 1820.

L'Alphée au beau rivage, aux platanes sans nombre,
Aux lauriers-rose pour roseaux,
Avant d'avoir d'illustres eaux,
S'est longtemps agité dans l'ombre.
Mes yeux l'ont vu, faible courant,

Au pied du mont Lycée errant,
Entre des roches sans feuillage
Rouler pénible son jeune âge,
Ainsi qu'un vulgaire torrent.

Ce n'est pas sans travail qu'on parvient à la gloire;
Ce n'est pas sans un long effort
Qu'on peut changer son humble sort
Contre une immortelle mémoire;
Mais enfin, le fleuve enfanté.
Dans un beau vallon enchanté,
A pleins bords, au ciel il rayonne;
De lauriers Pise le couronne,
Et par Pindare il est chanté.

Sur les bords de l'Alphée accouru dans l'Élide,
Que j'aime, avide et curieux,
Égarant mes pas et mes yeux,
A me sentir seul et sans guide!
Voilà Pise! Enfin je le vois,
Ce lieu si vivant autrefois,
Et maintenant si solitaire,
Ou nul secours né de la terre
Ne pourrait répondre à ma voix!

J'éprouve, en parcourant cette muette enceinte,

Je ne sais quel trouble étranger,
Qui naît peut-être du danger,
Et qui pourtant n'est pas la crainte.
Mon sein aime à laisser venir
Ce trouble, doux à retenir,
Que dans les âmes insinue
Une solitude inconnue,
Le silence et le souvenir.

Mille pensers de gloire au soleil d'Olympie
Se sont réveillés dans mon sein,
Comme se réveille un essaim
Qu'enfermait sa ruche assoupie.
J'ai remonté le cours des ans,
J'ai revu ces jours triomphants,
Lorsque aux yeux de toute la Grèce,
Les pères mouraient d'allégresse
Sur les lauriers de leurs enfants.

Jours grands et solennels, où les peuples en armes
Suspendaient leurs sanglants débats,
Et, dans de paisibles combats,
Cherchaient des triomphes sans larmes!
Quel âge en vit ailleurs de tels!
Les vainqueurs gagnaient des autels,
Et, nés de la foule où nous sommes,

Venus à Pise simples hommes,
Retournaient chez eux immortels.

Quelles voix? Écoutez. Derrière la colline,
Noire de pins et de débris,
Quelle foule élève ces cris? [1]
Quoi! la lice était si voisine?
Peut-être on salue un vainqueur.
Le long bruit, comme un vaste chœur,
Monte et croît, cesse et recommence;
A ces transports d'un peuple immense,
J'ai senti palpiter mon cœur.

J'entends d'ici, j'entends l'éclatante trompette
Ouvrir les olympiques jeux;
J'entends plus forts les cris joyeux
Que le mont Saturne répète;
Je vois assis sous mes regards,
Les jeunes hommes, les vieillards,
Les enfants de la Grèce entière;
Et la gloire dans la carrière
De loin encourageant les chars.

Le voilà! Voilà l'aigle. Au signal de ses ailes
Les combattants ont répondu;
Un bruit léger s'est répandu

Parmi les lices solennelles;
Du haut des collines les dieux
Sur la plaine abaissent les yeux,
Debout en airain dans leur temple,
Et la Grèce attend et contemple,
Cercle immobile et radieux.

Oh que j'aime la gloire! et combien elle est belle!
Que son nom seul a de douceur!
Quel sort d'être son possesseur!
De naître et de mourir pour pour elle!
Quels sacrifices, quels travaux
Coûtent à ces ardents rivaux,
Qu'un but si généreux enflamme;
Le prix est déjà dans leur âme,
Avide encor de prix nouveaux.

J'irai, plein de l'espoir qui de mon cœur s'empare.
En les chantant les partager;
Que la lyre d'un étranger
Lutte avec celle de Pindare.
Enfants de la Grèce, écoutez
Les chants par vous-même excités,
Qu'élève ce fils de la Seine,
Venu de la France lointaine
S'asseoir à vos solennités.

Où suis-je? Ai-je rêvé? Quel désert! quel silence!
A qui donc parlais-je? et comment
Ont-ils fui tous en un moment?
Erreur! illusion! démence!
Ces cris que j'entendais lointains,
C'est le vent qui, parmi ces pins,
Du bruit que dans leur cime il roule,
Imite les bruits de la foule,
Ni plus durables ni moins vains.

Hélas! sur d'autres bords, aux jours d'une autre gloire,
Combien mon oreille a de fois
Entendu de semblables voix
Saluer un char de victoire!
Ce bruit dans les airs élancé,
Dont un peuple en foule pressé
D'un héros suivait le passage,
C'était du vent dans du feuillage:
Le vent cesse, et tout a cessé.

De cette erreur nouvelle ainsi fuit le mensonge:
Pise, ainsi devant mes regards,
Tes jeux, tes couronnes, tes chars,
Tes cris s'envolent comme un songe;
Et je me trouve de nouveau
Seul, et du magique tableau

L'âme doucement échauffée,
Sous les platanes de l'Alphée
Assis rêveur au bruit de l'eau.

Voilà bien les contours du vallon olympique;
C'est l'Hippodrome que je voi;
C'est Saturne qui devant moi
Élève encor sa cime antique;
De ces gradins tumultueux
Qu'agitait un peuple nombreux,
Par le sol l'empreinte est gardée;
Et les nobles eaux du Cladée
Mouillent encor un lit ombreux;

Mais j'interroge en vain sur ces rives muettes
Ces échos sacrés dont la voix,
Aux cris de la Grèce, sept fois
Répétaient le nom des athlètes;
Mais ces spectateurs assemblés,
Qui de leurs flots amoncelés
Inondaient tout ce vaste espace,
Rapides comme l'eau qui passe,
Dès longtemps se sont écoulés.

Le vallon est muet, et vide, et solitaire;
La voix des hommes n'y vient pas;

Le bruit de mes sonores pas
Seul y fait retentir la terre ;
Seul le sauvage chevrier,
Étendu sous quelque olivier,
D'Olympie occupe la place ;
Et jette au passant la menace
D'un regard inhospitalier.

O France ! ma patrie ! un jour si fortunée !
Louvre, colonne, arcs triomphaux !
Monuments à mes yeux si beaux,
Voilà donc votre destinée !
Ainsi, le voyageur épris
De la gloire et de ses débris,
Viendra donc, de quelque contrée
Maintenant peut-être ignorée,
Chercher la place où fut Paris !

Quand il suivra, pensif, les rives de la Seine
Et ses rares et basses eaux,
Qu'entre l'épaisseur des roseaux
L'œil verra scintiller à peine,
De nos arts fouillant les trésors,
S'il demande le Louvre alors,
Aux lieux où s'éleva sa gloire
Trouvera-t-il plus de mémoire

Que je n'en trouve sur ces bords!

J'ai demandé l'Alphée à ses propres rivages;
Mais ils ne m'ont pas entendu.
Et m'ont seulement répondu
Des mots bizarres et sauvages.
Pise est veuve de son renom;
Et, passager de ce vallon,
Moi seul dans l'Élide peut-être
Connais au bord qui la vit naître
Sa place, sa gloire et son nom.

Et les rois cependant élèvent des colonnes
Pour les porter à l'avenir!
Et l'athlète au long souvenir
Cherche à consacrer des couronnes!
Et moi-même, dans ces déserts,
Loin des bords qui me sont si chers,
Poussé d'une aussi folle envie,
Je poursuis au prix de ma vie
Un bruit qu'emporteront les airs!

Quoi! la gloire, la gloire à tout homme si chère,
Serait-elle un songe aussi vain
Que celui dont j'ai vu soudain
S'enfuir l'image mensongère?

Que dis-je ! Ah ! l'homme peut mourir,
Les plus hauts monuments périr.
Les nations changer de face,
D'autres peuples prendre leur place.
Que d'autres viendront conquérir ;

Mais, j'en ose attester Olympie, et moi-même,
Moi qui, spectateur curieux,
En cherchant ces bords glorieux,
D'avance ai dédit mon blasphème.
Non, non ; ce n'est point une erreur
Que ce bruit, des tombeaux vainqueur,
Qui, prolongeant nos destinées,
A travers quatre mille années
Fait battre encore un noble cœur.

LE PARNASSE

III

LE PARNASSE

Delphes, 9 octobre 1820.

Mont célèbre dans tous les âges,
Que, sur les bords les plus divers,
Dans les plus différents langages,
Invoquent nos classiques vers,
Combien de fois, dès mon enfance,
Je t'ai rêvé, sans espérance

Que mes yeux te vissent jamais !
Est-ce bien là ta cime antique?
Ou quelque songe poétique
M'a-t-il figuré tes sommets ?

Non ; des ondes Aganippides
Hier j'ai franchi le vallon ;
J'ai bu dans les sources limpides,
Aux penchants du vert Hélicon ;
Non, ce n'est pas l'erreur d'un rêve ;
Le Parnasse aujourd'hui s'élève
Réel sous mon œil étonné ;
C'est lui-même et non son image
Qui porte là dans le nuage
Un front de neiges couronné.

Le mont Etna plonge sa cime
Plus profonde au-dessus des cieux ;
L'Olympe d'un front plus sublime
En Phrygie a frappé mes yeux ;
Mais aucun, ni le haut Cyllène,
Ni l'Hymette, parfum d'Athène,
Ni l'Ida, sans fleurs aujourd'hui,
Ni l'Athos, qui sous sa grande ombre
Voit fleurir des iles sans nombre,
N'a frappé mon cœur comme lui.

Ah ! lui seul le cœur du poète
Peut éprouver ou concevoir
De quelle émotion secrète
Le mien a senti le pouvoir,
Lorsque, du haut de l'Érymanthe,
Par-delà les monts que Lépante
Répète en son golfe si pur,
D'abord d'une neige éternelle
J'aperçus la blanche étincelle,
Signal de son sommet d'azur.

Quel est, demandais-je à mon guide,
Ce dernier sommet, si lointain,
Qui brille dans le ciel limpide
Aux rayons dorés du matin ?
Il répondit : C'est le Parnasse.
Alors, immobile à ma place,
Et frappé du magique nom,
Je ne pouvais lasser ma vue,
Et quitter l'image imprévue
Qui m'attachait à l'horizon.

Et maintenant (je n'ose y croire)
Je puis le toucher de ma main !
Je puis cueillir la grappe noire
Qui borde son rude chemin !

Voilà Delphe et ses rocs antiques
Qui jadis, aux fêtes Pythiques,
Virent le chantre d'Hiéron;
Et j'entends leur écho sonore,
Le même que naguère encore
Éveillaient les pas de Byron.

Cette fontaine qui murmure
Près d'un couvent de caloyers,
Et cultive d'une eau si pure
La fraîcheur de ces oliviers,
Est-ce elle, est-ce bien Castalie,
Qui, d'inspiration remplie,
Versait jadis tant de beaux vers!
Source aux poëtes si sacrée!
Oh! comme elle semble ignorée
Au bord de ces sentiers déserts!

De quelque raïa solitaire,
De quelque vendangeur voisin
L'âne en passant s'y désaltère,
Successeur du coursier divin!
Profane, retiens ta monture:
Loin d'ici son image impure!
Il regarde, et ne répond pas,
Et continue à laisser boire

Celui qui sur l'eau de mémoire
Jette un souvenir de Midas!

Hélas! hormis cette fontaine
Dont le bruit jamais ne cessa,
Et qui court, entendue à peine,
Mourir dans la mer de Crissa,
Tout est muet sur le Parnasse;
Tous ses dieux ont quitté la place
Où leurs chants seraient superflus;
Et les neuf vierges immortelles
Sur la cime où posaient leurs ailes
Aux hommes n'apparaissent plus

Mais, sur le sacré mont encore,
Comme un souvenir de ses dieux,
Je ne sais quel esprit sonore
Hante les rocs mélodieux;
Il vit dans la terreur sacrée
Qui des grottes garde l'entrée,
Il dort dans leur muette nuit,
Avec la chaleur il bourdonne,
Avec les oliviers frissonne,
Avec l'eau murmure et s'enfuit.

Dans la nuit prolongeant ma veille,

J'ai, des rochers muets et nus,
Senti venir à mon oreille
Des sons magiques, inconnus,
Doux comme Éole qui soupire,
Comme un chant vague, dont expire
Le lointain et dernier accord,
Comme une musique cessée,
Qui n'est plus que dans la pensée,
Et que l'oreille écoute encor.

Ah! comme mon âme est troublée!
Que me veut ce secret désir?
Sur cette montagne isolée
Quel espoir m'est venu saisir?
Je me sens, moi faible poëte,
De cette puissance muette
Au-delà de moi transporté;
Il semble à mon âme ravie
Qu'en mon sein commence une vie
Capable d'immortalité.

Parnasse! en ma chère contrée
Je vais retourner désormais;
Qu'on sente à ma voix inspirée
Que j'ai bu l'air de tes sommets;
Et comme, des champs de Syrie,

Le pélerin, vers la patrie,
Porte une palme à ses foyers,
De mon sacré pélerinage
Qu'aux miens je porte en témoignage
Un rameau pris à tes lauriers.



ITHAQUE

IV

ITHAQUE

Décembre 1821

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre,
De ce vin noble et généreux,
Né chez Ulysse, au sol pierreux
Tant chanté par le vieil Homère.
Versez ; c'est la première fois
Qu'amené dans notre Lutèce,
Cet aimable enfant de la Grèce
Rit à la coupe du Gaulois.

J'en ai chargé moi-même le navire
Qui, jusques au port phocéen,
Dans un cristal ionien,
Pour vous l'apporta de Corcyre.
Qu'il soit cher à tout l'univers !
Si l'on en croit la renommée,
Homère, à la table d'Eumée,
Souvent y puisa de beaux vers.

Tandis qu'ici l'hiver, d'un frein de glace,
Arrête la course des eaux,
Que les feuilles et les oiseaux
A ses neiges cèdent leur place,
Ah ! loin de nos sombres climats,
Que je revole à ces rivages
Où rayonne un ciel sans orages
Sur une terre sans frimas !

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre.
En moi je sens avec ce vin
Pénétrer comme un feu divin
Qui brûle mon âme et l'éclaire ;
Je sens monter vers mon cerveau
Je ne sais quels légers nuages,
Où se colorent les images
D'un pays lointain et nouveau

Je vois, je vois, Pléïade d'Ionie,
S'avancer tes îles d'azur,
Qui, comme en un ciel calme et pur,
Scintillent sur la mer unie ;
Et Leucade, où pleura Vénus,
Et Zanthe, de myrtes ornée,
Et Corcyre, encor couronnée
Des orangers d'Alcinoüs.

Versez, versez. Derrière elles s'élève
Une île... Ah ! je la reconnais !
Puis-je bien l'oublier jamais,
L'île où j'ai fait un si doux rêve !
J'aperçois du Nérite obscur
Blanchir de loin le monastère ;
Ithaque, s'avançant austère,
M'ouvre son sein profond et sûr.

En vain du froid le hêtre qui s'enflamme
Vient m'avertir en pétillant ;
D'un ciel doux et chaud et brillant
Le soleil reluit dans mon âme :
Je sens de suaves chaleurs
Comme à la saison renaissante,
Et parmi l'herbe éblouissante
L'aubépine éclate de fleurs.

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre.
Épuisé d'un mal dévorant,
Je languissais faible et mourant:
J'ai touché cette douce terre,
J'ai bu de son vin enchanté,
Et dans mon sein, las de souffrance,
J'ai senti couler l'espérance
Et s'épanouir la santé.

Oh! quel plaisir de se sentir renaître
Sous les doux rayons du soleil!
De voir, après un froid sommeil.
La terre et les fleurs reparaître!
D'aller, d'un pied mal affermi.
Jouir du ciel qui les décore.
Appuyé d'un bras faible encore
Au bras complaisant d'un ami!

C'était l'automne; et, de fleurs étoilée,
L'herbe brillait comme au printemps.
Nous allions, calmes et contents,
Le long de l'aimable vallée;
Nous suivions les étroits sentiers
Pendus aux collines glissantes,
Parmi les vignes rougissantes
Et les verts bouquets d'oliviers.

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre.
Tantôt, dans une barque assis,
Nous cherchions soit du dieu Phorcys
La grotte et le port solitaire,
Soit l'étroit et secret vallon
Où Corax voit les chèvres boire
A la source limpide et noire
Qui d'Aréthuse a le doux nom.

J'aime à voguer le long de cette rive,
Où Télémaque, de Pylos
Rentrant assiégé de complots,
Abritait sa voile furtive.
Un soldat, debout nuit et jour
Tel qu'une statue immobile,
Semble encor, des sommets de l'île,
Sur l'onde épier son retour.

J'aime à revoir ce rameur chargé d'âge
Qui nous montrait ces rocs déserts,
Et comme eux, sous de longs hivers,
Paraissait battu de l'orage :
Vieil écueil, aux flancs tout usés,
Qui, tranquille après la tempête,
Montre encore empreints sur sa tête
Tous les flots qui s'y sont brisés.

Le Nil lointain avait sur son rivage
Vu ce Grec parmi nos Français;
De Bonaparte et de Desaix
Il avait connu le visage;
Il avait servi les couleurs
Que vingt ans aima la victoire;
Il nous racontait notre gloire,
Et nos yeux se mouillaient de pleurs.

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre.
Vieux rameur, guide ton bateau
Vers le pied du prochain coteau
D'où cette onde descend si claire.
Je veux lire Homère et m'asseoir
Auprès de la source sacrée:
Toi, dans cette anse retirée,
Tu nous attendras jusqu'au soir.

Du haut sommet des roches escarpées,
On voit de loin, au bout des eaux,
Passer les voiles des vaisseaux,
D'un soleil rougissant frappées.
Elles nous laissent à l'écart:
On sent d'ici rouler le monde;
Mais l'île, dans sa paix profonde,
N'y semble prendre aucune part.

Humble, modeste, intime, retirée,
Dans son vaste et tranquille port
La mer paraît un lac qui dort ;
Le vent n'en connaît pas l'entrée :
Séjour cher à la pauvreté,
Où l'on ignore l'indigence,
Où règnent les mœurs, l'innocence,
Le travail, l'hospitalité.

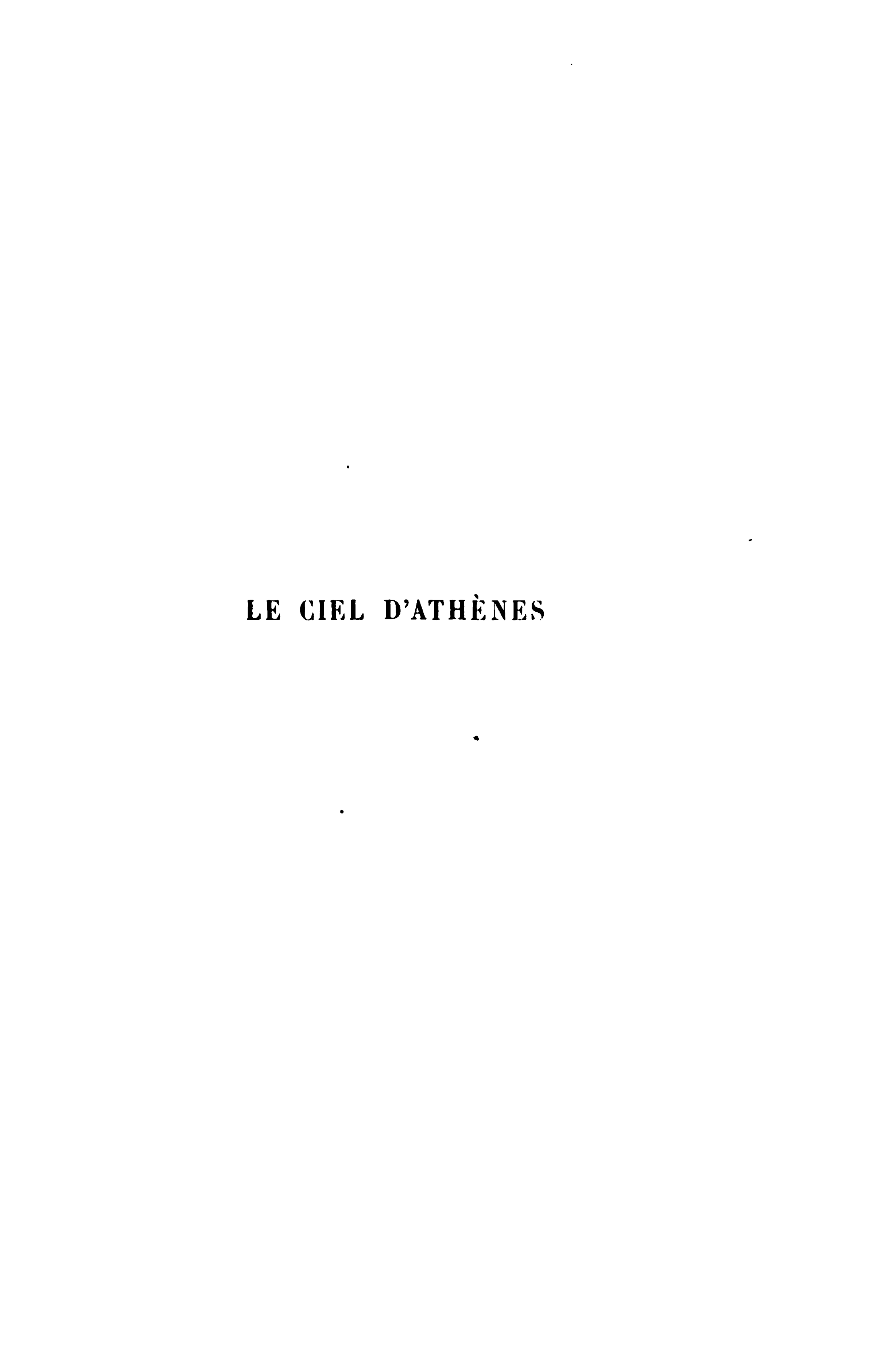
Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre.
Ils sont beaux, ô roi Ménélas,
Les vallons de votre Eurotas :
Ithaque m'est encor plus chère.
Ils sont doux, reine Calypso,
Les bords de votre île divine :
Plus douce encor m'est la colline
Où Télémaque eut son berceau.

Smyrne sans doute, et Chios, et Larisse,
Ont des champs qu'on peut envier ;
Mais ce sol garde le laurier
Qu'Homère a planté pour Ulysse ;
Mais ces rocs, de vignes semés,
Donnent ce vin que j'aime à boire,
Ce vin qui nous rend la mémoire
Des lieux que nous avons aimés.

Vin généreux qui, dès le premier âge
De Laerte échauffant le fils,
Avait en lui de son pays
Imprimé si vive l'image!
Ah! si, de l'absence vainqueur,
Il nous fait aimer la patrie,
C'est trop peu de l'idolâtrie,
Versez l'ivresse dans mon cœur.

Est-ce la mer qui sous moi se remue?
Et suis-je encor dans un vaisseau?
De quelque tremblement nouveau
Leucade encor est-elle émue?
Autour de moi de toutes parts
Je vois la terre qui chancelle,
Et dans la nuit qui la rappelle
Ithaque échappe à mes regards.

Cessez, cessez; n'emplissez plus mon verre.
Son cristal trop de fois rempli,
Pourrait d'un nuageux oubli
Ombrager toute ma lumière.
Ah! que ce vin qui m'a charmé
N'inonde pas sa propre flamme,
Et n'éteigne pas dans mon âme
Le jour qu'il avait allumé.



LE CIEL D'ATHÈNES

V

LE CIEL D'ATHÈNES

Saint-Paul. Février 1824.

Celui qui, loin de toi né sous nos pâles cieux,
Athène, n'a point vu le soleil qui t'éclaire,
En vain il a cru voir le ciel luire à ses yeux,
Aveugle il ne sait rien d'un soleil glorieux,
        Il ne connaît pas la lumière.

Athène, mon Athène est le pays du jour ;
C'est là qu'il luit ! c'est là que la lumière est belle !
Là que l'œil enivré la puise avec amour,
Que la sérénité tient son brillant séjour,
Immobile, immense, éternelle !

Jusques au fond du ciel limpide et transparent,
Comme au fond d'une source, on voit ; tout l'œil y plonge :
L'air scintille, moiré comme l'eau d'un courant,
Pur comme de beaux yeux, clair comme un front d'enfant,
Doux comme l'été dans un songe.

Les nuages ! combien ils lui sont étrangers !
A ce bleu firmament ils n'osent faire injure ;
Ou, s'il en vient parfois, rapides passagers,
Peints d'or, d'azur, de pourpre, ils flottent si légers
Que leur voile est une parure.

Ah ! comme il me reporte à ce climat si pur,
Ce ciel qui devant moi si tristement s'ennuie,
Dont le rideau jamais n'entr'ouvre un coin d'azur,
Où même les étés, comme l'hiver obscur,
Passent sous un voile de pluie !

La pluie est en Attique un spectacle nouveau ;
Amis, n'est-il pas vrai ? nul ne s'y souvient d'elle :
Nous sellions le coursier sans songer au manteau,
Sans soupçonner le ciel, qui se montrait si beau,
D'être à sa promesse infidèle.

Le matin, en s'ouvrant satisfaits de sommeil,
Nos yeux, sûrs d'un beau jour, l'interrogeaient sans crainte ;
Et le soir, assurés d'un lendemain pareil,
Ils voyaient sans regret le radieux soleil
Descendre derrière Corinthe.

O soirs ! lorsqu'au Pirée, au milieu d'un ciel d'or,
Du golfe et de la mer rentraient les blanches voiles ;
Que l'insensible nuit nous surprenait au bord,
Et que nous demeurions assis longtemps encor,
Les yeux levés vers les étoiles !

L'air, ainsi qu'un lait pur, coulait délicieux ;
La transparente nuit brillait bleue et sereine :
C'était un autre jour qui reposait les yeux.
Mais l'aube de la lune aux astres radieux
Annonçait leur rêveuse reine.

Du Pentélique alors, dans sa pâle beauté
Elle montait sans bruit; les champs, les monts, les ondes,
Alors tout se taisait, hors mon cœur agité,
Plein d'un trouble inconnu, par degrés transporté
Loin des hommes vers d'autres mondes.

Mais sitôt que l'iman, du haut du minaret,
De la nuit dans l'air pur chantait l'heure première,
Vers Athène à grands pas rentrant non sans regret,
Nous allions au couvent du souper déjà prêt
Chercher la table hospitalière.

« Quand reverrai-je Athène! » Ainsi de tous leurs vœux
Ses fils la demandaient sur la rive lointaine.
Vers leur pays souvent je reporte les yeux;
Et, transfuge du mien, souvent ici comme eux
Je dis : « Quand reverrai-je Athène! »

Doux bords, même embellis de mes jours de douleur!
Chemin de Marathon! Kélidonou! Colone!
O penchants de l'Hymette! ô leur fraîche couleur,
Quand le matin peignait comme un pêcher en fleur
Le mont qui d'abeilles bourdonne!

La nuit, en sommeillant, j'y vais dans mon vaisseau;
J'y marche, parle, agis: le jour encor j'en rêve.
Tout m'y reporte, un arbre, une fleur, un oiseau,
Un son léger, le bruit des feuilles ou de l'eau,
Ou la poussière qui s'élève.

Si je lis, et soudain que du lieu si connu
Un nom sous mon regard passe par aventure,
En Attique soudain me voilà revenu :
L'œil fixe sans objet, rêveur, le sein ému,
J'interromps longtemps ma lecture.

Sans cesse enfin j'y vole, égarant mon essor
Du Pnyx aux oliviers, de la source au platane;
Du couvent de Daphné je cueille les fruits d'or,
Bois à l'eau du Céphise, et mange en songe encor
Les blonds raisins de la sultane.

Je suis cette hirondelle, hôtesse de Fauvel,
Que, dans Athène aussi, notre vue amusée,
Parmi les monuments, d'un vol continuel
Regardait s'enivrer comme folle du ciel
Et du beau temple de Thésée.

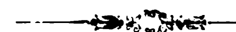
Elle égayait le toit de l'hospitalité,
Autour du nid causeur sans mesure empressée;
De son gazouillement tant de fois écouté,
De son nid, de ses jeux, de sa vive gaîté,
Elle a fait rêver ma pensée.

J'ai quitté sans retour ce lieu de souvenir :
Elle encore y demeure, au beau temple fidèle.
Si, voyageuse aussi, son temps vient à finir,
Elle n'en part jamais que pour y revenir :
Hélas! trop heureuse hirondelle!

Loin d'Athène asservie, un jour, avec l'été
On la vit pour Memphis partir à tire-d'aile.
Après le long voyage, au pays regretté
Son retour attendu trouve la liberté :
Hélas! trop heureuse hirondelle!

Laissons, il en est temps, ce trop aimable lieu.
Je suis comme l'amant d'une femme bien chère,
Qui, prêt à la quitter, plein encor d'un doux feu,
Multiplie, en partant, ses caresses d'adieu,
Sans pouvoir donner la dernière.

Athène, Athène, adieu ! Je ne dois plus te voir,
Mais mon âme toujours hantera tes demeures.
O mes vers, je rends grâce à votre heureux pouvoir ;
Et dans mon souvenir vous avez fait ce soir
        Couler de délectables heures. [1]



NOTES

NOTES DU POÈME

SUR LA MORT

DE NAPOLÉON

NOTE 1, PAGE 17.

L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière,
Soudain vient de descendre, et pour jamais a lui.

L'image qui ouvre le poème est donnée par une circonstance de la mort de Napoléon. C'est à six heures moins dix minutes du soir, le 5 mai, qu'il a cessé de vivre. Au moment où il rendait le dernier soupir, le soleil passait derrière l'horizon.

L'empereur avait, au moment de sa mort, cinquante et un ans huit mois et vingt jours, étant né le 16 août 1769. On a élevé quelques doutes sur l'année précise de sa naissance. Une découverte précieuse faite assez récemment, celle d'un grand carton rempli tout entier de papiers écrits par Napoléon lui-même dans sa première jeunesse, détruit toute incertitude à cet égard, car à l'âge où il les écrivait, il ne pouvait avoir aucun intérêt à modifier la date de sa naissance. Ces papiers, que j'ai eus entre les mains et que

leur possesseur, M. Libri, mon confrère à l'Institut, a bien voulu me confier, renferment, entre autres pièces fort intéressantes, un cahier sur l'une des feuilles duquel on lit écrit de la main du jeune Bonaparte :

ÉPOQUES DE MA VIE.

Né en 1769, le 16 du mois d'août.
Parti pour France le 15 décembre 1778.
Arrivé à Autun le 1er janvier 1779.
Parti pour Auxerre le 12 mai 1779.
Parti pour l'École de Paris le 30 octobre 1784.
Parti pour le régiment de La Fère en qualité de lieutenant en second, le 30 octobre 1785.
Parti de Valence pour semestre à Ajaccio, 1786, 15 septembre.
Je suis donc arrivé dans ma patrie 7 ans 9 mois après mon départ, âgé de 17 ans 1 mois. J'ai été officier à l'âge de 16 ans 15 jours.

Celui qui devait remplir sa vie d'*époques* si fameuses, semblait déjà croire en lui quand il écrivait toutes ces dates, qu'il appelait pompeusement des *epoques*. A dix-neuf ans il semblait déjà penser qu'il aurait un jour une histoire. Il préparait des notes.

NOTE 2, PAGE 20.

Il a mis ses éperons d'or
Pour le dernier combat et le dernier voyage.

Lorsque l'empereur se sentit près de mourir, il se fit

habiller comme pour un jour de bataille. On le revêtit de son uniforme et on lui chaussa ses éperons.

NOTE 3, PAGE 22:

Ceux que favorise le ciel
Terminent jeunes leur carrière.

Ὃν οἱ θεοὶ φιλοῦσιν ἀποθνήσκει νέος;

Vers de Ménandre cité par Plutarque (*Consolat. ad Apollon.*) et traduit fort littéralement par Plaute dans les Bacchides.

... quem dî diligunt
Adolescens moritur....

NOTE 4, PAGE 23.

Essayait de sa mort la nuit et le silence.

On connait la retraite de Charles-Quint, après son abdication, au monastère de Saint-Just.

C'est dans l'église de ce monastère qu'il fit préparer son tombeau ; il fit même célébrer ses obsèques de son vivant : il s'ennuyait de ne plus attirer l'attention du monde, et voulut qu'on parlât de lui. On le mit dans une bière, on le recouvrit du drap mortuaire ; ses domestiques le suivaient avec des cierges noirs à la main ; on chanta le *De profundis*, et il chantait lui-même dans sa bière ; enfin, la cérémonie achevée, on jeta de l'eau bénite sur le corps, puis, chacun se retirant, on le laissa seul comme si tout eût été fini, et on ferma les portes de l'église. Cette funèbre cérémonie, le silence qui la suivit, la solitude dont Charles-Quint se vit

entouré, les images lugubres en face desquelles il se trouva tout à coup seul, frappèrent profondément son esprit et précipitèrent, dit-on, sa mort.

NOTE 5, PAGE 24.

Napoléon est mort, et son sépulcre est vide.

L'empereur, en 1811, est allé visiter l'abbaye de Saint-Denis avec l'Impératrice Marie-Louise, et c'est dans cette visite qu'il a fixé la place où il voulait que son corps reposât. Il ordonna de préparer son caveau funèbre. On a montré longtemps ce caveau fermé d'une double porte de bronze. Maintenant (1821) l'entrée en est murée, et recouverte d'une grande table de marbre noir, au-dessus de laquelle on voit écrits ces mots: *Ici reposent les dépouilles mortelles de...* Le nom manque.

NOTE 6, PAGE 29.

Qui ne l'aurait aimé, ce tuteur glorieux?

Le Prytanée de Saint-Cyr, fondé par Napoléon et inauguré par son frère Lucien, était l'objet de la prédilection particulière de l'empereur. Il y avait mis plusieurs enfants de sa famille et ceux d'un grand nombre de ses généraux: on y entendait les noms de Desaix, Oudinot, de Billy, Gardanne, Friand, Rivaud, Baraguay-d'Hillers, etc., retentir dans les classes et dans la cour des jeux, comme sur les champs de bataille.

Napoléon, consul ou empereur, venait à Saint-Cyr jouir de son ouvrage, comme autrefois Louis XIV.

> Où l'on semait des lys, il plante des lauriers;
> Où les vierges croissaient, grandissent les guerriers.

Il aimait à arriver à l'improviste, et sa présence excitait toujours une bien vive émotion. Celui qui commandait de si grandes armées ne dédaignait pas de faire faire l'exercice à de jeunes enfans. Quelquefois il nous interrogeait sur nos bancs. Je remplaçais dans la chaire mon professeur malade, un jour que Napoléon entra dans la classe de rhétorique, tout étonné de voir assis sur l'estrade un professeur portant l'uniforme des écoliers. Il examina lui-même les élèves: il se souvenait encore de son Domairon. Nous ne pouvions nous empêcher de sourire parfois en l'écoutant, et nous nous sentions tout fiers d'en savoir plus sur les figures de rhétorique que le vainqueur de Marengo.

Il nous faisait des surprises toutes paternelles. Un jour, nous vîmes arriver à Saint-Cyr une grande voiture chargée de présents : c'étaient des arcs et des flèches, des ballons, des boules et des quilles, des bilboquets, des jeux pour tous les âges. Chacun en eut, le collège en était rempli.

Une autre fois, étant venu chasser à Rambouillet, il nous envoya du gibier de sa chasse. Nous étions trois cents au réfectoire : il y eut des lièvres pour toutes les tables. Et nous lui adressions des vers :

> De vos enfants du Prytanée
> Entendez-vous les jeunes voix,
> Vers votre tête couronnée
> S'élever toutes à la fois?

Jamais encor le réfectoire
N'a roulé plus bruyant écho,
Même au jour où de Marengo
On nous annonça la victoire,
Ou quand, de votre char de gloire
A notre porte descendu,
Père et convive inattendu,
Dans nos verres vous vîntes boire.
Semblable joie hier brillait,
Lorsque notre enfance enivrée
Salua la joyeuse entrée
De vos lièvres de Rambouillet.

Ces vers sont trop peu de chose pour que je doive regretter beaucoup d'en avoir perdu la suite; pourtant, la pièce exprimait déjà, je m'en souviens, avec une sorte de vérité, un sentiment qui est resté celui de toute ma vie, et qu'éprouvaient pour l'empereur tous les élèves du Prytanée de Saint-Cyr. Ils le lui ont bien montré, la plupart sont morts pour lui.

NOTES DU POÈME

DE LA GRÈCE

NOTE 1, PAGE 46.

J'allais retrouver à leur insu deux amis intimes.... chevauchant au hasard à leur rencontre, à travers la Morée, donnant leur signalement sur les chemins d'Argos, de Corinthe, de Tripolitza; traversant comme un courrier toutes les capitales des rois d'Homère, cinq *royaumes* en trois jours. Enfin, je les rencontrai tout à coup dans un coin de Sparte.

Je transcris ici ce voyage d'Athènes à Sparte, tel que je le retrouve dans des notes écrites pendant le voyage même.

Mardi, 13 juin 1820.

J'étais hier soir chez M. Fauvel. Nous causions du sujet qui me préoccupait tant depuis mon arrivée à Athènes, le manque absolu de nouvelles des amis que je suis venu chercher de si loin, lorsque M. Fauvel reçut de son col-

lègue le consul de Patras une lettre qui me remplit de joie. Il venait d'arriver des îles Ioniennes, écrivait le consul, deux Français très-aimables, M. Achille D.... et M. M.... Ils devaient quitter Patras le lendemain, et aller à Athènes, en traversant la Morée. J'étais donc, enfin, certain de ne pas les manquer, de ne pas perdre le but le plus cher de mon voyage. Mais, en calculant que le chemin qu'ils prenaient pour arriver à Athènes ne leur permettrait pas d'y être avant dix ou douze jours, je n'ai pu me résigner à cette longue attente, et me suis décidé sur-le-champ à partir pour Tripolitza, afin de les embrasser plus tôt; qui sait! peut-être aurai-je le temps d'aller les rejoindre à Sparte. Tout a donc été prêt pour mon voyage dans la soirée même. Nous avons fait avec M de Saint-André échange de domestique, car le sien est plus accoutumé aux voyages et plus déterminé que mon Athénien, et je suis monté à cheval ce matin à une heure, par la plus belle nuit, à la lueur des plus douces étoiles. En partant, j'ai trouvé Athènes éclairée, contre la coutume; de petites lanternes brûlaient dans le bazar et dans les rues qui l'avoisinent. Tout était plein d'un bruit infernal de tambours, de musique, de chants. J'ai rencontré, près de ma rue des Trépieds, une troupe de dames turques allant en visite; les hommes étaient assis devant les cafés, fumant comme en plein jour; enfin, quoiqu'il soit une heure du matin, tout le monde est debout dans Athènes : on se dédommage de mille manières des longues heures du jeûne. Je suis sorti par la porte du Pirée, heureux d'échapper à ce tintamare du ramazan, et me suis acheminé en silence, suivi de Giorgio bien armé, et d'un agoyat, le long de la voie Sacrée, à travers la forêt des Oliviers. Ce lieu m'entre-

tenait de pensées toutes différentes de celles que je venais de quitter à Athènes. La voie Sacrée, que j'ai suivie dans sa longueur, à la clarté des étoiles et au milieu du plus profond silence, passe entre le mont Égialée et le mont Icare.

Le jour commençait à poindre quand je suis arrivé au bord de la mer; le soleil était déjà levé quand j'approchais d'Éleusis. J'ai rencontré, à la lueur du crépuscule, beaucoup d'hommes montés sur des ânes; c'étaient des moissonneurs qui s'en allaient à Thèbes faire la moisson.

Pour passer d'Éleusis à Mégare, on suit un chemin en corniche au bord de la mer, le long du mont Kerata. Je m'étais bien promis, en quittant Athènes, de ne rien regarder, de ne rien voir, de ne rien sentir sur ma route, afin de jouir de tout cela au retour avec mes amis. Aussi je ne me suis arrêté ni au puits fleuri, où Cérès s'est reposée, lasse d'avoir cherché sa fille par toute la terre, ni aux sources salées, où l'on injuriait la pompe sacrée d'Athènes, à son passage, en mémoire des injures que de vieilles femmes dirent autrefois à Cérès. Mais quand je me suis trouvé sur cette corniche de la montagne et que j'ai aperçu Salamine, la mer, les terres qui l'environnent, diversement éclairées par le soleil du matin, je n'ai pas été maître de moi-même et il m'a été difficile de me contenir dans les bornes d'une sage admiration.

Mégare est à quelque distance de la mer, bâtie en amphithéâtre et en cône, au milieu de plaines nues où l'on moissonne un blé assez pauvre. Ses maisons sont pour la plupart faites de terre, et ont des toits bas et plats comme ceux de Jérusalem.

Je ne fais que noter ce que je vois sur ma route en pas-

sant, je prends seulement un souvenir. J'irai voir la Mégare antique au retour, et j'espère que ce sera en bonne compagnie.

En descendant de Mégare, on rencontre une fontaine abondante, nourrie par un aqueduc souterrain. Là, j'ai trouvé un grand nombre de jeunes Mégariennes lavant gaiement leurs robes dans de petites auges en pierre qui environnaient la fontaine. Il y avait plusieurs centaines de ces petites auges. Quand une fille de Mégare se marie, l'auge fait partie obligée de sa dot.

Le mont Géranien, qu'on parcourt en allant de Mégare à Corinthe, ne présente, dans ses aspects, rien de particulièrement remarquable. Il est assez varié toutefois, assez bien vêtu de verdure, couvert de pins; mais, à l'endroit nommé les Dervends (les défilés), il devient vraiment pittoresque: de là on aperçoit les deux mers. Comme nous montions vers ce lieu, où nous distinguions d'en bas des espèces de huttes ombragées de feuilles sèches, nous avons entendu le cri d'un grand nombre de voix, qui, répété par d'autres voix, s'est renouvelé à plusieurs reprises : c'étaient les gardes des Dervends, qui nous avaient aperçus de loin, et qui se prévenaient les uns les autres d'être en éveil à l'approche des étrangers. Ces gardes, quand nous avons été enfin près de leur poste, sont venus à nous, le fusil sur l'épaule; ils m'ont escorté quelques moments comme par honneur, jusqu'à ce que je leur eusse fait donner de l'argent; alors ils se sont mis en rang, et m'ont crié : *Hora Kalè !* J'ai répété *Hora Kalè*, et j'ai continué ma route.

Des Dervends, nous nous engageons de plus en plus dans les montagnes. Après bien des tours et détours, bien des

montées et descentes, nous sommes enfin arrivés au lieu appelé Milhès. Avant d'y parvenir, on rencontre un vallon, où de belles touffes de lauriers-rose vous consolent de la triste verdure des sapins, et excitent un contentement et un sourire involontaires.

J'ai fait faire halte. Maintenant me voilà établi au pied d'un beau platane, où je vais passer la nuit; car les chevaux sont fatigués, et il y a encore quatre heures de chemin d'ici à Corinthe. J'ai en face de moi, entre deux montagnes, une échappée de vue sur le golfe d'Athènes et l'île d'Égine, mais la nuit qui est venue m'empêche de plus rien distinguer. J'écris à la lueur du bois résineux qui me sert de flambeau. Mon lit est dressé sous le vaste platane, dont les feuilles dentelées sont éclairées en dessous par la flamme. Ma tente est attachée à ses branches. Un ruisseau m'enferme de quatre côtés comme dans une île. Le murmure de l'eau m'invite au sommeil, je vais me mettre au lit. Je suis las de ma longue journée, et je me sens disposé à goûter un bien meilleur sommeil sous cette petite tente agitée par le vent, au milieu des sapins du mont Géranien, au bruit de mon ruisseau, à l'abri de mon platane, en face de la mer de Salamine, sous le ciel et les étoiles, que si j'étais enfermé dans une alcôve de Paris. Les chevaux, déliés, paissent librement autour de nous, et voilà déjà Giorgio et son compagnon étendus à demi endormis sur l'herbe, la tête appuyée sur la racine du platane.

Mercredi 14 juin, — le matin.

Singulier réveil! il était déjà grand jour quand j'ai ouvert

les yeux, et à travers l'ouverture de ma tente, ou plutôt des rideaux de mon lit, je n'ai pas aperçu sans étonnement le libre horizon, la mer, et le soleil étincelant, déjà monté au sommet de la montagne qui est à ma gauche.

Cette nuit, je me suis éveillé plusieurs fois; c'était toujours pour moi une nouvelle surprise de voir le ciel si près de moi, et les étoiles briller à travers le feuillage du platane dont j'étais abrité. J'aimais le bruit de l'eau qui me berçait, et le bruit du vent qui secouait la tente.

Je viens de m'habiller et de faire ma toilette sur l'herbe au bord du ruisseau, au vent frais du matin, aux rayons encore doux du soleil. Cependant on a bridé mes chevaux, et nous partons.

De Milhès à Corinthe, rien de remarquable, si ce n'est la vue des deux golfes qu'on retrouve tout à coup à un tournant de la montagne.

C'est aujourd'hui, 14 juin, en descendant vers Corinthe, que j'ai aperçu pour la première fois la cime du Parnasse. Le soleil rendait éblouissante la neige dont elle est blanchie. La mer de Cryssa, bleue comme de l'indigo, faisait merveilleusement ressortir les formes vaporeuses des montagnes lointaines. Quelques cyprès annoncent de loin Corinthe, ou plutôt son tombeau : un rocher crénelé la domine, c'est l'Acropolis. La ville nouvelle, placée à quelque distance de la mer, paraît pauvre et peu importante. Elle appartient en propriété à un bey, qui la gouverne.

Je suis descendu au khan; il est rempli de Grecs, de Juifs, de Turks, sales et curieux. Ils viennent dans la chambre où l'on m'a placé; ils demandent qui je suis; ils examinent mes bagages et mes armes. Bien qu'il soit tout à l'heure midi,

et que la chaleur soit accablante, je suis pressé de sortir de ce khan misérable et malpropre; peut-être trouverai-je ce soir mes voyageurs à Argos. Il faut donc bien vite y arriver.

Même jour, — le soir.

Je suis arrivé à Argos : personne. J'ai arrêté tous les gens que j'ai rencontrés sur la route pour leur demander des nouvelles de ceux que je cherche; j'ai donné le signalement d'A... et de M... dans toute l'Argolide.

L'Argolide commence presque au sortir de Corinthe. La chaleur et la fatigue m'ont forcé de m'arrêter à deux lieues de la ville. J'ai dormi une heure sous un beau saule bien touffu, assez près d'un ruisseau plein de lauriers-rose, et puis j'ai repris mon chemin dans les montagnes. J'ai aperçu, en passant, l'emplacement de Cléone.

A deux heures environ de Cléone, on arrive à une immense plaine couronnée de montagnes : c'était le royaume d'Agamemnon. Je devais coucher à Mycènes, mais la capitale du roi des rois ne m'a offert qu'un gite si malpropre, que j'ai pensé que je ne courrais aucun risque en allant tenter fortune dans sa résidence d'Argos, qui n'est qu'à deux lieues de la première. J'ai donc passé outre, en laissant à quelque distance à ma gauche, pour les visiter au retour, les ruines de la ville antique, et le tombeau d'Agamemnon. Il semble que, de Mycènes, on peut, en étendant la main, toucher la citadelle d'Argos, qui se fait voir de loin, et domine la vaste plaine et la mer : car la mer et le beau golfe d'Argos sont au fond du tableau avec Nauplie et la Palamide.

J'ai trouvé, en arrivant à Argos, ce que j'avais laissé à Athènes: le bruit et le tumulte du ramazan. Il était déjà nuit; les minarets étaient illuminés; des feux de bois résineux étaient allumés de distance en distance dans les rues; des tambours, de la musique, des chants, ou plutôt des cris et des hurlements, se faisaient entendre de loin dans les cafés. Les Argiens, coiffés de turbans, fumaient assis, tandis que quelques Argiennes, aux portes de la ville, tournaient le fuseau, ou revenaient des champs l'épaule chargée de pioches et d'outils de labourage.

Jeudi 15 juin, — le soir.

Deux belles plaines cultivées et fécondes, séparées par des montagnes âpres et élevées (Artemisium) qui offrent quelques points de vue sur la mer, tel est le pays que j'ai parcouru aujourd'hui, au grand soleil. La première de ces plaines est celle d'Argos, bien arrosée par des ruisseaux et de petites rivières limpides; l'autre, celle de Tripolitza, est nue et sans eau; mais la ville qui ferme son horizon présente de loin un aspect agréable. A mesure que j'approchais, elle me semblait de plus en plus charmante, parmi les arbres auxquels elle est mêlée, car j'espérais y rencontrer mes amis; mais, une fois arrivé, je l'ai trouvée affreuse : personne n'y avait paru. J'ai eu, en approchant, une alerte de joie: on m'avait dit qu'il y était venu des Francs dans la matinée, et j'ai aperçu précisément de loin six ou sept personnes galopant à cheval. D'après le rapport qui m'avait été fait à Athènes, A..... et M..... devaient avoir justement cinq personnes avec eux. J'ai piqué mon cheval, plein

d'espoir et avec un grand battement de cœur, et, quand j'ai été plus près, j'ai reconnu que c'étaient des agoyats montés sur des mules. J'ai été un peu confus d'avoir senti mon cœur battre pour ces muletiers.

Je suis descendu dans Tripolitza, à la maison d'un des primats de la ville, Michael Géliniati. Il n'était pas chez lui au moment de mon arrivée. Conduit, d'après l'ordre de sa femme, dans une pièce fort propre, où j'ai eu grand plaisir à trouver un divan, j'ai vu bientôt entrer la maîtresse de la maison, qui, sans me connaître, sans savoir qui j'étais, sans me faire la moindre question, est venue me présenter la cuillerée de confitures, puis le verre d'eau, puis le café, puis la pipe.

Michael Géliniati, qu'on était allé chercher dans la ville, est aussitôt accouru; après avoir lu la lettre qui me recommandait à lui, il pencha la tête sans me rien dire; et, à son air, on eût pu croire qu'il me recevait chez lui par point de religion, fort ennuyé, mais résigné. J'eus cette idée et elle était fausse, car il a été pour moi plein de prévenances et d'égards. Malgré ses affaires, il ne m'a pas quitté un moment, ce dont je me serais bien passé; car il ne sait pas l'italien et je ne sais pas le grec : nous ne pouvions nous entendre, et nous nous sommes tenus l'un devant l'autre sans parler, pendant plusieurs heures. Je m'endormais par moments, et puis, je me dépêchais de rouvrir les yeux pour ne pas faire impolitesse à mon hôte, toujours assis en face de moi, et roulant entre ses doigts les grains de son chapelet. J'attendais impatiemment l'heure du souper. J'avais aperçu, en arrivant, à travers les croisées, certain nombre de femmes; il me semblait avoir vu briller de fort beaux

yeux, et j'espérais que je souperais en famille; mais, à mon grand désappointement, on m'a apporté mon souper sur une petite table basse, à côté de mon divan, et mon hôte lui-même est demeuré là sans le partager. Cela me paraissait d'abord tout extraordinaire, mais je me suis souvenu que nous sommes au temps du carême, et que les Grecs observent le jeûne d'une manière très-rigoureuse. Les Turks, s'ils s'abstiennent, entre le lever et le coucher du soleil, de tout repas, s'en dédommagent du moins pendant la nuit entière; les Grecs ne peuvent manger que du poisson, des olives, etc. et comme le poisson que l'on trouve à Tripolitza y arrive de Corinthe, il est rare que dans ce temps il arrive frais, et il faut que les habitants de ce pays se contentent de fruits secs pour toute nourriture.

La ville de Tripolitza n'a point de ressources; elle tire toutes choses soit de Corinthe, soit de Patras, soit de Napoli de Romanie. Sa plaine pourrait être très-féconde et enrichir le pays, s'il y avait de l'eau. On en ferait venir sans des frais considérables. Il y a, à trois lieues d'ici, une eau abondante qu'il serait possible d'amener dans la ville et dans les champs qui l'environnent, moyennant une dépense de cinq cent mille piastres. Les Grecs se seraient prêtés volontiers à concourir à cette dépense, mais les Turks ont tant fait auprès du pacha d'alors, qui est le grand visir d'aujourd'hui, que le projet n'a pas eu de suite. Les Turks, si aptes et si empressés à détruire, semblent contraires à tout ce qui peut fonder et conserver. Ils traitent la Grèce comme un pays ennemi où ils sont seulement de passage.

Vendredi, 16 juin.

A quatre heures, ce matin, comme je me préparais à partir, j'ai trouvé mon hôte, sa femme et ses domestiques déjà levés. On a fait mettre dans mon sac de provisions un poulet et un pain, car à Tripolitza on ne saurait acheter que du pain détestable ; et des poulets, on n'en trouve pas du tout. Giorgio n'a pas même pu se procurer des figues sèches. Voilà la capitale de la Morée et la résidence magnifique d'un pacha à trois queues. M. Géliniati m'a apporté, en venant me dire adieu, de beaux œillets qu'il avait cueillis pour moi dans son jardin. Les Orientaux aiment beaucoup les fleurs et particulièrement les œillets. Ils les cultivent en grand nombre, et on rencontre peu de gens en Grèce qui n'en aient un sur l'oreille ou dans les plis du turban. Il y a quelques jours, à Athènes, deux femmes noires m'ont persécuté dans la rue jusqu'à ce que je leur eusse donné des œillets que je portais à ma boutonnière. Il était curieux de voir la vivacité de leur désir pour une petite fleur.

Quand je suis sorti de Tripolitza, l'air était délicieux, la campagne pleine de fraicheur. Le bord de la route paraissait humide encore de la rosée de la nuit, que le soleil faisait briller sur l'herbe comme un réseau.

Avant d'arriver à la montagne où commence la Laconie, j'ai distingué à l'horizon quelques ruines : c'était Mantinée. Toute la plaine s'est remplie aussitôt à mes yeux du souvenir d'Épaminondas.

J'ai commencé à gravir la montagne de Chelmos, m'entretenant de ce grand homme. Je montais dans des défilés que

lui-même avait traversés et qui ont vu passer les trois cents Spartiates, lorsqu'ils allaient mourir aux Thermopyles. Bientôt je ne me suis plus occupé que de la difficulté du chemin et surtout du bonheur que j'espérais trouver à Mistra.

Mistra.— Samedi, 17 juin.

J'ai marché sans m'arrêter depuis quatre heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Ce n'est qu'au khan de Bourlia que j'ai fait halte. Là, sous deux arbres épais qui ombragent une petite esplanade, au bord de la route, je me suis reposé délicieusement, en dînant au frais, de ma fatigue et de la chaleur accablante du soleil. Mais bientôt, comme Ulysse près d'arriver à Ithaque, je me suis endormi profondément. J'ai trouvé, en m'éveillant, que deux heures s'étaient passées, et j'ai vu à côté de moi, en ouvrant les yeux, mes chevaux sellés et bridés, et les domestiques tout prêts à partir qui attendaient en silence, et n'avaient osé me réveiller, tant ils me voyaient enseveli dans le sommeil.

Avec quel empressement je suis monté à cheval ! comme je me sentais impatient de franchir cet espace de trois lieues qui me restait encore à parcourir pour arriver à Mistra ! Le Taygète, que j'avais deviné de très-loin, et dont j'avais aperçu, du milieu des montagnes, les sommets semés de neige, le Taygète se rapprochait maintenant de moi. Mais surtout avec quel désir j'attendais l'Eurotas ! Je l'appelais de tous mes regards. Je l'ai aperçu enfin à un détour de la route ; je l'ai vu tout à coup, à mes pieds, avec son pont pittoresque, ses circuits, ses lauriers-rose, et, en prêtant

l'oreille, j'entendais son bruit monter jusqu'à moi. J'ai traversé son lit très-peu profond, et je m'en allais cheminant plein de joie et d'espérance à travers mille chemins de collines, remplis d'arbres, de courants d'eau, de lauriers-rose, qui tantôt me laissaient voir, tantôt me cachaient la ville de Mistra, appuyée comme une décoration au pied du Taygète, et surmontée de son château fort, maintenant abandonné.

De même qu'en arrivant à Athènes j'étais moins occupé d'Athènes que de ceux que j'y venais chercher, c'est à A..... et à M..... beaucoup plus qu'à Lycurgue et à Léonidas, que je pensais en arrivant à Sparte. Je n'étais occupé que du moment de notre réunion; de la surprise que j'allais leur causer, de la joie que j'allais répandre et partager. S'ils n'étaient pas arrivés avant moi, j'allais m'établir à Mistra et les attendre. Ils devaient indispensablement y venir. Ils ne pouvaient plus m'échapper. Mon cœur bondissait de joie, et cependant je m'avançais vers la ville, qui me semblait s'éloigner à mesure que je m'approchais d'elle. Le chemin a paru long à mon impatience.

Je ne savais trop où aller loger; j'étais parti d'Athènes si précipitamment, que je n'avais pris de lettres pour personne. Je pensais aller chez cet Ibrahim dont parle M. de Châteaubriand, mais Ibrahim était mort. On m'indiqua, par le chemin, d'autres maisons hospitalières. Singulière chose que le hasard! il ressemble tant quelquefois à la destinée, qu'il en fait peur. Au bas de la ville, je rencontrai un homme avec lequel je liai conversation par l'entremise de Giorgio. Le lieu où je devais descendre a été naturellement le sujet de l'entretien. Il me dit qu'il y avait dans la ville

une maison, outre celles qu'on m'avait déjà indiquées, dont le maître recevait avec plaisir les étrangers; et, sans attendre mon aveu, il s'est mis à marcher, pour nous y conduire, à la tête de nos chevaux. Je me laissais aller machinalement à suivre ce guide, sans dire non, sans dire oui, sans savoir précisément où je voulais m'arrêter, jusqu'à ce que, arrivant devant une maison, le guide en a ouvert la porte et m'a invité à descendre. Giorgio entre et fait sa question ordinaire: « Y a-t-il des Francs nouvellement arrivés dans la ville? » On lui répond: « Il y en a deux dans cette maison même, arrivés d'aujourd'hui. » Je saute en bas de mon cheval: plus de doute, ce sont mes amis. J'entre avec rapidité dans la petite cour, je monte, le cœur tout palpitant, les degrés d'un escalier de pierre qui conduisait à une galerie, et la première personne que je rencontre... J'ai peine encore à m'en croire, une des plus grandes émotions de ma vie m'attendait donc à cette place! La maison, la petite cour au coin de laquelle est un mûrier, l'escalier extérieur qui monte à la galerie ornée de vignes, l'espèce de petite terrasse voisine de l'escalier, tout cela, brillant et distinct dans ma mémoire, y doit laisser une empreinte qui n'en sortira plus jamais.

Comme je montais l'escalier de pierre, un étranger descendait de la galerie à laquelle cet escalier conduit. A la vue de l'étranger, mon cœur se serra d'un mouvement involontaire, un découragement subit vint me prendre, et j'ai pensé tout à coup que j'avais eu une fausse espérance et une trompeuse joie, puisque ce Franc qui descendait et qui paraissait installé dans la maison n'était pas l'un de mes amis. Les deux voyageurs arrivés dans la journée n'étaient

donc rien pour moi. L'impression que j'ai éprouvée, en ce moment, et le raisonnement qui s'est fait dans ma tête, ont été rapides comme un éclair et n'ont pas plus duré que le temps de mettre le pied d'une marche sur une autre marche. L'étranger, qui me parut Anglais quand je le vis d'abord, à travers les feuilles de vigne, descendre de la galerie, me salua poliment en passant près de moi; et comme, portant la main à mon chapeau pour lui rendre son salut, je le regardais avec quelque attention, tout à coup je n'ai pu retenir un cri d'étonnement, de crainte, de joie : cet étranger, c'était Achille. C'était lui, et j'hésitais encore, tant ma surprise était grande, tant la rencontre était inattendue, tant j'avais peur de me tromper. Achille recula à mon cri, et prononça plusieurs fois mon nom, avec un air singulier d'étonnement, de doute, même d'effroi, comme s'il voyait paraître tout à coup devant lui une chose surnaturelle, et nous nous sommes sentis serrés dans les bras l'un de l'autre avant pour ainsi dire de nous être bien reconnus.

Et c'est à Sparte que nous nous retrouvions après une si longue absence! Partis de lieux si divers, séparés par tant de pays, d'obstacles, de hasards, c'est à Sparte que nous devions nous rencontrer. Que de chances s'opposaient à cette rencontre! Nous pouvions prendre à travers le Péloponèse des routes différentes, que sais-je? nous pouvions nous croiser dans la même route. Au lieu de cela, nous arrivons dans cette belle vallée, l'un de Rome, l'autre de Paris, comme à un lieu de rendez-vous; le hasard nous y amène dans la même maison, le même jour, presqu'à la même heure, et Achille, qui était si loin de m'attendre, vient lui-même, à son insu, au-devant de moi.

M... était demeuré dans la chambre, retenu sur le divan par une blessure que lui avait faite à la jambe un coup de pied de cheval. Nous avons couru bientôt le surprendre, comme nous avions nous-mêmes été surpris. J'étais si déguisé par mon costume de voyage, et M... si loin de me croire en Grèce, que je demeurai quelques instants pour lui un étranger. Nous nous embrassâmes, en riant beaucoup de ce que, même à la voix, il n'avait pas reconnu un ami d'enfance.

Que de questions échangées ! Quel besoin de nous raconter les uns aux autres ce qui s'était passé depuis dix mois de séparation ! Athènes, Rome, Paris, venaient tour à tour se mêler, se confondre dans nos entretiens.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces *trois* amis.

Jeudi, 22 juin.

Voilà sept jours de passés depuis notre réunion à Lacédémone. Nous avons été retenus ici par l'indisposition de M..., qui a pris la fièvre le lendemain de mon arrivée, et qui n'a pu jouir ainsi que bien peu, avec A... et avec moi, de la délicieuse vallée où nous sommes. Cette fièvre n'a eu heureusement que peu d'accès, de sorte que nous espérons pouvoir, après-demain matin, poursuivre notre voyage tous ensemble à travers le Péloponèse.

Je voudrais, avant de quitter Sparte, fixer ici le souvenir du temps heureux que j'y ai passé. J'en demande pardon à

Lycurgue et à Hélène, à la poésie et à l'histoire, j'ai quelque honte à l'avouer, il m'a fallu faire effort pour me transporter dans la Sparte antique, pour penser à ce grand peuple de Lacédémone, à ses victoires, à ses lois, à ses mœurs, à ses héros. J'ai vu ses cinq collines, j'ai parcouru l'enceinte qu'occupait la célèbre ville, j'ai visité son vaste amphithéâtre dont la terre garde une empreinte si bien conservée au pied de la citadelle; mes yeux se sont portés du haut de cette citadelle sur l'emplacement du temple de Minerve qu'elle renfermait dans son sein, et sur le tombeau de Léonidas qu'elle protégeait à ses pieds; j'ai cherché le temple de Lycurgue, celui d'Hélène et le palais de Ménélas; j'ai marché longtemps, et suis revenu plusieurs fois, parmi ces décombres et au milieu de cette terre nue, inégale, remuée, qui garde trop peu de traces de son ancienne grandeur; je ne me suis point senti entraîné irrésistiblement vers le passé; je contraignais mon souvenir au lieu de m'y abandonner. Rien de tout ce que je voyais n'attachait et ne remuait fortement mon âme, si ce n'est toutefois ces monuments éternels de la nature, qui survivent à jamais à ceux des hommes, et qui frappaient de loin mes yeux comme ils frappaient ceux des anciens Spartiates; ce Taygète, dont les hautes et belles cimes ont assisté immobiles à toutes les destinées mouvantes de ce florissant empire, dont il ne reste que quelques pierres; ces montagnes à la fois si riantes et si austères, où dansaient les chœurs des jeunes filles lacédémoniennes, et vers lesquelles Léonidas a sans doute arrêté son dernier regard, quand il montait les pentes opposées pour aller aux Thermopyles.

Je m'étais fait de loin une image charmante de l'Eurotas,

de ses cygnes et de ses lauriers. Son nom seul me faisait battre le cœur; je venais le chercher avec désir. A la première vue il m'a semblé ravissant; je l'ai vu de tout près sans émotion, sans imagination. Son eau est pure et transparente, mais son lit est beaucoup trop vaste pour elle, du moins près de Sparte, et en cette saison. C'est une large étendue de cailloux où coule, sur un des côtés, une petite rivière, dont l'eau peu profonde couvre à peine le pied de nos chevaux. Plus de cygnes, presque pas de lauriers-rose, rien qui fasse souvenir des amours de Léda et de Jupiter.

Nous avons cherché sur ses bords l'emplacement de ce plataniste où les jeunes Spartiates allaient s'exercer à la fatigue et aux travaux militaires. Il ne reste point de traces du canal qui formait un des triangles de son enceinte en joignant le Gnacion à l'Eurotas. Il nous a été presque aussi difficile de retrouver le Gnacion lui-même, et nous avons été le chercher à une demi-lieue de Sparte, jusqu'à une petite rivière torrentueuse à laquelle nous avons donné son nom, et qu'on appelle ici Pantalimona.

Des collines, taillées comme en terrasse, où l'on voit que la main des hommes a passé, des murs naturels formés par la terre du côté de l'Eurotas, des emplacements de temples, quelques pans de murailles dont la plupart paraissent d'ouvrage romain, quelques substructions plus antiques, la forme d'un amphithéâtre, celle d'un théâtre auprès; ici, un chapiteau; là, un tronçon de colonne renversé; ailleurs, quelques marbres brisés, quelques pierres semées çà et là; parmi ces pauvres débris, quelques chevaux paissant une herbe rare, et, tout auprès de ces ruines, une rivière qui, vieillie, épuisée, paraît, pour ainsi dire,

entre ses cailloux, une ruine elle-même; enfin, de l'autre côté de l'Eurotas, ces montagnes basses, nues, sablonneuses, qu'on appelle encore le Mélénaion comme aux temps héroïques, voilà l'aspect que présente Sparte; voilà ce qui reste de son antiquité.

Ce n'est point à l'indigence de ces restes que je puis attribuer le peu d'impression qu'elle a produite sur moi. J'ai vu des lieux bien moins célèbres, et qui gardaient encore bien moins de traces du passé, et ces lieux-là m'ont troublé, m'ont attaché longtemps, m'ont distrait de moi-même et de l'heure présente, pour me faire vivre dans d'autres temps et avec d'autres hommes. Sparte ne m'a pas enlevé un moment à moi. C'est que j'étais dans une disposition d'âme bien différente de celle qu'il faut pour visiter des ruines: j'étais heureux, j'étais réuni à mes amis; mon cœur était rempli de cette pensée, et n'avait pas de place pour autre chose. Je n'avais plus d'autre volonté, d'autre besoin, d'autre désir que de jouir délicieusement de cette espèce de calme et de repos que je trouvais enfin après tant de fatigues et d'inquiétudes. C'est presque inutilement que je voulais transporter mon imagination vers les héros antiques, mon cœur la ramenait toujours au temps présent, et sur le sentier même où je cheminais auprès d'A..... J'étais plein d'une joie continuelle: je sentais que j'étais heureux, je le disais, j'avais besoin de le répéter sans cesse; je jouissais avec ivresse de la belle et riante nature dont j'étais environné. J'en jouissais, car elle ne me distrayait pas de moi-même, elle ne changeait rien aux impressions qui se mouvaient en moi, elle y mêlait au contraire je ne sais quoi de vif et de doux; il sortait de toute cette vallée, de ces chemins, de ces

ruisseaux, de ces arbres, de ces fleurs, quelque chose qui s'harmonisait avec ma joie. La nature n'agit point comme les ouvrages des hommes; ils vous appellent à eux; elle, au contraire, elle vient à vous, elle se met de votre intimité; c'est une amie qui entre dans vos sentiments et vos pensées; elle s'y mêle sans les troubler, elle y ajoute seulement je ne sais quelle chaleur douce qui les anime et les échauffe: vous sentez venir en vous comme une voix secrète qui répond à votre cœur.

La vallée de Sparte favorisait merveilleusement une disposition semblable à la mienne. S'il est un lieu dans le monde où l'on doive le plus désirer de se retrouver avec les gens qu'on aime, c'est bien ce lieu-là.

Qu'on se figure un immense hippodrome, formé, à l'ouest, par la chaîne élevée du Taygète; à l'est, par les monts Thorax, Olympe et Ménélaion; au nord et au midi, par des collines qui s'abaissent en étages vers la plaine; et qu'on place dans ce vaste ovale, le long duquel serpente l'Eurotas, la culture la plus admirable et la plus variée, des champs ensemencés de blé, de maïs, de coton; des villages riants, des chapelles isolées sur des monticules, des plantations de mûriers, des sources abondantes et des ruisseaux courant de toutes parts; mille chemins charmants entre des haies touffues et odoriférantes où le sureau, l'épine, la vigne sauvage, sont unis à l'arbre de Judée, aux lauriers-rose; une abondance prodigieuse d'arbres, de fleurs et d'herbes, de toute espèce, de tout pays et de toute saison, on aura quelque idée de la vallée de Mistra. Elle fait penser à la France, à la vallée de Tullin, à celle de Montmorency. Mais il y a au milieu de la plaine un palmier qui avertit qu'on est en Orient; il

y a, derrière Mistra, une montagne, et sur les collines du nord, des débris, qui disent avec puissance que vous êtes en Grèce. Le Taygète, la mémoire de Sparte, et enfin le nom de l'Eurotas attaché à cette eau qui coule, sont des choses qu'on ne peut retrouver dans aucun autre lieu de la terre.

La vue qu'on a du haut des collines de Lacédémone est peu étendue, et bien que, de là, la vallée soit loin de paraître stérile, elle est loin aussi de se montrer dans tout son avantage. Il faut la voir de quelque penchant du Taygète, ou du monticule d'Agio-Kyriaki, ou bien encore des hauteurs qui dominent Mistra. C'est du haut de la citadelle en ruines qu'on l'embrasse le mieux dans toute son étendue. Mais pour la bien connaître, pour en jouir, il ne faut pas seulement la parcourir des yeux; on n'en a de loin qu'une idée fort imparfaite; il faut suivre les détours de ses ruisseaux, de ses chemins, de ses allées, la parcourir en tous sens; alors on peut vraiment dire qu'on la connaît et qu'on en a joui; alors on sent bien mieux Sparte qu'en voyant la place de Sparte même. On la retrouve dispersée en cent lieux, au pied des arbres, sous les herbes, au bord des sources; à chaque pas qu'on fait, on heurte Sparte; c'est une pierre, c'est une colonne, c'est une inscription; on dirait qu'un ouragan est venu souffler sur la ville, et a emporté çà et là ses débris. Ces vestiges qu'on rencontre, en se promenant, sans les chercher et d'une manière tout imprévue, donnent un grand charme encore à des lieux qui avaient assez de leur propre charme pour plaire et enchanter.

Vendredi, 23 juin.

Je ne puis me séparer de Sparte; j'y reviens encore. J'ai besoin de fixer ici, pour les retrouver plus tard, chacun des jours, chacun des moments que j'ai passés dans cette vallée. J'y ai joui d'un bonheur sur lequel j'aime à appuyer. Il y a des lieux qu'on voudrait pouvoir emporter tout entiers avec soi; il y a des heures qu'on voudrait faire durer sans cesse.

Ainsi cette promenade faite sur le Taygète, le lendemain de mon arrivée, comment consentir à en rien oublier? Ces belles formes de montagnes que l'approche du soir colorait de teintes variées et à chaque instant nouvelles; ces rochers sévères et riants à la fois; ces aspects sans cesse changeants du vallon tourmenté que termine la grande et paisible vallée de Mistra; ces ondulations des collines, ces sources limpides et ombragées; ces ruisseaux faisant tourner çà et là des moulins, la fertilité naturelle et cultivée de tous ces penchants, ce château dont les créneaux en ruines s'élevaient au sommet du mont, et, au-dessous du château, toutes ces demeures d'une ancienne ville abandonnée, dont il ne sortait ni fumée ni bruit; je voudrais pouvoir tout fixer ici, afin qu'aucun aspect, aucune impression, aucune couleur, aucune nuance, ne sortît jamais de mon souvenir. C'est là que nous avons vu cet admirable cyprès si pittoresque, autour duquel on fait tourner un ruisseau pour en rafraîchir les racines et en entretenir la verdure; c'est en montant au Taygète que nous avons rencontré cette jolie fontaine qui coule dans le sarco-

phage de marbre sur lequel sont sculptées des nymphes dansantes.

> Virginibus bacchata Lacænis
> Taygeta !

En revenant de cette promenade faite le soir avec A....., au milieu de ces causeries et de ces épanchements d'amitié que dix mois de séparation rendaient si doux, j'ai vu un berceau suspendu, près d'une maison de paysan, aux branches d'un figuier, comme une balançoire. C'est une chose gracieuse et poétique que cette manière de placer un berceau. La mère va travailler sur la montagne ou dans les champs; elle laisse son enfant près de sa maison, à l'ombre, sous la garde du chien de Laconie, et elle abandonne au vent le soin de le bercer.

Une autre promenade charmante que je ne saurais omettre de fixer ici, c'est celle que nous avons faite en revenant des collines de Sparte vers la villa turque qu'on distingue, au milieu de la plaine, à ses hauts cyprès. Elle paraît de loin environnée de tant d'ombrage et de fraîcheur qu'on s'y sent involontairement attiré; et, quand on y arrive, le charme du lieu ne dément pas l'idée qu'on s'en était faite d'abord. La maison n'est rien et son jardin est peu de chose. C'est maintenant la demeure d'un régisseur et le centre de sept fermes d'Ali-bey, petit-fils d'Ibrahim, l'hôte de M. de Châteaubriand. Nous y sommes entrés, après toutefois que le régisseur eut fait cacher les femmes; un escalier délabré nous a conduits à de grandes pièces plus semblables à des greniers qu'à des chambres, où les femmes, avant notre arrivée, travaillaient à la soie, et où des cocons en grande

quantité étaient étendus sur des claies. La vue qu'on a de tous les points de cette maison est fort belle; mais rien de plus frais, de plus riant, de plus joli que son jardin extérieur, car la campagne qui l'environne est un véritable jardin.

Il y a là deux sources, voisines l'une de l'autre, ombragées, l'une d'un beau platane, l'autre d'un beau chêne; ces sources s'épandent en ruisseaux limpides qui vont couler entre des lauriers-rose, des grenadiers en fleurs, des figuiers où pendaient des figues bonnes à cueillir, des mûriers, des citronniers, et mille haies de clématites embaumées, de plantes touffues et grimpantes, où la vigne suspend ses grappes et répand la grâce de son feuillage: un petit sentier près de l'eau qui coule, un petit pré bien vert planté de trembles, des colonnes de marbre renversées au bord du ruisseau et se prêtant à former son canal, le contraste des cyprès noirs de la ferme d'Ali-bey avec la riante verdure, il y a de tout dans cet agréable coin de la vallée, pour plaire aux yeux, pour attirer le cœur et faire rêver la pensée. Nous nous y sommes oubliés longtemps, plusieurs heures, que sais-je? presque une journée. Nous nous y sommes établis; nous avons laissé nos chevaux paître à l'aventure. On a étendu un tapis au bord de l'eau, sous le grand chêne; et là, nous avons joui délicieusement du plaisir de respirer le frais, de lire, de dormir, de rien faire, de causer, de garder le silence, libres, loin de toutes les contraintes, sans autre pensée et sans autre sentiment que celui de notre bonheur. Nous avons dîné sur l'herbe, et l'eau que nous mêlions au vin résineux d'Athènes, on la puisait au moment même dans la source. Près du mur de la maison, par-dessus lequel débor-

daient les fleurs rouges et éclatantes des grenadiers, on avait allumé du feu; c'était là notre cuisine, et le poulet que Démitri faisait rôtir tournait devant la flamme, en plein air, attaché à une broche de bois d'olivier. Des paysans curieux s'étaient arrêtés à quelque distance, tous avec un costume et dans une attitude pittoresques, et le couteau dans la ceinture; un berger portant le bâton arcadien, et la tête couverte d'agnus-castus, était assis dans un grand vase de marbre, véritable berger de bas-relief; une jeune fille filait près de la source; une femme, portant son enfant dans ses bras, venait puiser de l'eau dans sa cruche à deux anses; un Turk passait à cheval, la ceinture chargée d'armes, tandis qu'un autre Turk faisait sa prière.

Il y a, près de Mistra, un autre lieu également agréable : c'est la fontaine de Parori.

Cette fontaine, appuyée contre un rocher au pied du mont Taygète, donne son eau par sept tuyaux, et l'eau trop abondante se répand encore au-dessus, et tombe du rocher, d'une chute naturelle, parmi des lauriers-rose, puis, après sa chute, elle va couler dans plusieurs canaux qu'aident à former çà et là des colonnes antiques, des chapiteaux, des pierres de marbre; et de vastes platanes, élevés auprès, couvrent les courants, et ajoutent à la fraîcheur de l'eau celle de l'ombre. On trouve le frais en ce lieu à toutes les heures du jour; aussi paraît-il être le rendez-vous favori des Turks de Mistra. C'est là qu'ils viennent, entre leurs repas, employer le temps qui leur reste, au pied du gros platane. La scène est pittoresque et semble disposée pour un tableau : c'est un groupe de personnages qui causent doucement assis en cercle, les jambes croisées; un Tartare qui

passait, s'arrête et se repose un moment avec eux, tandis qu'on tient son cheval par la bride à peu de distance. Le long bonnet noir qui surmonte son front farouche, les pistolets enrichis d'argent, le carbi, le yatagan, toutes ces armes qui chargent sa ceinture forment contraste avec le turban de ce jeune homme, tombant en franges sur son épaule, et les costumes paisibles de ses compagnons. Ils prennent le café. Auprès, autres scènes : celui-ci fume, couché au bord de l'eau; celui-là, immobile, la regarde couler; cet autre s'est endormi à son murmure. Plusieurs, çà et là, debout, ou appuyés contre des arbres, ou assis sur le rocher, semblent poser pour le peintre. Cependant quantité de raïas et d'esclaves, hommes, femmes et enfants, empressés autour des sept tuyaux de la fontaine, y remplissent de petits tonneaux qu'ils chargent ensuite sur des mulets. Un étranger paraît, cette femme s'arrête dans son ouvrage pour regarder l'étranger; tous ces yeux, comme de concert, se tournent vers lui à la fois.

Le soleil, passant çà et là à travers les feuilles fraîches et transparentes du platane, éclaire par places la fontaine, l'eau qui coule, et tous les personnages de cette scène variée.

Vendredi 23.

Amyclée a eu à son tour notre visite. C'est là que notre promenade à cheval s'est dirigée cette après-midi. Il ne reste plus rien à Amyclée de ses temples et de cette pompe qui y appelait les Lacédémoniens au temps des fêtes d'Hyacinthe, mais on y trouve quelques débris, quelques marbres inté-

ressants, enclavés dans les murs des petites églises dont la plaine est semée. De l'éminence où est placée l'une de ces églises, presque toutes ouvertes et abandonnées, d'Agio-Kyriaki, on jouit d'une fort belle vue qui embrasse le cours de l'Eurotas jusqu'au-delà de Daphné. C'est près d'Amyclée que nous avons trouvé le torse d'une charmante petite statue de femme. Nous l'avons déterrée à grand'peine avec nos ongles et nos sabres dans le lit de ce torrent, actuellement à sec, dont les lauriers-rose et les agnus-castus indiquent le cours dans la plaine, et qui y remplace ses larges eaux par une inondation de fleurs.

Au retour, les célèbres chiens de Laconie nous ont beaucoup tourmentés. C'est une race d'animaux fort grande, fort belle, mais fort méchante. Ils nous harcelaient sans relâche; ils s'appelaient, en quelque sorte, les uns les autres; ils bondissaient en troupe autour de nos chevaux et mordaient avec rage le pan de nos habits; ils montraient des dents magnifiques. Nous avons imprudemment tiré nos sabres, et nous n'osions en faire usage de peur de recevoir quelque coup de fusil de leurs maîtres, que nous apercevions de loin riant de notre embarras.

Sur le chemin d'Amyclée, chapelle vêtue de lierre, où nous avons trouvé, avec des colonnes antiques, un autel de sacrifices sur lequel brûlait une lampe chrétienne; autre chapelle entourée de cyprès, dont le portique, formé de lauriers-rose et de vignes, versait tant de fraîcheur au-dessus d'un ruisseau.

Mais quel que soit le charme de cette vallée, plusieurs choses, il faut le dire, empêcheraient d'en trouver longtemps le séjour agréable. Ses habitants sont malveillants et

haïssent l'étranger. On y est heureux tant qu'on habite seulement avec la nature, on cesse de l'être dès qu'on rencontre des pas d'homme. Une promenade un peu écartée est rarement sans danger. Les Bardouniotes et les Maïnotes sont gens dont l'approche est souvent fâcheuse. Enfin, l'air de Mistra est lourd et fiévreux pendant un certain temps de l'année, à cause des exhalaisons qui sortent des eaux stagnantes de l'Eurotas, près d'Hélos. Le vent renvoie ces exhalaisons dans la vallée qui, bornée de tous côtés par de hautes montagnes, ne peut leur donner issue. On est souvent pris ici de l'envie de dormir. Chaque jour il faut que nous fassions effort pour nous réveiller, et nos domestiques, gens vigoureux et diligents, se plaignent de ne pouvoir ouvrir le matin leurs yeux appesantis.

Nous avons ce soir dit adieu à Sparte du haut de la citadelle de Mistra.

Samedi, 21 juin.

Il faisait à peine jour, quand nous sommes partis de Mistra. Nous n'avons pas laissé sans regret notre jolie maison et cette galerie dont nous avions fait notre cabinet d'étude, notre salle à manger, notre chambre à coucher, et où nous dormions presque sous les étoiles, si contents de retrouver avec le jour, en ouvrant les yeux, la vue de l'admirable vallée. A l'heure où nous sommes partis, tout commençait à se mouvoir dans la ville, chacun vaquait déjà à son ouvrage, les petits Spartiates étaient déjà couchés, le long des murs, dans leur école, et leur maître étendu au milieu d'eux.

Il est midi. Sparte est loin. L'Eurotas, dont nous avons suivi tous les détours jusqu'à sa source, nous a quittés. Le Taygète seul nous accompagne encore et nous doit accompagner jusqu'à Leuctres. Nous voici auprès de l'une des sources de l'Alphée ; il naît dans un berceau de platanes.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

NOTE 2, PAGE 69.

LE THÉMISTOCLE.

Le Thémistocle est le nom du vaisseau hydriote à bord duquel l'auteur de ces chants a fait voile pour la Grèce en 1820, et où il a entendu en effet pour la première fois la chanson nationale de Rhigas.

C'est ce même vaisseau qu'on a vu, en 1821, à la tête de la flotte grecque, révolutionner les îles de l'Archipel, sous la conduite de son capitaine, J. Tombasis, devenu navarque ou amiral de l'Union.

Jakomakis Tombasis, si ce livre tombe sous ses yeux, ne verra sans doute pas sans intérêt le premier de ces chants consacrer le souvenir d'un commun voyage. Celui qui fut son hôte à Hydra, et qui demeure en France son ami, aime à mêler ici l'hommage d'un étranger à celui de ses concitoyens, et il se sent fier et heureux que l'objet de son affection et de sa gratitude particulière le soit aussi de celle de toute la Grèce [a].

(a) Il faut se rappeler que ces notes ont été écrites en 1827.

NOTE 3, PAGE 70.

N'est-ce pas de Rhigas la chanson vengeresse?

La chanson de Rhigas est la Marseillaise grecque : air et paroles, c'est une imitation de celle qui a conduit si souvent nos armées à la victoire. Puisse l'imitation devenir complète pour la Grèce!

On n'a pas prétendu ici la reproduire, mais en indiquer seulement le sens général et le refrain.

Cette pièce, que lord Byron appelle quelque part la meilleure des chansons grecques, est, ce me semble, peu remarquable, si on la juge sous le rapport du mérite poétique. C'est une action plutôt qu'un ouvrage. Appellerions-nous la chanson fameuse de Rouget-Delisle la meilleure des chansons françaises? Que diraient les admirateurs de Béranger? Lord Byron a donné du Δεῦτε παῖδες une belle traduction, faite toutefois d'après une copie inexacte. Le texte qu'il insère dans ses notes n'a que quatre couplets, le texte original en a sept.

Loin d'être la meilleure des chansons grecques, elle n'est pas même la plus belle parmi les pièces patriotiques du même auteur, et on lui préfère de beaucoup la chanson montagnarde : ὥς ποτε παλληκάρια, etc. « Jusques à quand, Pallicars, nous faudra-t-il, comme des lions, vivre seuls dans les défilés, sur les hauteurs, dans les montagnes, etc. » (Voyez cet hymne de guerre dans l'intéressant recueil de Fauriel, tome II.)

Rhigas était Thessalien, né vers 1753. La révolution française porta toutes ses idées vers l'affranchissement de son

propre pays. C'est à cette époque et dans ce but qu'il parvint à former une grande société secrète, où il fit entrer même des Turks. Ses chansons nationales, dont il courut bientôt un grand nombre de copies, firent très-grande sensation en Grèce. Mais, trahi dans ses projets par sa propre imprudence, il fut livré aux Turks par l'Autriche et décapité à Belgrade. On jeta son corps dans le Danube.

Cette mort, qui fit bruit en Europe et fut pleurée par la Grèce entière, arriva au mois de mai 1798.

NOTE 4, PAGE 70.

Quand ces chants m'ont frappé pour la première fois,
Dans un vaisseau d'Hydra, sur la mer d'Ionie,
Je voguais, etc.

Je me suis embarqué pour Athènes le 5 mai 1820, sur le Thémistocle, le plus beau de ces vaisseaux d'Hydra, qui passent pour les plus élégants et les plus rapides de l'Archipel.

Je me trouvais là transporté en Grèce comme par enchantement au sortir du port de Marseille. Seul Français au milieu de cent matelots hydriotes, la langue, les costumes, les mœurs, les habitudes, tout devenait à la fois et en un moment nouveau pour moi. La Grèce était empreinte dans chaque partie du vaisseau ; j'aimais à retrouver son génie et ses beaux noms, jusque dans des objets qui ne m'en offraient qu'une application vaine et puérile. Chaque lieu était embelli d'appellations poétiques. Là on lisait : Temple de Vénus, ναὸς τῆς Ἀφροδίτης ; là Temple de Diane, ναὸς τῆς Ἀρτέμιδος ; ailleurs, Temple de Calypso, ναὸς τῆς Καλυψοῦς. Ce temple-là

était, s'il m'en souvient, le poulailler. Les canots du Thémistocle se nommaient, comme jadis les enfants de Thémistocle lui-même, Lysimaque, Néoclès et Aspasie; les canons, c'étaient Syrius, Arcture, Orion, Castor, Persée, toutes les étoiles du ciel. Il n'y avait pas jusqu'au chien du vaisseau qui n'eût un nom poétique.

Κέρβερος! Κέρβερος! On entendait les matelots faire retentir ce cri à bord toute la journée; et quand ils dormaient, la nuit, la tête appuyée sur l'affût des canons, c'était Cerbère qui veillait près d'eux, et qui même, je m'en souviens, faisait bonne et terrible garde.

NOTE 5, PAGE 71.

C'est elle! la voilà. C'est la terre sacrée.
La patrie, etc.

Mot du matelot grec qui vint m'annoncer qu'on découvrait la terre à l'horizon. C'est le 26 mai, à la pointe du jour, que j'ai pour la première fois aperçu la Grèce.

Elle s'était approchée pendant la nuit. Cérigo venait au-devant de nous. Le soleil se levait sur ses montagnes et sur le golfe de Laconie. On ne peut se défendre à cette première vue de beaucoup d'émotion.

C'était un charmant spectacle que celui de la joie qui remplissait le bâtiment aux approches de la patrie. Le Thémistocle allait légèrement et toutes voiles enflées. La mer, bleue comme de l'indigo, paraissait fuir sous lui et courir à ses côtés avec la rapidité du Rhône. Bien que la chaleur fût grande et accablante, point de sommeil de tout ce jour-là. On avait étendu la tente, jeté des tapis sur les bancs; on

dansait, on faisait de la musique; le violon de *Scrivano* et le luth du matelot s'excitaient l'un l'autre, passant tour à tour des airs moldaves et albanais aux airs mélancoliques de la Turquie, aux airs rapides de la Grèce; puis la chanson nationale de Rhigas. D'abord un matelot seul chantait, peu à peu tout le monde s'en est mêlé, le capitaine comme l'équipage. Il était touchant de voir ces Grecs s'animer au mot de patrie. Ils frappaient violemment du poing sur la table, aux refrains de vengeance et de liberté. Ils ont bien montré depuis que ce n'était pas là une exaltation vaine et que le feu sacré vivait encore dans leurs âmes.

Nous comptions, grâce au vent favorable, arriver dans la nuit à Hydra, mais un calme subit nous retint deux jours au milieu des petites îles qui entourent la grande.

Pendant ce calme, un grand nombre d'Hydriotes vinrent dans leurs barques élégantes faire visite à bord. On y apporta les nouvelles politiques du pays, nouvelles qui paraissaient faire sur Tombasis profonde sensation. J'entendais prononcer fréquemment le nom d'Ali-Pacha. Le grand événement du jour était l'armement de la Turquie contre ce vieux visir. Cette guerre, et les espérances qu'elle fit tout à coup naître, semblaient être l'objet de grands conciliabules. Ils se mettaient en cercle à l'écart, parlaient bas, prenaient un air sérieux et plein de mystère. Nul doute que cette guerre des Turks entre eux n'ait éveillé partout en ce même temps les projets que peu de mois après nous avons vus éclater. L'occasion dut en effet paraître belle aux Grecs, leurs ennemis étant aux prises, et l'attention de la Porte tout entière détournée vers Janina. En songeant que c'est Tombasis qui, un an après, à pareille époque, alla soulever les îles de l'Ar-

[illegible] mis me défendre

[illegible] parmi les Hé-

[illegible] grec,

[illegible] Grèce re-

[illegible] qu'il

[illegible]

celui qu'offre d'abord cette ile; la seconde impression qu'on en reçoit, quand on y est descendu, ne change que peu de chose à la première.

Qu'on se représente un rocher d'environ trente-trois milles de tour, nu, sans arbres, que quelques figuiers; sans herbe, sans eau, sans le plus petit coin qui ait apparence de fraîcheur et de culture; sans terre, même pour ensevelir les morts, car les riches font creuser leurs tombeaux dans le roc, et les pauvres sont forcés d'expatrier leur cercueil et d'aller se faire enterrer en Morée.

La ville, ou du moins l'amas de maisons qui entoure le petit port et regarde la Morée, est le seul endroit habité de l'île. Une ou deux maisons encore s'aperçoivent en haut de la montagne. Des couvents, celui de Saint-Nicolas entre autres, où Colocotroni et les chefs moréotes furent enfermés en 1825 après leur révolte, se montrent aussi çà et là sur les sommets dépouillés; le reste est abandonné aux chèvres. Au bord de la mer sont plusieurs moulins à vent, dont les grandes ailes découpées à jour ressemblent, quand elles restent immobiles, aux préparatifs d'un feu d'artifice.

On dirait que les premiers habitants d'Hydra ont mis exprès leurs demeures dans la place de l'île la plus hérissée de rochers, la plus difficile, la plus montueuse. Les maisons, aux toits aplatis, disposées en amphithéâtre et comme par étages, sont mêlées parmi les rocs. Point de rues, mais des escaliers et des ruelles grimpantes, tortueuses, sales, remplies d'enfants, de poules et de cochons; d'enfants surtout en prodigieuse quantité; point d'hommes, si ce n'est au port. Telle est, ou du moins telle était Hydra peu de temps avant l'insurrection.

Si on en juge par des ruines d'église, cette île, dont lord Byron paraît avoir fait l'île de son corsaire, était assez habitée dans le moyen âge. Ses rochers furent d'abord un repaire de pirates, d'autres disent un asile de pêcheurs. Peu à peu la pêche ou la piraterie, ou, si l'on veut, l'une et l'autre, les ont enrichis. Les Hydriotes ont agrandi leurs barques, ils en sont venus à bâtir des maisons autour du port, et enfin ils ont acquis de la réputation sur mer ; mais ce n'est que depuis trente ans environ que leur marine a pris un notable accroissement. La révolution française leur a été très-profitable. Notre port de Marseille dès lors a vu souvent leurs navires, qui faisaient à meilleur marché que tous autres le transport des blés. De cette époque datent les grandes fortunes du pays. Hydra a amassé en vingt ans plus de quarante millions. Ses cent cinquante vaisseaux, jusqu'au moment où elle les a changés en bâtiments de guerre, faisaient à peu près tout le commerce de la mer Noire et de la Méditerranée, concurremment avec ceux de Spetzia et de Psara.

Hydra semble donc avoir agi encore plus généreusement que les autres pays de la Grèce dans la lutte actuelle, puisqu'elle a sacrifié à la liberté commune et aux incertitudes de l'avenir une grande fortune et un état tranquille, qui n'était pas sans une sorte d'indépendance, car les Hydriotes n'étaient plus raïas de la Porte ; ils avaient reçu d'elle assez récemment le titre de néferlides ou auxiliaires, titre qu'ils partageaient avec les Spetziotes et les Psariotes. Ils n'avaient point de Turks chez eux, si ce n'est un pauvre diable de gouverneur sans influence. Ils se régissaient par eux-mêmes, libres de nommer leur sénat et d'élire son président ; seule-

ment, chaque année ils étaient tenus de fournir au Grand Seigneur cinq cents marins.

S'il en faut croire une lettre écrite par le tétrarque de Psara, Hydra et les autres îles de l'Archipel possédaient à l'époque de l'insurrection 4,000 canons et 60,000 fusils. Le désarmement dont le sultan les menaça fut même un des principaux motifs qui les firent éclater. Chios a montré bientôt quel sort leur était réservé à toutes, si, aussi obéissantes, elles avaient de même livré leurs armes.

Le rocher d'Hydra, siége de l'amirauté grecque, a aujourd'hui (1827) une bibliothèque et des écoles. Il a aussi un journal, mais un journal qui, de même que celui d'Athènes, ne se lit guère encore, il est vrai, ni à Hydra, ni à Athènes, ni en Grèce. C'est pour l'Europe qu'on écrit ces feuilles; en Grèce, l'habitude n'en est pas encore prise; on se transmet tout à l'ancienne façon. Comme il n'y a pas de postes établies, la rumeur publique répand partout les nouvelles plus vite que ne le pourraient faire les journaux.

On comptait dans l'île, en 1820, environ trente mille âmes. Les réfugiés ont dû en accroître beaucoup la population.

NOTE 8, PAGE 74.

Et sa chère maison, vers Sunium tournée,
Qui, comme un nid d'aigle dans l'air,
Domine et surveille la mer,
De terrasses en fleurs à chaque étage ornée.

Le voyageur qui passe en mer devant la ville d'Hydra, ou qui ne fait qu'en parcourir les rues et les environs, en remporterait une idée inexacte si quelque riche hospitalité ne

lui ouvrait ces demeures qui paraissent du dehors si peu souhaitables ; car l'extérieur, même des plus grandes et des plus belles, est loin de laisser deviner la richesse et le luxe qu'elles renferment. Il y a dans la ville quinze ou vingt maisons qu'on appellerait en Italie des palais. Leurs maîtres y ont apporté de leurs courses de mer, et de chacune des contrées où les a conduits le commerce, tout ce qui peut servir à l'embellissement et à la commodité de la vie. Les meubles d'Europe sont là mêlés à ceux d'Asie, dans de grandes salles pavées de stuc, de marbre ou de mosaïques, et si fraîches! Des terrasses, placées à différents étages et à différentes expositions, sont couvertes des fleurs les plus rares, choisies dans l'Orient et dans l'Occident; la terre de ces jardins a été elle-même apportée dans des vaisseaux et élevée à grands frais au haut du rocher.

Telle était la maison où j'ai reçu à Hydra une si franche hospitalité. Elle dominait la ville et la mer. On y montait du port par plus de cent marches. La vue de ses terrasses s'étendait sur la Morée jusqu'à la pointe de l'Attique. Je dois m'en souvenir, car mon hôte me retint plusieurs jours dans l'île, parce qu'il voyait rôder un corsaire autour du cap Colonne ; il en pouvait, avec sa longue-vue, saisir tous les mouvements. Il *surveillait* véritablement la mer; il ne se passait rien du golfe d'Argos au golfe d'Athènes qu'il ne le sût.

Ce qui m'a particulièrement frappé pendant le court séjour que j'ai fait à Hydra, c'est le peu de place que tiennent là les femmes. Les mœurs turques se sont introduites à cet égard en cette île plus qu'en aucun autre lieu de la Grèce. Les femmes hydriotes mènent une vie sédentaire, retirée et toute domestique, selon la plus large signification du mot.

Elles paraissent être dans leur maison un peu plus seulement que leurs servantes. Si on les rencontre dans les salles ou les vestibules, on passe sans presque les regarder. L'heure du dîner arrive; elles viennent s'asseoir à table après tout le monde. Le mari et les étrangers ne se souviennent pas qu'elles sont là : il est rare qu'on leur donne l'occasion de parler, je veux dire de répondre, car de parler les premières, ce serait apparemment de l'audace. Les Hydriotes sont d'origine albanaise, et ont retenu dans leurs mœurs quelque chose de la rudesse de leurs premiers aïeux.

Je suis allé faire visite chez un Grec de la Morée établi à Hydra. La maîtresse de la maison, grande et belle personne, vint, pour nous faire honneur, nous servir elle-même la conserve de roses, le verre d'eau, la pipe et le café, cérémonie qu'il faut subir dix fois si l'on fait dix visites dans la matinée ([a]). J'étais tout honteux de la voir demeurer debout devant moi, attendant que j'eusse bu et mangé. Je voulais me lever; le maître me faisait signe de la main comme pour m'empêcher de faire cette *inconvenance*. La dame grecque souriait doucement de mon embarras; elle alla ensuite s'asseoir à l'écart sur une chaise, tandis que nous étions étendus, nous autres hommes, sur les divans ([b]), et elle écouta la conversation, se permettant quelquefois d'en sourire, mais jamais d'y mêler un mot.

Le capitaine Jakomakis, à notre arrivée à Hydra, me dit en descendant de son vaisseau : « Demeurez; je viendrai

([a]) Les visites commencent en Grèce à cinq heures du matin, après la messe.

([b]) Le divan est, à proprement parler, la réunion des gens assis sur les sofas; mais je me sers de l'expression généralement reçue.

vous reprendre. Je vais voir mes amis; nous ne monterons que ce soir à ma maison. » Singulières mœurs! après quatre ou cinq mois d'absence, ce n'était pas sa femme qu'il allait embrasser la première, il avait autre chose à faire depuis midi jusqu'au soir; et le capitaine Jakomakis était certes un bon mari, un excellent père; il suivait seulement en cela les habitudes du pays. Personne à Hydra n'eût songé à y rien voir d'extraordinaire, c'était faire comme tout le monde.

Prêt à partir, je lui demandai à saluer la dame de la maison : « Cela n'est pas nécessaire, me dit-il; cependant, si vous le voulez, vous le pouvez. » Et il la fit venir dans le vestibule.

Du reste, à Hydra, les femmes ne communiquent pas avec les étrangers aussi librement qu'en beaucoup d'autres lieux de la Grèce : l'absence continuelle des maris a introduit la jalousie dans les mœurs et imposé aux femmes cette réserve et cette reclusion. Elles demeurent presque toujours seules dans leur île de pierre. Les hommes d'Hydra ne sont chez eux qu'à peine quelques jours dans l'année; véritables oiseaux de mer qui viennent un moment se poser sur le nid du rocher, et puis reprennent leur vol.

NOTE 9, PAGE 75.

Baissez la voile. Allons. La Néréide est prête.

Le canot du capitaine Tombasis se nommait la Néréide.

NOTE 10, PAGE 75.

Tous ils se sont parés de leurs habits de fête.

Aux approches d'Hydra, tout l'équipage du Thémistocle,

depuis le capitaine jusqu'au dernier matelot, mit ses plus beaux habits avant d'aborder. C'est en Grèce et en Turquie une habitude générale, au retour d'un voyage, de se parer pour rentrer chez soi. On voit, près des grandes villes de l'Orient, les conducteurs de caravanes faire leur toilette en plein air, pendant que leurs chameaux se reposent, attachés en cercle autour des bagages. Ils dépouillent là le vieux turban et les vêtements poudreux du voyage, et se font frais et brillants pour entrer en ville.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

NOTE 11, PAGE 80.

Et trouver le Pirée au but d'un long voyage.

Le Pirée n'est qu'un rivage désert, aride, et d'un aspect misérable. Le couvent abandonné du Saint-Esprit et deux ou trois masures qu'habitait un douanier turk, sont, avec quelques débris de remparts antiques, tout ce qu'on y trouve aujourd'hui (*); mais Athènes est à deux lieues, debout à l'horizon. En entrant au port, on ne passe pas sans curiosité entre ces deux piliers à fleur d'eau qui portaient les lions célèbres placés aujourd'hui à la porte de l'arsenal de Venise.

NOTE 12, PAGE 80.

Qui, des mers, aperçoit brillant à l'horizon
Sur son socle éternel grandir le Parthénon.

L'Acropolis s'élève sur un large rocher isolé au milieu de

(*) Il est inutile de dire que tout est bien changé depuis que ces notes ont été écrites. Le Pirée est maintenant une ville, une espèce de faubourg composé de magasins, de boutiques, de maisons de commerçants. Il y règne un grand mouvement; on y trouve des fiacres, même des omnibus. Le Pirée ne ressemble donc guère au Pirée que j'ai vu il y a vingt-trois ans. J'ai déjà fait remarquer qu'en lisant toutes ces notes il fallait se reporter à la date de leur première publication.

l'Attique, et coupé presque régulièrement comme pour servir en effet de piédestal au temple de Minerve. C'est là le trait caractéristique d'Athènes; c'est là ce qui vient saisir de si loin en mer les yeux du voyageur arrivant d'Europe; c'est l'image qui reste surtout dans son souvenir après qu'il l'a quittée, avec celle de ce beau ciel bleu qui en est inséparable: car la beauté du ciel, invariablement pur et serein, ne caractérise pas moins Athènes que les colonnes mêmes du Parthénon.

On sent un profond regret en songeant que cet admirable temple existait encore tout entier vers la fin du XVII[e] siècle. Ce fut au temps où Louis XIV élevait à Paris la colonnade du Louvre que le Parthénon s'écroulait à Athènes[*]. Il n'a donc fallu rien moins que l'explosion d'un magasin à poudre pour renverser ces colonnes et disjoindre ces marbres qui semblaient unis pour défier tous les siècles. Les anciens travaillaient en tout genre pour la durée: non-seulement les capitaines, les législateurs, les sages, les poètes, les artistes, mais le peuple et les ouvriers même étaient échauffés, selon leur portée et chacun en son genre, du sentiment qui échauffait les grands hommes. Chacun cherchait à atteindre la gloire, et il y en a toujours une à la portée de qui la désire. Chacun voulait, selon son pouvoir, travailler à des choses impérissables pour le plus grand honneur de la commune

(*) On dit qu'aujourd'hui le Parthénon est remis en état. Le gouvernement du roi Othon a fait faire de grands et beaux travaux à l'Acropolis. On a détruit les ouvrages de fortification dont les Turks l'avaient encombré, on a ainsi retrouvé et restauré les Propylées, la Pinacothèque, le temple de la Victoire Ces monuments accompagnent maintenant, comme autrefois, le Parthénon, dégagé de tout ce qui en embarrassait et obstruait les approches.

patrie. L'ouvrier, le manœuvre, sentaient l'influence du ciel et des institutions comme l'orateur et l'artiste, et les maçons d'Athènes mettaient de la gloire à assembler des marbres a la voix de Callicrate et d'Ictinus, comme les soldats d'Athènes à vaincre à la voix de Miltiade ou d'Aristide.

NOTE 13, PAGE 80.

Où, du Chelmos, soudain a vu Sparte apparaître;
De ce même détour peut-être
D'où regardait Léonidas.

Depuis les plus anciens temps il n'a point été fait en Grèce d'autres chemins que ceux que la nature a laissés à travers les montagnes, et qu'ont tracés le long des rochers les pieds des chevaux et des hommes. On est à peu près certain qu'aux lieux où l'on passe aujourd'hui, les vieux Grecs ont aussi passé : routes dangereuses au bord des précipices, remplies de pierres roulantes, et qui servent elles-mêmes de lit aux torrents.

Quand on va du plateau de Tripolitza à la vallée de Mistra, c'est après le khan de Bourlia qu'on a la première vue de l'Eurotas.

NOTE 14, PAGE 82.

Ce jour si lumineux, scintillante rosée
Qui descend sur les monts, s'élève de la mer.

On a pu remarquer cet effet sur les côtes des pays méridionaux. C'est surtout le soir que la lumière semble monter et rejaillir des vagues le long des rivages.

NOTE 15, PAGE 83.

J'ai vu les arbres de Daphné,
Sur les bords d'un beau fleuve, à ta gloire fidèles.

Le Ladon. En remontant son cours, on trouve, avant d'arriver à Divritza, un bois de lauriers qui semblent là se cacher aux regards, car Divritza est loin de tous chemins.

Le Ladon, qui est à Vanina une charmante rivière, devient torrent en approchant de Divritza. Les montagnes, qui étaient vêtues de verdure du pied à la cime, s'élèvent à pic entièrement nues, et ne laissent au bord de l'eau qu'un étroit sentier dans le bois de lauriers.

NOTE 16, PAGE 83.

Du Pentélique et de Paros,
Sous la terre, j'ai vu les entrailles antiques.

Ce ne sont guère les carrières du mont Marpesse qu'on va *voir* à Paros, mais la fameuse grotte d'Antiparos, digne jusqu'à un certain point de sa célébrité. Elle rappelle en grand les carrières de Caumont en Normandie. Elle n'a point comme elles de magiques effets de lumière ; les flambeaux n'en font point étinceler les parois et les voûtes; le temps a revêtu toutes ses stalactites d'une croûte blanchâtre qui en détruit la transparence et l'éclat; mais c'est un admirable temple de la nature, où la nature elle-même, formant mille accidents variés, des dômes, des flèches, des lustres voilés, des draperies à mille plis, semble s'être fait un jeu d'imiter l'art. On descend sous la terre. Souvent, de la voûte éclairée

par les flambeaux, l'œil plonge dans des enfoncements pleins de nuit, dont il ne semble pas que la vue et la lumière puissent atteindre la profondeur. Si, du fond de ces salles souterraines, on aperçoit par hasard, à travers quelque étroite ouverture, se glisser un rayon du jour, on croit voir je ne sais quelle clarté élyséenne, on ne reconnait pas le jour de la terre.

La ville de Paros est assez jolie; elle est au bord de la mer. Un marbre éblouissant pare les plus pauvres maisons. Toutes ont leurs toits aplatis en terrasses, et les rues sont ombragées en beaucoup d'endroits par des vignes en berceaux qui laissent pendre avec grâce des pampres pleins de fraicheur. Les femmes lavent leur linge dans des auges de marbre blanc; elles tirent l'eau de puits de marbre blanc.

NOTE 17, PAGE 84.

Mais Niobé, sur le Sipyle,
Debout pleure du moins, sans accepter son sort.

« La douleur de Niobé était si profonde que, transformée « en rocher sur le mont désert de Sipyle, où sont les antres « des Naïades qui forment des danses solennelles autour du « fleuve Achéloüs, elle paraît sensible à ses malheurs et ré- « pand encore des larmes. » (Homère, *Iliade*, ch. XXI.) C'est cetté Niobé d'Homère qu'on a voulu désigner ici, et non pas la statue de la galerie de Florence.

On vous montre encore la roche de Niobé *sur le mont désert de Sipyle*, à quelques lieues de Smyrne; mais il faut beaucoup d'imagination pour lui reconnaître une forme humaine. Quatre grottes creusées profondément dans un rocher mo-

numental répondent davantage à l'idée qu'on se fait des grottes des Naïades. L'Achéloüs coule au pied. L'Achéloüs est, à proprement parler, un torrent dont le large lit presque à sec, plein de cailloux et de grosses pierres, est rafraîchi çà et là par des platanes et des lauriers-rose. Dans la partie inférieure, un filet d'eau ramassé dans un conduit est maintenant tout le fleuve.

La vue s'étend, du sommet dépouillé du Sipyle, au delà de la vallée riche et ombragée de Hadgilar, sur trois rangs de belles montagnes. Les dernières, les plus vaporeuses, sont celles d'Éphèse.

NOTE 18, PAGE 85.

Comme on voit sommeiller cette pâle statue,
Qui montre en nos jardins Ariane abattue,
Posant sur un bras faible un front décoloré.

Cette statue, qui a été longtemps à Paris, est aujourd'hui au Vatican; il y en a une copie au jardin des Tuileries, dans l'enfoncement de l'escalier qui monte à la terrasse du bord de l'eau. Les uns l'appellent Ariane, d'autres Cléopâtre.

NOTE 19, PAGE 88.

En lui, sans le savoir, des primitives mœurs
Il conserve encor quelque trace.

La Grèce ancienne se retrouve partout dans la Grèce moderne. Il y en a autant de vestiges dans les mœurs et les habitudes que dans les lieux et les monuments. Il serait long de parler de toutes les ressemblances. Quant à celle de la

langue, elle est assez remarquable. Celle du costume ne l'est pas moins.

Les usages ruraux demeurent les mêmes en beaucoup d'endroits : la façon d'ensemencer les terres, de séparer le grain d'avec la paille, la charrue, les aires, la manière de faire le vin, la coutume d'y mettre infuser la pomme de pin, etc. Les cabaretiers qui font peindre à Paris des pommes de pin sur l'enseigne de leur cabaret, ne se doutent guère que cela leur vient de la Grèce.

L'ancienne hospitalité est partout. La jeune fille de la maison vient toujours verser de l'eau sur les mains du voyageur et le servir. On égorge le chevreau pour son repas; on étend des peaux et des tapis pour son sommeil, et en se quittant on se laisse un gage, quelquefois des armes.

J'ai retrouvé les chars d'Homère dans la partie occidentale de l'Asie mineure. L'essieu roule avec les deux roues pleines.

La guerre actuelle a présenté des habitudes tout homériques. Deux hommes de camps différents, l'un Grec, l'autre Turk, qui ont eu des relations d'hospitalité ou de voisinage, causent un moment s'ils se rencontrent, ils se donnent la main; puis, après cette espèce de trêve qu'amène chaque jour la chaleur de midi, ils se remettent à se tirer des coups de fusil.

Les mariages comme la guerre, les cérémonies des funérailles comme celles des naissances, rappellent également l'antiquité. Homère se retrouve dans ces myriologues que les parents viennent improviser sur le corps de ceux qui ne sont plus. Il n'y a pas de jour où les scènes de la mort d'Hector ne se répètent dans les cabanes de l'Albanie.

On pense bien que les superstitions sont restées aussi les mêmes : les superstitions sont de leur nature choses à durer, quand même tout le reste aurait fini. La plus répandue encore en Grèce est celle du *mauvais œil*. C'est pour le détourner qu'ils suspendent des ornements brillants au cou de leurs chevaux, afin que le mauvais œil s'y fixe et y épuise son venin. De là aussi l'usage d'attacher des pièces d'argent ou d'or sur la tête des enfants. J'ai vu sur le front d'un petit Grec, dans la vallée de Mistra, une pièce d'argent à l'effigie de Napoléon. La mère avait cru peut-être ce charme plus puissant que les autres. On se sent éveillé comme d'un songe, quand, en allant chercher Léonidas, on rencontre tout à coup Napoléon à Sparte.

Il y avait, aux premiers siècles de la Grèce, peine capitale pour quiconque tuerait une cigogne. La peine ne subsiste plus, mais le respect et la superstition subsistent encore. Le peuple considère toujours ces oiseaux comme une bénédiction pour la maison sur laquelle ils viennent poser leur gros nid. Les Turks partagent même sur ce point la superstition des Grecs. M. Pouqueville raconte qu'à Janina, après le départ des cigognes, si quelques-unes n'avaient pu suivre la troupe, le cadi les faisait recueillir et nourrir jusqu'au printemps. Au reste, les Turks, si peu humains pour les hommes, le sont toujours beaucoup pour les animaux ; ils courbent sous les fardeaux un raïa, l'accablent de coups ou l'égorgent, mais ils ont des lois portées contre celui qui charge trop un mulet ; tel musulman qui garde des chrétiens esclaves ne peut voir des oiseaux dans une cage sans les acheter pour leur rendre la liberté.

Les nouveaux Grecs croient autant que les anciens aux

devins et aux songes. Les lieux consacrés aux superstitions antiques le sont encore à des superstitions à peu près semblables. Dodone, par exemple, et M. Pouqueville sera encore mon témoin, est toujours Dodone, bien que son temple soit remplacé par la chartreuse de Locli. Les gens de Janina et des villages d'alentour y viennent à la panéghyris de l'Assomption bivouaquer sous les vieux chênes, persuadés que cela leur procurera la guérison des fièvres. Ils y trouvent des *inspirations*, des remèdes pour certaines maladies. Les femmes d'Athènes vont encore glisser aujourd'hui à une place de la colline du Pnyx où les Athéniennes allaient autrefois glisser pour devenir fécondes. Les mères vont encore sur la colline de Musée, dans ces trois grottes appelées *prison de Socrate,* exposer la nuit leurs enfants malades pour en obtenir la guérison; elles y portent des gâteaux, du miel, des bandelettes, sans doute comme présents au génie du lieu. Elles dépouillent ensuite les enfants dont elles doivent laisser là pourrir les habits; et, les faisant passer, par une ouverture, de l'une à l'autre de ces grottes, elles les présentent tout nus aux rayons de la lune. Ainsi les restes des superstitions de l'antiquité demeurent là et partout parmi les débris de ses monuments; les nouvelles mœurs sont entées sur les mœurs anciennes comme les maisons nouvelles sur les anciens fondements.

Les Athéniens de nos jours, à qui on pourrait dire encore, *O Athéniens légers!* vont tous les ans, le lendemain de Pâques, près du temple de Thésée, pour y danser la romaïque, en mémoire peut-être, quoiqu'ils ne s'en doutent guère, des danses qu'on y célébrait autrefois en l'honneur du retour de Thésée. C'est ainsi que dans le vallon solitaire

de Némée, à la place où l'on solennisait les jeux néméens, les paysans de tous les environs viennent annuellement, le 15 août, célébrer une panéghyris en l'honneur de la Vierge, près des ruines du temple de Jupiter.

Du reste, c'est une chose bien remarquable à Athènes que la passion qu'on y a pour les fêtes (que l'on y avait, hélas!). Les anciens Athéniens comptaient dans l'année quatre-vingts jours fériés; il y a peu de temps encore, je ne pense pas qu'il se passât un jour dans leur ville où les boutiques ne fussent en partie fermées; il est vrai qu'il y habitait plusieurs peuples et plusieurs religions. Ainsi, l'étranger avait-il besoin de faire quelque emplette? Monsieur, lui disait-on, c'est aujourd'hui vendredi, les Turks ne sont pas à leur boutique. Mais demain? Demain, c'est le jour du sabbat, les Juifs ne travaillent point; dimanche, c'est le jour du repos des Grecs; lundi, c'est Saint-Georges; mardi, Saint-Spiridion, etc.: il y avait toujours quelque fête ou danse aux environs d'Athènes, tantôt au monastère de l'Étoile, ou à Saint-Jean-le-Chasseur, ou à Saint-Cyriani sur l'Hymette. Je trouvais ces pauvres Grecs bien à plaindre de tant de joie.

NOTE 20, PAGE 89.

Dans la belle vallée où fut Lacédémone.

Ce petit tableau a été copié d'après nature, et je l'ai trouvé tout composé dans un coin de la vallée de Mistra, à côté de cette *villa* turque qu'on voit près des collines de Sparte.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

NOTE 21, PAGE 93.

Assis au cap Alcyme, auprès du tombeau vide
Où la mer entre et dort immobile et limpide.

Ce tombeau vide et découvert, que l'on croit reconnaître pour celui de Thémistocle, est placé au niveau du sol, dans un encaissement taillé dans le roc au bord de la mer, à la pointe du cap où s'élevait le trophée de Salamine. L'eau de la mer, que les vagues agitées y jettent quelquefois, y séjourne, claire et tranquille, comme dans un bassin. On voit encore auprès du tombeau les débris du trophée. J'ai trouvé là une balle de plomb, de la forme d'une olive aplatie et portant l'empreinte d'une étoile, qui a dû être lancée, il y a vingt et quelques siècles, par la fronde d'un Perse.

Ce n'est pas loin de ce trophée et de ce tombeau qu'est la ruine du *tribunal du puits*, où Thémistocle, avant d'aller mourir sur la terre étrangère, a peut-être demandé justice, mais en vain. Les exilés venaient, comme on sait, en appeler là du jugement qui les bannissait. Alcibiade y a com-

paru sur son vaisseau, car les exilés plaidaient leur cause sans pouvoir toucher la terre de la patrie. Les avocats et les juges se parlaient et se répondaient de la mer et du rivage.

NOTE 22, PAGE 94.

Athènes saluait le pacha de l'Eubée!

Ceci n'est point une fiction poétique, mais un récit tout littéral.

NOTE 23, PAGE 101.

Et l'Hymette embaumé ses royaumes d'abeilles.

Le Grand Seigneur prélève sur le miel de l'Hymette un tribut en nature, comme sur le mastic de Chios.

Le tableau qu'on donne ici en passant des produits et du commerce de la Grèce ne pouvait être qu'une indication. Au miel, au blé, au riz, aux raisins, aux figues, à la soie, aux bestiaux, il faudrait ajouter l'huile, le coton, le bois de construction, etc.

La Morée peut produire annuellement environ trente millions; elle en payait douze aux Turks.

NOTE 24, PAGE 101.

De vingt libres états un esclave héritier
Aux vrais maîtres revend l'eau même des fontaines.

(Voy. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, tome II.)

NOTE 25, PAGE 101.

Un eunuque au front noir est le patron d'Athènes.

Athènes était sous la protection spéciale du grand-eunuque (Kyzlar-agassy, c'est-à-dire le maître des filles); elle formait son apanage.

Une jeune Athénienne, amenée esclave au sérail, a attiré, en 1600, cette *protection* sur sa patrie.

NOTE 26, PAGE 103.

Un homme, en ce moment assis sur le rivage.

En traçant ce portrait j'avais devant les yeux la figure d'Odyssée; mais les discours que je lui prête, bien que je les aie entendu tenir par des Grecs, ne sont pas, il faut l'avouer, tout à fait semblables à ceux qu'il tenait lui-même au temps où je l'ai vu en Grèce. Odyssée d'ailleurs, bien qu'il ne fût pas fort lettré, l'était toutefois davantage que je ne l'indique ici. J'ai surtout voulu donner dans la personne de ce chef une idée du chef albanais en général.

NOTE 27, PAGE 104.

Et jamais aux pachas n'ont remis leurs épées.

Nous nous trouvions un jour avec un Albanais dans la plaine de Troie. Nous lui expliquions sur le lieu même les combats d'Achille et d'Hector, et toute la guerre des Grecs contre les Troyens : « Mais les Turks? dit le soldat de Souli,

Cosa facevano i Turchi ? que faisaient alors les Turks ? » Pendant tous nos beaux récits il avait été préoccupé d'une idée fixe. Il ne comprenait pas un temps où il n'y eût pas de Turks, et des guerres où ils ne fussent pas les ennemis.

NOTE 28, PAGE 104.

Et je sais des chansons pleines de ces héros.

Tout le monde a lu l'intéressant recueil de M. Fauriel, et l'ouvrage où M. Lemercier a fidèlement reproduit en vers les chants des montagnards et des matelots grecs.

Andrutzos, père d'Odyssée, est surtout célèbre par son héroïque retraite à travers la Morée en 1770, lorsque, après le départ de la flotte russe, il traversa avec sa petite armée l'espace qui sépare le Magne de Vostitza, harcelé par des bandes sans nombre, et pendant une semaine entière livrant bataille presque à chaque heure du jour et de la nuit, sans pain et sans sommeil; sauvant enfin ses trois cents braves après avoir laissé, dans un dernier combat, trois mille Turks sur le champ de bataille. C'est là ce que disent les récits des Grecs, peut-être exagérés.

Lambros, pendant le même temps, faisait des prodiges sur mer. C'est ce Lambros qui, après l'abandon des Russes, ne pouvant plus servir la Grèce à la tête d'une flotte, se fit corsaire pour la servir encore, ou du moins pour se venger.

Voyez, dans le recueil de M. Fauriel, les notices des chansons I, II, XII, XIV, XX, XXVII, XXXII, sur Christos, Boukovallas, Zidros, Zacharias, Andrikos, Kontoiannis, Nikotzara.

Kontoiannis parait, selon la conjecture de M. Fauriel,

avoir, comme Andrutzos, Lambros et Colokotroni, père du chef actuel de ce nom, pris part à l'insurrection de 1770. Le sabre de Kontoiannis est célèbre, et se transmet de père en fils avec cette inscription :

Ὅποιος τυράννους δὲν ψηφεῖ,
Κ' ἐλεύθερος 'σ τὸν κόσμον ζῇ,
Δόξα, τιμὴ, ζωή του,
Εἶν' μόνον τὸ σπαθί του.

« A celui qui ne craint point les tyrans, qui vit libre dans « le monde, et dont la gloire et l'honneur sont la vie, à celui- « là seul appartient ce sabre. » (*Chansons grecques.*)

NOTE 29, PAGE 105.

Ce jour, témoin fameux de la fuite d'Ali.

Célèbre combat du 20 juillet 1792. Ali-Pacha, qui avait vu du haut du mont Bogorizza les femmes de Souli et Moscho à leur tête décider la déroute de son armée, quinze ou vingt fois plus nombreuse que celle des Souliotes, se sauva sans s'arrêter jusqu'à Janina, et y fit proclamer que les habitants eussent à se renfermer dans leurs maisons, avec peine de mort pour quiconque serait aperçu même à sa fenêtre. Il ne voulait pas qu'on vît rentrer en ville les débris honteux de son armée.

Il avait fait crier à Moscho, dans la mêlée, qu'il ferait tuer son fils si elle allait plus avant, car un fils de Moscho était alors en otage à Janina; mais elle lui répondit qu'elle en saurait faire un autre, comme la comtesse de Forli, qui, en pareille circonstance, fit comprendre la même chose, d'un geste plus expressif et plus énergique que toutes les paroles.

NOTE 30, PAGE 105.

Et Moscho, qui portait en ce jour triomphant
Sur un bras son fusil, sur l'autre son enfant.

« C'est ici Souli la fameuse, Souli la renommée, où vont « en guerre les petits enfants, les femmes et les filles, où la « femme de Tzavella (Moscho) combat le sabre à la main, « son nourrisson à un bras, le fusil à l'autre, et le tablier « plein de cartouches. » (*Chansons grecques*, tome I.)

NOTE 31, PAGE 105.

Tombèrent, en chantant, jusques à la dernière.

Elles étaient soixante. Ceci se passait le 15 ou 16 décembre de l'année 1803, près de Zalongos, quatre jours après la prise de Souli.

C'est dans cette action que M. Ary Scheffer a puisé le sujet de son tableau *des femmes souliotes*, où il a reproduit avec un talent si remarquable, sur les belles physionomies grecques, tous les genres d'héroïsme et d'émotion qui ont pu naître d'une semblable catastrophe.

La prise de Souli a été représentée sur le théâtre d'Odessa. Une pièce existe chez nous, sur ce sujet, qui exciterait bien des nobles sentiments, si elle pouvait être jouée.

Il y a, dans cette pièce héroïque, la plus belle scène peut-être qu'ait faite M. Lemercier, et dans cette scène, un mot, *Oui, mon fils*, qui porte la terreur jusqu'au sublime; avec ce simple mot, notre grand et cher Talma eût fait frissonner une salle entière.

NOTE 32, PAGE 106.

Il est un champ, nommé le champ de l'Anathème.

Le lieu que ces vers désignent est à deux heures environ de Patras, sur un plateau qui dominait la plaine et le golfe (le champ de l'âne). Il paraît que cet usage d'anathématiser un coin de terre, en y jetant des pierres et des cailloux et en prononçant le nom d'un ennemi qu'on dévoue, n'est pas particulier à cet endroit. (Voyez ce que dit à ce sujet Pouqueville, *Voyage en Grèce*, chap. XCIX.)

NOTE 33, PAGE 107.

L'autre lampe, éclairant l'image qui console,
Commence à balancer sa veille de la nuit.

Les vaisseaux de l'Archipel ont leur *Panagie*, comme ceux de la Méditerranée leur *Madone*, devant l'image de laquelle une lampe suspendue brûle toute la nuit.

NOTE 34, PAGE 108.

La coupe de parfum au matelot qui prie
A présenté du soir l'encens habituel.

Dans les vaisseaux grecs, le soir, à l'heure de l'*Ave Maria*, on allume une coupe d'encens qu'on laisse fumer un moment devant l'image de la *Panagie*, la *Toute-Sainte;* puis,

après en avoir parfumé et comme sanctifié l'intérieur du bâtiment, on va la présenter au capitaine, et tour à tour à chacun des matelots, qui de la main attirent un peu d'encens vers leur visage et font le signe de la croix. Cet usage poétique doit tirer son origine de l'ancienne Grèce.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

NOTE 35, PAGE 111.

Avez-vous vu la reine de l'Aurore,
La cité merveilleuse, épouse des sultans,
Dont les palais légers, fragiles, éclatants,
D'un triple amphitéâtre enchantent le Bosphore ?

Nous plaçons ici la traduction anglaise :

" Queen of the morn ! Sultana of the East !
City of wonders, on whose sparkling breast,
Fair, slight, and tall, a thousand palaces
Fling their gay shadows over golden seas !
Where towers and domes bestud the gorgeous land,
And countless masts, a mimic forest stand ;
Where cypress shades the minaret's snowy hue
And gleams of gold dissolve in skies of blue,
Daughter of Eastern art, the most divine,
Lovely yet faithless bride of Constantine,
Fair Istamboul, whose tranquil mirror flings
Back with delight thy thousand colourings,
And who no equal in the world doth know,
Save thy own image pictured thus below !

Dazzled, amazed, our eyes, half-blinded, fail,
While sweeps the phantasm past our gliding sail,

Like, as in festive scene, some sudden light
Rises in clouds of stars upon the night.

Struck by a splendour never seen before,
Drunk from the perfumes wasted from the shore,
Approaching near these peopled groves, we deem
That from enchantment rose the gorgeous dream,
Day without voice, and motion without sound,
Silently beautiful! The haunted ground
Is paved with roofs beyond the bounds of sight,
Countless, and coloured, wrapped in golden light.
' Mid groves of cypress, measureless and vast,
In thousand forms of circles, crescents, cast,
Gold glitters, spangling all the wide extent,
And flashes back to Heaven the rays it sent.
Gardens and domes, bazaars begem the woods;
Seraglios, harems, peopled solitudes,
Where the veil'd idol kneels; and vistas through
Barr'd lattices, that give the enamoured view,
Flowers, orange-trees, and waters sparkling near,
And black and lovely eyes. — Alas, that Fear,
At those Heaven-gates, dark sentinel should stand,
To scare even Fancy from her promised land!"

NOTE 36, PAGE 112.

Ah! que de sa splendeur l'Européen séduit, etc.

On vante beaucoup, et avec raison, le premier aspect de Gênes quand on y arrive par mer, celui de Naples quand on y vient par le golfe, l'entrée de Londres par la Tamise, couverte d'innombrables vaisseaux. Mais rien de cela n'égale la première vue de Constantinople, lorsque, venant du château des Sept Tours, on voit s'avancer la pointe du sérail, la triple ville, et tout le Bosphore avec ses palais et

ses gulistans (a). On ne sait plus où l'on est, il semble qu'on soit trompé par quelque illusion; il y a dans ce qu'on éprouve quelque chose du rêve. Mais il ne faut point aller voir de près et en détail le magique théâtre. Tout est bien sale derrière les décorations. Les coulisses sont partout mortelles à l'imagination.

Quand on pénètre dans l'intérieur de cette belle Constantinople, on ne voit plus que des rues mal pavées, étroites, tortueuses; point ou peu de belles maisons. Toutes ces maisons de bois, peintes en rouge et en noir, ouvrent la plus grande partie de leurs fenêtres sur une cour intérieure : il est facile de concevoir quel aspect inanimé cela donne aux rues, qui ont l'air de ruelles; on se figure que la véritable rue est de l'autre côté. De la tristesse, du silence; quelques bruits d'eau, quelques fontaines, auprès desquelles sont assis sans parler des gens à gros turbans gris qui font la police avec un bâton (b); quelques places où l'on trouve des arabas ou chariots tout attelés de leurs bœufs, et des chevaux de main tout bridés, qui attendent les passants, comme font nos fiacres et nos cabriolets; çà et là quelque Turk à cheval suivi d'un ou de plusieurs serviteurs, quelque femme voilée qu'accompagne une négresse, quelque men-

(a) Jardins de fleurs.

(b) Ceci était exact hier encore, et ne l'est déjà plus aujourd'hui. Depuis la destruction des janissaires, ces gens, qui appartenaient au corps des janissaires, ont disparu. Quelqu'un qui arrive en ce moment de Constantinople, dit que l'aspect de cette ville a changé, et que la révolution qu'y a faite le sultan Mahmoud lui a donné un air presque européen. Ainsi, au lieu de ces hommes assis et armés de bâtons, on voit se promener, comme dans nos villes d'Europe, des sentinelles armées de fusils, des patrouilles, etc. (1827.)

diante tendant la main : voilà l'intérieur de Constantinople. Ce serait en omettre le trait le plus caractéristique et le plus général que d'oublier les chiens qui remplissent les rues et qui occupent en longues files la place du ruisseau. Ils sont là dans des trous avec leurs petits, au milieu de la poussière et des chiffons. Maigres, endormis, malades, ils obstruent incessamment le passage ; on est toujours au moment de leur marcher sur le corps : ils ne se dérangent jamais ; ils se sentent chez eux. Ils vivent là, pauvres et dénués qu'ils sont, de la charité des fidèles. Lorsque quelque Turk s'arrête devant une boutique de boulanger pour y acheter du pain et en faire la distribution aux chiens du quartier, il est curieux de les voir tous deviner dès l'abord son intention, se réunir en cercle autour de lui, le regarder tirer son argent de sa poche en suivant de la tête tous ses mouvements. Chaque quartier a ses chiens, et un chien en chef qui domine les autres. Ils ne se jettent sur la pitance que lorsque le chien *aga* a donné le signal en prenant lui-même un lopin. Si un chien d'un autre quartier venait prendre part à leur banquet, il serait reconduit de suite par la rue entière, et non sans morsures.

Les bazars et les bézestins sont peu remarquables, si ce n'est par leur saleté, et il faut toujours les traverser avec précaution à cause de la peste. Les cafés sont nombreux, mais un aveugle pourrait les croire vides, tant la foule y fait silence. On les voit remplis de Turks et d'hommes de toutes nations qui fument ; si l'on y cause, c'est à voix basse.

Quelque chose pourtant rappelle dans ces rues et dans ces places l'éclat dont la première vue de Constantinople a frappé l'étranger. L'œil est attiré çà et là par quelque belle

mosquée ou quelque brillante chapelle de sultan dont on aperçoit, à travers un grillage, les tombeaux recouverts de cachemires et éclairés d'énormes cierges, auprès desquels un prêtre lit et prie nuit et jour. Chaque chapelle de sultan a auprès d'elle sa fontaine, son école publique, et souvent un hospice. Les grandes mosquées ont de même leur hospice, leur collége et leur fontaine. Les mosquées sont innombrables à Constantinople. Les plus belles de toutes, sans parler de Sainte-Sophie, qu'il faut d'abord admirer pour obéir à l'usage, sont la Suleïmaniè, celle de Nouri-Osmani (la lumière d'Osman), et surtout celle du sultan Ahmed, près de l'Atmeïdan (hippodrome), bâtie par le sultan dont elle porte le nom, au temps où Henri IV et Louis XIII régnaient en France. La porte de cette charmante mosquée, modèle d'architecture moresque, est un des ouvrages les plus élégants qui aient été faits en ce genre ; et tout l'édifice, entouré de beaux platanes et de beaux cyprès, éclate avec grâce au milieu de la verdure. On ne saurait oublier parmi les splendeurs de Constantinople la fontaine de Top-hana et celle de Sainte-Sophie. L'eau est le plus grand luxe de cette capitale.

Le sérail, espèce de quatrième ville ajoutée à la ville franke, à la ville turque et à Scutari, est grand comme l'est à Paris le faubourg Saint-Germain ou au moins toute l'île Notre-Dame ; dix mille personnes y habitent, employées aux plaisirs, au service ou à la garde du sultan. Il en pourraît contenir le double. Il est difficile d'y pénétrer plus avant que la première, ou, par grande faveur, la seconde cour. Les dômes, les globes d'or, les coupoles qu'on voit s'élever derrière les hauts murs, du milieu des ombrages,

semblent annoncer une grande magnificence; mais dans l'intérieur, les appartements, ceux du sultan lui-même, sont loin, dit-on, d'être aussi splendides que l'imagination pourrait le supposer, bien qu'ils ne soient pas toutefois sans richesse et sans éclat. Ce sont des salles où les dorures ne manquent pas, mais souvent peu éclairées, sans autres meubles que des divans et des nattes ou des tapis, sans autre ornement sur les murs que des chiffres de sultans, ou quelques versets du Coran, ou quelques peintures qui représentent des arabesques et des fleurs [a].

NOTE 37, PAGE 143.

Trois fléaux parmi les cyprès
Élever leurs formes affreuses.

Cette fiction en est à peine une. La présence de ces trois fléaux détruit bien vite en réalité l'enchantement que la première vue de Constantinople pouvait faire éprouver.

(a) On sait que les Turks ne peignent jamais de personnages ; leur religion le leur a défendu, pour les détourner du culte des idoles. Une singulière superstition prête sa force aux préceptes du Coran. Les *Mémoires d'un Grec* parlent d'un tableau représentant une bataille : on y voyait peint avec une grande exactitude les vaisseaux, les boulets sillonnant l'air, les bombes éclatant sur une ville ; il n'y manquait qu'une chose : les combattants. Les Turks croient qu'après leur mort, au jour du jugement, les personnages qu'ils auraient créés sur la toile pourraient venir leur demander une âme.

Cependant on voit dans la mosquée de Sainte-Sophie deux figures colossales d'anges à genoux, conservées du temps de Constantin. Nous demandions à des Turks comment, dans la principale mosquée de Constantinople, on avait pu laisser, contre la coutume et la religion, ces deux statues ailées. « Quoi! dirent-ils, ces deux grands oiseaux? » et ils ne surent en donner la raison. Ces figures d'anges ont sans doute été laissées là comme trophées de victoire.

Les incendies sont très-fréquents et doivent l'être dans une ville faite de bois peint. Il ne se passe guère de semaine que quelque incendie ne rougisse le Bosphore et ne fasse lever le visir, toutes les grandes autorités, et souvent le sultan lui-même. Il y a là, auprès du sérail, une barque à douze paires de rames qu'on tient préparée jour et nuit à cet effet pour le Grand Seigneur.

Quant à la peste, on sait qu'elle est aussi permanente à Constantinople que le despotisme. La peste, c'est le premier mot que j'ai entendu sur le quai de Galata; c'est la première chose que j'ai vue en montant dans Péra. Tout le monde, dans la rue, se rangeait avec inquiétude au cri bizarre et lugubre que poussaient de loin des hommes vêtus de la tête aux pieds d'une casaque brune ayant deux trous à la place des yeux, comme les casaques que portent en Italie certaines confréries de pénitents. Les mères entraient dans les allées des maisons et y faisaient entrer en hâte leurs petits enfants. Nous vîmes bientôt passer devant nous ces espèces de fantômes portant sur leurs épaules un cercueil ouvert où une jeune fille morte de la peste était couchée, le visage sans voile et la tête couronnée de fleurs.

NOTE 38, PAGE 145.

Le despotisme, esclave et de lui-même et d'eux.

Il n'existe peut-être pas en Europe de souverain moins libre en effet que le Grand Seigneur. Il a, il est vrai, indépendamment du droit de porter seul dans le sérail des manches pendantes, celui de couper par jour quatorze têtes,

mais il ne peut, sans risquer la sienne, se permettre d'infraction aux lois, usages ou préjugés du pays.

On peut dire littéralement qu'il est esclave de l'incendie, car le droit de pétition et de plainte s'exerce à Constantinople en mettant le feu aux rues; c'est une *coutume orientale*; et il est rare que le Grand Seigneur ose se dispenser d'obéir à ces sortes *d'humbles remontrances*.

Du reste, le sultan Mahmoud vient de mettre le despotisme hors de page par le coup dont il a frappé les janissaires et partant les oulémas : plus heureux en cela que son oncle Sélim, que nous avons vu payer de sa tête une semblable tentative.

Ce corps puissant des oulémas dont le muphti est le chef, et qui se compose des hommes de loi, de religion et de justice, gouvernait réellement l'empire ; mais il ne saurait plus être un si grand contre-poids à l'autorité des empereurs turks depuis que la destruction des janissaires le laisse privé des instruments qui le rendaient surtout redoutable. Mahmoud, d'ailleurs, par une mesure habile et politique, l'abolition des confiscations, a frappé les oulémas eux-mêmes, ou du moins la partie de ce corps qui était la plus puissante, en tarissant la source des richesses du clergé ; car le droit de confiscation n'était réellement productif que pour les prêtres. Les Turks, pour éviter de voir tomber leurs héritages aux mains des sultans, en disposaient en faveur des couvents et des mosquées, sous certaines conditions favorables à leur famille, et afin au moins que cela leur fût bon à quelque chose dans le ciel, puisque leurs enfants n'en devaient pas jouir après eux sur la terre.

Au reste, ce droit de confiscation ne s'étendait pas sur

tous les Turks, mais seulement sur les employés du gouvernement, pachas, fermiers-généraux et autres ; il avait surtout pour but de faire rendre gorge aux sangsues du peuple, qui travaillaient ainsi, sans y songer, pour le compte des sultans. Mahmoud a généreusement renoncé à un droit qui ne lui produisait plus rien, et il a eu l'adresse de faire approuver sa résolution par les oulémas eux-mêmes. Il s'est souvenu que le Coran défendait la confiscation, et au nom du Coran les prêtres n'ont pu qu'incliner la tête.

NOTE 39, PAGE 115.

Devant sa triple aigrette inclinent leurs turbans.

Le caouc du sultan est vert, entouré d'une mousseline blanche, et orné d'une aigrette à trois branches de diamants.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

NOTE 40, PAGE 121.

Le Padischah.

Le titre de padischah (grand roi) est celui que prennent les sultans régnants. Ils le donnent par honneur au roi de France, à l'empereur d'Autriche et à l'empereur de Russie.

NOTE 41, PAGE 122.

Du jeu puissant de l'arc amusait son loisir.

Le jeu de l'arc est le plaisir favori du sultan Mahmoud. Il se rend régulièrement deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, sur les hauteurs qui dominent Constantinople du côté du levant, pour se livrer à cet exercice. Personne, excepté les gens de sa suite, n'est admis à y assister; mais, des fenêtres des dernières maisons de Péra, on peut, à l'aide d'une longue-vue, tout voir très-distinctement.

Le jeu consiste, non pas à atteindre un but, mais à lutter à qui lancera une flèche à une plus grande distance.

Lorsque le sultan est arrivé, et que tout son monde en rang s'est prosterné devant lui, il s'amuse d'abord à tirer en l'air une cinquantaine de flèches comme pour se mettre en haleine ; puis ensuite il joute avec chacun de ses courtisans. Après chaque coup, comme s'il devait être en moiteur pour un si grand effort, on lui met sa pelisse, et il s'assied dans son fauteuil à l'européenne. Cela se répète cinquante et cent fois, et toujours avec le même cérémonial. Dès que sa flèche est partie, un homme de sa suite s'incline devant lui, comme dans une profonde admiration d'une si étonnante adresse.

Les coups fameux sont illustrés par une petite colonne de marbre blanc qu'on élève à l'endroit même où la flèche impériale est tombée, et qui rappelle, dans une inscription, le nom du sultan et la date de sa victoire. On voit, en allant à Buyukdéré, cette plaine toute parsemée des monuments qui signalent à la postérité les places où sont tombées des flèches inutiles. Ce lieu se nomme ockmeïdan, place des flèches.

Plaine du reste aride et sans arbres. Constantinople ne présente de ce côté et jusqu'au vallon de Buyukdéré que l'image de la solitude, de l'abandon et de la stérilité. Tout cet espace était couvert de bois autrefois, mais les guerres les ont détruits, et ces vastes terrains, donnés à des mosquées, sont restés depuis sans culture.

NOTE 42, PAGE 122.

Sa cour l'environnait, son bourreau, son visir.

J'ai peur d'avoir pris une licence poétique en faisant assister le grand visir aux récréations du sultan. Le sultan

n'y est ordinairement accompagné que des gens de sa maison.

Il y a là, au milieu de ces jeux, un homme vêtu d'une robe grise, et coiffé, comme les bostangis, d'un long bonnet de drap rouge replié derrière la tête : c'est le bourreau, qui ne quitte jamais le sultan, même dans ses parties de plaisir.

Le grand visir et le grand eunuque ont aussi le privilége de se faire toujours suivre par un bourreau qui leur appartient : il va sans dire que beaucoup d'autres, tels que pachas à deux ou à trois queues, gouverneurs de provinces, etc. ont dans l'empire droit de vie et de mort.

Le jour où un hospodar de Moldavie ou de Valachie reçoit à la Porte l'investiture de sa principauté, il a le droit de couper trois têtes : c'est une affaire d'étiquette.

NOTE 43, PAGE 122.

Et ses beaux icoglans, jeune et fraîche couronne.

Les icoglans ou itchoglans, c'est-à-dire *garçons de l'intérieur*, étaient dans l'origine des enfants achetés pour le Grand Seigneur ou amenés prisonniers à Constantinople ; maintenant ils sont pris parmi les fils des plus riches personnages de l'empire. Ce sont en quelque sorte des gages que les pachas, les beys et les hauts fonctionnaires remettent aux mains du sultan. Il les fait élever dans un palais impérial, nommé Galata-seraï, où on leur enseigne les trois langues persane, turque et arabe, leur religion, la musique, tous les exercices, et tous les genres de service en usage autour du maître. Ils deviennent ensuite pages du sérail,

et ils y remplissent toutes les charges, depuis les plus basses jusqu'aux plus élevées. C'est de la première des quatre chambres de pages qu'on tire les grands officiers de la cour, le porte-sabre, le porte-manteau, le porte-cafetière, l'intendant des grues, etc.

NOTE 44, PAGE 122.

Et l'esclave au front noir sous qui l'oda frissonne.

Sous le nom de l'oda on comprend tout l'intérieur du harem. *Oda* signifie, comme on l'a déjà vu, *la chambre* ou *la chambrée :* de là le nom d'*odalique* (odalik), fille de chambre, ou, pour employer le mot usité, *odalisque.*

Il est assez difficile de donner des notions parfaitement exactes sur l'intérieur du harem et sur tout ce peuple de femmes dont le grand eunuque est le maître, quelquefois même l'esclave, car les favorites, qui tremblent sous lui, le font souvent trembler à son tour.

Le sérail renferme environ quinze cents *filles de chambre*, au-dessus desquelles règnent des *cadunes* ou *dames*, qui sont, non pas les épouses du sultan, car les sultans ne peuvent se marier, mais ses favorites, c'est-à-dire celles d'entre ses favorites qui ont eu le bonheur de lui donner des enfants. Dès qu'une femme du sérail est mère, on lui compose une maison, on l'entoure d'un grand nombre d'odalisques; ses compagnes deviennent ses servantes. Là, la fécondité fait le rang et la noblesse : c'est comme chez les abeilles, celle qui pond est la reine.

Chaque année il est d'usage que la mère du sultan ou quelqu'une de ses sœurs lui fasse présent d'une femme, le

27e jour de la lune de Ramazan. La nuit célèbre qui suit ce jour se nomme *la nuit de la puissance*, fêtée par les maris musulmans dans leurs harems, comme elle l'est par le Grand Seigneur dans le sien. Les enfants nombreux dont la naissance date de cette nuit impériale semblent aux Turks plus particulièrement bénis du ciel. Si la belle esclave donnée en présent par les sultanes devient d'abord mère, elle n'entre point au rang des odalisques, elle prend aussitôt état de cadune, et, si elle devient mère d'un fils, elle monte parmi celles-ci au premier rang.

Les femmes du sérail, cadunes ou odalisques, ne peuvent être de sang turk. Il n'en entre pas une seule dans le harem qui n'ait été achetée : de telle sorte que les empereurs ottomans ne sont jamais que des fils d'esclaves; aussi *fils de l'esclave* est l'injure dont les Turks se servent pour désigner leur maître quand ils sont mécontents.

C'est tout ce peuple de l'*oda* que gouverne le chef des eunuques noirs, le kislar-aga, ce personnage, le troisième de l'état, qui prend rang à côté du grand visir et du muphti; cet homme puissant qui a le privilége, lui seul dans l'empire, quand le Grand Seigneur va le soir chez une de ses femmes, d'aller jusqu'à la porte. C'est le grand-maître des plaisirs et le premier ministre des grâces. Tout roule sur lui à l'intérieur, comme à l'extérieur sur le grand visir. C'est l'indispensable, et on peut presque concevoir plutôt un harem sans sultan que sans kizlar-aga.

J'ai entendu conter à Smyrne, par le consul général de France, M. David, que le pacha de Bosnie, Husreff Méhémet-Pacha, dans la résidence duquel il avait d'abord habité comme simple consul, se faisait lire un jour le Bajazet de

Racine (car le pacha de Bosnie était un homme instruit de nos langues d'Europe, ce qui est fort rare parmi les Turks). Entre autres choses qui l'étonnaient dans cette pièce, où il ne retrouvait pas toujours les mœurs musulmanes telles qu'il les connaissait, une surtout le frappait et le faisait rire avec irrévérence : c'est que dans le sérail de Racine il n'y avait point de kizlar-aga. Accoutumé qu'il était, lorsque lui-même était grand visir, à voir tout tourner autour du kizlar-aga, il disait et répétait à chaque scène, en voyant Acomat et tous les personnages aller et venir si librement : « Mais où est donc le kizlar-aga? Si le kizlar-aga était là, « il leur ferait couper la tête. »

NOTE 45, PAGE 122.

Et de sa main paisible il flattait sans dessein
Sa barbe aux flots épais, noire, et qui sur son sein
Descendait puissamment, parfumée et brillante.

On ne se serait sans doute pas amusé à peindre ici d'après nature la longue barbe noire de Mahmoud, si, tout en donnant plus de ressemblance à un portrait individuel, on n'avait cru ajouter aussi un trait à un tableau général de mœurs et de coutumes.

La barbe est le trait caractéristique du pouvoir chez les Orientaux : c'est surtout chose de grande importance pour les sultans ; c'est l'objet d'envie de toute leur jeunesse et souvent de la plus grande partie de leur âge ; car, jusqu'à ce qu'ils montent au trône, ils ne peuvent porter que la moustache. C'est seulement lorsqu'ils commencent à régner, qu'ils peuvent commencer à laisser croître leur barbe : elle

date du jour de leur avénement, elle est pour eux un symbole d'empire; plus elle est belle, plus ils impriment de respect. On jure par la barbe du sultan, comme par celle d'Ali.

Du côté de la barbe est la toute-puissance,

c'est la devise de l'Orient. Arnolphe ne savait pas si bien dire.

Les Orientaux ne peuvent se figurer un homme puissant sans barbe. « Quel est l'âge de Napoléon? disait le fils du schah de Perse, Abbas Myrza, à M. Jaubert [a]; quelle est sa figure, la forme de ses traits, la couleur de ses cheveux? porte-t-il une barbe épaisse? » Le jeune prince persan lui supposait sans doute, d'après sa renommée et son pouvoir, la plus belle barbe de l'Europe.

Du reste, le Grand Seigneur, au milieu de cette population de dix mille personnes que renferme le sérail, porte seul la barbe [b]. Là elle est la marque distinctive et particulière du maître, de telle sorte que les sultans, en voyant les Européens le menton rasé comme les esclaves, sont tentés de les confondre avec eux, et les enveloppent machinalement dans un commun mépris.

M. Pouqueville a rencontré dans un couvent de la Macédoine un sapeur français devenu derviche, que sa barbe avait fait réussir. Ce brave homme, un jour en Égypte, après avoir sabré les Turks à Aboukir, n'imagina rien de mieux que de se faire Turk lui-même. Il se trouvait d'aventure

(a) Voyage d'Amédée Jaubert en Arménie et en Perse.

(b) Je crois cependant que le bostangi-bachi la porte aussi. Mais le bostangi-bachi n'est officier du sérail que pour le service extérieur.

avoir une longue barbe; l'occasion était belle, le Turk était à moitié fait. Maintenant il est derviche et saint. M. Pouqueville l'a vu, chef de son couvent, l'objet de la vénération des fidèles; les Turks baisaient dévotement la main du sapeur.

NOTE 46, PAGE 123.

Un Iskander vers les plaines moldaves.

Iskander est le nom d'Alexandre chez les Orientaux. Il est question d'Alexandre Ipsylantis.

NOTE 47, PAGE 123.

Rourn et Moreh combattent les agas.

La Romélie et la Morée.

NOTE 48, PAGE 124.

Vers le Boghar du haut des Dardanelles.

Le Boghas, détroit de Constantinople.

NOTE 49, PAGE 124.

De la mer Blanche ils inondent les eaux.

La Méditerranée.

NOTE 50, PAGE 124.

Un aigle du Balkan.

L'ancien mont Hémus. La forêt de Belgrade en couvre les parties les plus basses, les plus rapprochées de Constan-

tinople. Le charmant village auquel elle donne son nom est situé au débouché de plusieurs vallées du Balkan, au milieu de bois qui ressemblent à un parc, et dont les jolis chemins, circulant au milieu des châtaigniers, des noisetiers, des chênes, rappellent beaucoup les bois de Versailles et de Ville-d'Avray.

C'est dans la forêt de Belgrade que sont les *bends* qui fournissent l'eau de Constantinople. Le bend est une espèce de digue bâtie en marbre à l'entrée de quelque vallée boisée, qui arrête et rassemble les eaux de la pluie et des sources pour les transmettre aux aqueducs.

NOTE 51, PAGE 125.

Tous courbés en long rang ont vu le Mirahor.

Grand écuyer. *Emir*, prince; *ahor*, écurie.

NOTE 52, PAGE 125.

La Porte d'Or l'a vu rentrer silencieux.

La porte d'or est la première porte du sérail, la porte impériale (bab-humayoun), en face de Sainte-Sophie. C'est là qu'on expose les têtes des suppliciés : elles y restent exposées pendant trois jours. Quand c'est celle d'un visir, elle est placée à l'entrée de la porte, sur une petite colonne en pierre, dans un plat de vermeil; si c'est celle d'un pacha à deux queues ou d'un aga, elle est mise dans une jatte de bois; celles des autres Turks et celles des raïas sont sur la terre nue.

La porte du sérail n'avait jusqu'à ces derniers temps

d'autres gardes que des portiers et des bostangis, tous sans armes et portant seulement un bâton à la main; mais depuis la révolution du 15 juin 1826, le service s'y fait militairement; le sérail est gardé par des sentinelles et des pièces de canon.

NOTE 53, PAGE 126.

Et d'Hydra calcinée apporte-moi la cendre.

Paroles du Grand Seigneur au grand amiral Cara-Ali.

La plupart des chefs musulmans nommés dans ces vers nous intéressent trop peu pour que je croie devoir donner d'eux ici quelque notice.

Cara-Ali est le même capitan-pacha que Canaris a fait ensuite sauter avec son vaisseau amiral devant Chios. Drama, de qui les grands succès contre les Grecs n'ont pu aux yeux du sultan balancer ensuite les revers, n'eut point la tête tranchée, comme je le fais entendre, mais il fut empoisonné par l'ordre du Grand Seigneur.

NOTE 54, PAGE 126.

Les princes du Fanal.

Le Fanal ou Phanar, quartier de Constantinople habité par les riches Grecs et par les familles princières de cette nation.

NOTE 55, PAGE 127.

...... Un derviche a prédit autrefois....
Et que des peuples franks, aux blondes chevelures,
Sur les murs d'Istamboul replanteraient la croix.

Une prédiction répandue depuis longtemps en Turquie

porte que Constantinople sera reconquise par une *nation blonde*.

NOTE 56, PAGE 127.

Les nochers du Bosphore ont vu dans les nuages
Le vaisseau merveilleux précurseur des naufrages.

Superstition orientale. « Ce spectre funeste, si redouté « des matelots, ce vaisseau parcourt sans cesse les airs avec « rapidité, et annonce la destruction des équipages qui « l'aperçoivent. » (*Mémoires d'un Grec.*)

NOTE 57, PAGE 128.

Les bains où le harem racontait ses mystères
Sous leurs dômes muets se taisent solitaires.

Les bains sont, à Constantinople et dans toutes les villes du Levant, le lieu de réunion des femmes, celui où elles viennent chercher leur plus cher amusement.

Ce sont des salles, quatre ou cinq ordinairement, qui se suivent en diminuant de grandeur, et qui, élevées en dômes, reçoivent leur lumière d'en haut. Le degré de température s'accroît dans ces étuves à mesure qu'on passe d'une salle dans une autre plus intérieure; et la chaleur de la dernière est difficile à supporter. Mais quand on est revenu dans la première salle, et qu'on se repose sur les lits et les sofas dont elle est entourée, en buvant le café ou le sorbet, c'est une sensation délicieuse de fraîcheur et de bien-être que celle qu'on éprouve. Ces bains de vapeur, qui semblent au premier moment affaiblir, laissent dans les veines une légè-

reté, une force, et je ne sais quelle joie extraordinaires. On se trouve agile en sortant de là; on ne sent plus l'ardeur et le poids du soleil.

Les mêmes salles servent aux hommes et aux femmes, mais à des heures différentes. Les hommes s'y rendent depuis le lever du jour jusqu'à sept heures, et ensuite les abandonnent aux femmes, qui y passent la moitié de la journée dans une grande liberté. Elles viennent en négligé du matin; leurs esclaves apportent les robes, les bijoux, les parfums et le miroir; et au sortir du bain, après le déjeuner et quelque repos sur les lits, toutes font leur toilette. Elles laissent, nonchalamment étendues, tresser et parfumer leurs cheveux. Nues, elles font assaut de beauté, et ensuite de parure; ce sont là leurs heures d'assemblées et de bal. Elles prolongent ces heures où elles sont hors du harem, libres de soins et maîtresses d'elles. Les amies se retrouvent, c'est là que se font les longues confidences de cœur, que s'apprennent les nouvelles, qu'on parle des intrigues, des tracasseries des harems; qu'on fait mille médisances. Il n'y a point de société et de réunions en Turquie, mais, grâce aux bains, les femmes turques ont presque autant de plaisir de vanité que celles des autres pays; car partout c'est pour les femmes que les femmes se parent, et là elles ont le plaisir d'enfoncer la jalousie pointe par pointe dans le cœur de leurs envieuses durant ce long assaut de toilette, où chaque instant ajoute en elles un attrait.

NOTE 58, PAGE 128.

En vain Flamour-Alté
De ses tilleuls en fleur étale la beauté,
Ou le frais Kandilly l'ombre de ses platanes.

Lieux de promenade et de réunion aux environs de Constantinople : Flamour-Alté en Europe, Kandilly en Asie. Il en faudrait nommer beaucoup d'autres si l'on voulait nommer tous ceux qui sont ravissants : la vallée de Buyukdéré fameuse par son platane [a], Dolma-Batché, Ali-bey-Keuï où coule l'ancien Cydaris; Kiaat-Khaneh ou les Eaux-Douces : c'est là que le Grand Seigneur a son palais d'été et qu'on met au vert ses chevaux. La fête de la mise au vert est une grande fête à laquelle le sultan lui-même assiste avec toute sa cour.

C'est surtout en Asie, le long du Bosphore, que sont les promenades favorites des Turks et les endroits les plus fréquentés à cause de leur beauté : c'est là qu'est Gheuk-sou (l'eau bleu-céleste), Tchiboucli, vrai paradis, près d'Anadolie-Hiçar où fut jeté le pont de Darius, la prairie de Sultanié, la prairie du Grand Seigneur près de la montagne du Géant, autrefois le lit d'Hercule, etc. lieux champêtres, embellis de kiosques, de rivières, de bassins, de fontaines de marbre, de tombeaux aux inscriptions dorées, surtout d'admirables arbres et de gazons éblouissants. C'est là que le peuple de Constantinople va s'amuser, c'est-à-dire s'asseoir

[a] La tradition indique que Baudouin, comte de Flandre, plaça sa tente contre ce platane quand il fit le siége de Constantinople à la tête des croisés, et la prit en 1204.

à l'ombre et respirer le frais, particulièrement le vendredi. Le coup d'œil de ces sortes de réunions est des plus agréables, et curieux pour un étranger. Les caïques couvrent le bord. L'herbe est toute semée et comme émaillée de tapis rouges, verts, jaunes; les bénichs (mantes) des femmes y jettent l'éclat de leurs couleurs vives et variées. Tout y est gai et animé, mais sans désordre, sans tumulte, et presque sans bruit. On croirait qu'il n'y a pas là de *peuple*, tant il y règne, il faut le dire, de dignité et de décence. On y rit, mais doucement et sans éclats. Les hommes sont d'un côté, assis par groupes sous les platanes ou les noyers, au bord de quelque bassin, près de quelque fontaine, fumant et buvant du café; les femmes, de l'autre, le long de quelque haie, à l'ombre des tilleuls ou des frênes, causent entre elles, arrangeant et dérangeant leur voile; quelques-unes fument et cette longue pipe qu'elles ont à la bouche et qui pose à terre n'est pas le trait le plus gracieux du tableau. On écoute de la musique; des joueurs de mandoline (sitara) viennent s'asseoir sur l'herbe, à distance respectueuse, devant les dames les plus apparentes; ou on rit des tours de quelque bateleur, car il y a là des baladins et des gens tapant sur un tambour et faisant danser des singes, comme dans nos villes et nos promenades les plus favorisées. J'y ai retrouvé le *paillasse* des pays civilisés, le *paillasse* européen, et j'y ai pu reconnaître que le grand moyen comique des soufflets et des coups de bâton était en possession de faire rire l'Orient comme l'Occident.

Les écoliers animent aussi ces prairies les jours de congé. Les Turks semblent prendre beaucoup de plaisir aux jeux des enfants, ils les regardent avec complaisance. Ces jeux

des petits Turks ressemblent beaucoup aux nôtres; ce sont les barres, la balançoire, etc. Mais j'en ai vu jouer un, dans la prairie de Sultanié, qui paraissait fort amuser tout le monde, hommes et femmes, et qui appartient particulièrement à Constantinople. Je le noterai ici, parce qu'il est caractéristique, et qu'il indique, jusque dans l'innocence du premier âge, les mœurs d'un pays d'arbitraire et de despotisme. C'est le jeu de l'Istamboul-cadissi, le *préfet de la ville.*

Un des plus grands écoliers, monté sur un cheval et revêtu des marques de la dignité préfectoriale, une barbe noire postiche au menton, un grand bonnet pointu sur la tête, et une hache de carton à la main, se promène gravement autour de la prairie, qui figure la ville et ses rues. Il est suivi d'une nombreuse escorte d'écoliers de tout âge, habillés en officiers, en gardes, armés de bâtons et coiffés aussi de longs bonnets pointus. Le cadi s'arrête devant les marchands, les véritables marchands, établis le long de la prairie. Il fait examiner les marchandises et les poids; elles sont toujours reconnues mauvaises, et les poids faux, comme de raison. Alors tous les écoliers saisissent le délinquant avec beaucoup de dextérité, lui sautent sur les épaules, lui donnent le croc-en-jambe et le font tomber. Puis, lui prenant les jambes dans un lacs probablement en usage dans les cas réels qu'imite celui-ci, ils lui administrent la bastonnade sur la plante des pieds, mais sans lui faire de mal. C'est à qui portera son coup, jusqu'aux plus petits enfants. Ils continuent ensuite leur tournée, et vont trouver un peu plus loin un autre coupable, aussi complaisant que le premier, qui se laisse mettre les pieds en l'air et la tête en bas. Les Turks rient beaucoup de ce jeu, et les marchands font

semblant de rire. Les écoliers leur donnent ensuite quelque argent pour leur peine.

Au surplus, c'est une chose remarquable que la beauté de ces enfants et de ces jeunes garçons turks. Je n'ai vu nulle part d'aussi beaux adolescents.

Puisque je me suis laissé aller à parler des diverses promenades et des beaux environs de Constantinople, je ne saurais passer sous silence le Tchamli-djah, un des sommets du mont Boulgourlou, plus particulièrement le rendez-vous de la *bonne compagnie*, des *dames* et des *messieurs* turks, car on ne peut guère y aller qu'à cheval ou en chariot. La vue qu'on a de ce sommet est une de ces vues qu'on a coutume d'appeler uniques dans le monde. L'Europe et l'Asie en présence, Constantinople et son bassin, la mer brillante de Marmara, tachetée d'îles, découpée de grands golfes, jusqu'au détroit des Dardanelles, le Bosphore coulant comme un large fleuve entre ces deux parties du monde, et montrant sur ses deux rives, jusqu'à la mer Noire, une suite non interrompue de sérails et de kiosques, comme s'il était la grande rue de Constantinople; un vaste mélange de mers, d'ombrages, de palais, de prairies, de mosquées, de barques se croisant sans nombre, et de vaisseaux qui, dans une étendue de vingt milles, se font un port de chaque lieu du beau canal où il leur plaît de s'arrêter; il ne semble pas, au moment où l'on voit ce tableau, qu'il puisse exister ailleurs rien de si merveilleux.

Sur ce sommet du Tchamli-djah il y a une fontaine. Des platanes, de beaux hêtres, un admirable frêne, y jettent de l'ombre. Les *messieurs* de Constantinople y arrivent sur leurs beaux chevaux richement caparaçonnés. *La grande*

dame, quand elle a quitté son araba doré et ses bœufs parés de gros glands rouges, s'y fait soutenir sous l'un et l'autre bras, comme incapable de marcher; elle monte ainsi l'esplanade, son parasol à la main, accompagnée de quelque esclave noire qui tient son miroir, et suivie de ses femmes et de ses enfants, lesquels sont servis derrière elle par d'autres enfants un peu plus âgés. On arrive, on étend les tapis, on s'établit sous les hêtres. L'eunuque ou le guide, qui marchait devant, un long bâton à la main, se retire à l'écart. Alors, comme on n'est point exposée aux regards des hommes, qui fument près de la fontaine sur l'esplanade inférieure, on se met à l'aise, on ôte un moment son voile. Les bœufs sont dételés, les chariots sont répandus çà et là, les serviteurs promènent les chevaux de main, d'autres chevaux hennissent attachés aux arbres : toute la scène est fort pittoresque.

NOTE 59, PAGE 128.

Me faudra-t-il subir, sous un vainqueur profane,
Des femmes d'Occident la folle liberté,
Et de ma bouche à tous montrer la nudité.

Le sentiment qu'on prête ici à une jeune fille pourra paraître exagéré et n'est que vrai. Les femmes turques cachent leur bouche sous le voile, autant et plus soigneusement que leur sein. Une femme surprise nue se cache surtout la figure.

La bouche est un symbole. Quand la jeune fille arrive à l'âge nubile, elle se cache la bouche; quand la femme a passé l'âge d'être mère, elle peut se la découvrir.

Les femmes du harem impérial ne portent pas de voile, car elles ne peuvent jamais être exposées aux yeux d'un homme.

En passant dans une rue de Constantinople, devant une porte entr'ouverte, je m'avisai une fois d'avancer la tête pour regarder dans l'intérieur d'une cour où une femme prenait l'air. Elle avait le visage découvert. Aux cris qu'elle poussa en se précipitant vers son voile, on eût dit que quelque profane l'avait surprise au bain ; les petits enfants sortirent en fureur et me lancèrent des pierres. Les musulmanes sentent une pitié mêlée de mépris pour la femme européenne qu'elles rencontrent dans les rues, sans voile. Elles la regardent comme on regarderait une courtisane. Quelquefois même elles lui disent des injures.

On assure qu'elles ne se plaignent point des rigueurs du harem, et ne voudraient pas changer leur sort contre celui de nos femmes. L'erreur où nous sommes généralement sur leur compte vient de ce que nous regardons en haut, et dans le harem du Grand Seigneur, au lieu de regarder parmi le peuple. Le sérail est presque une exception : il ne peut y avoir là, d'après la loi, que des esclaves ; mais les femmes de sang turk ne sont point esclaves, et il ne serait pas possible au Grand Seigneur, malgré sa puissance, d'en posséder une seule dans son harem. Elles ont une sorte de liberté et même plus d'amusements que communément on ne le suppose. Elles ne vont point, il est vrai, au spectacle, au concert, au bal, aux soirées, elles ne reçoivent point de visites d'hommes, mais elles reçoivent librement leurs amies, elles se visitent entre elles, ont des lieux de réunion communs, les bains, les promenades; font des parties de campagne

comme et quand il leur plaît : on part en chariot avec les enfants et les domestiques, on va dîner au village de Belgrade ou au platane de Buyukdéré. Dans leur maison elles gouvernent souverainement le ménage et les enfants, et pour la récréation de la vie intérieure ne manquent pas de talents agréables. Accoutumées dès l'enfance, et de mère en fille, à cette vie, elles ne peuvent ni regretter ni envier celle qu'elles ne comprennent pas, et qui, lorsqu'on leur en parle, leur paraît même en opposition avec ce qu'elles connaissent de la destination de leur sexe. Quant à cette pluralité des femmes qui choque tant nos idées, elle existe dans la loi, mais les très-riches personnages usent presque seuls de la permission, car, chaque épouse devant avoir sa maison en quelque sorte séparée, deux, trois, quatre épouses, deviennent chose fort chère. Ainsi, en général, peu ou point de partage.

Les femmes turques sont belles ; elles sont grandes ; leur démarche est noble, leurs mouvements ont beaucoup de distinction. C'est là tout ce que l'étranger peut apercevoir sous le bénich qui cache et enveloppe entièrement leur taille. On rencontre chez elles la beauté grecque plus souvent que dans la Grèce même ; leurs traits semblent peut-être d'abord trop froidement réguliers, leur nez trop fin, et pour ainsi dire trop bien fait, tout leur visage trop gras, trop poli, trop luisant. Ce voile dont elles sont toutes uniformément affublées et qui leur coupe le visage au-dessus de la bouche, donne aux plus jolies je ne sais quel bec d'oiseau qui les rend à la première vue peu agréables : mais on revient bien vite de cette impression quand on a pu les voir de plus près. Au reste, c'est plutôt la dignité que la

grâce qui les distingue; tout leur air exprime plutôt la fierté et la passion que la tendresse. Le son de leur voix est extrêmement doux (*), l'éclat de leur rire charmant.

Il n'est pas aussi difficile qu'on le croit de voir des femmes turques, puisqu'elles remplissent les promenades des environs de Constantinople; et l'étranger, qui veut ignorer les usages, s'en peut même approcher, pourvu qu'il déguise sa curiosité. Assises à part des hommes, elles sont là presque entre elles. Elles ont coutume de se croire en sûreté contre les regards. Elles entr'ouvrent leur bénich, elles ôtent même quelquefois leur voile pour jouir de la fraîcheur des arbres, ou bien c'est le vent qui le dérange. Il faut alors oser les regarder. Plusieurs peuvent ne pas être fâchées d'être remarquées, et pourtant le regard d'un homme tourné vers elles les étonne comme une inconvenance et comme une audace. Leurs beaux yeux, pleins de hardiesse et de commandement, semblent lui dire : Baissez les vôtres. Notre manière française passe auprès d'elles pour une insulte et n'est pas sans danger. Un Turk ne se permet jamais de regarder une femme. La connût-il beaucoup, il suit son chemin sans paraître l'apercevoir; fût-il son mari, il affecte de ne la point connaître.

Il y a une chose qu'on ne voit jamais dans les rues de Constantinople, c'est un homme et une femme marchant ensemble.

(*) Mahomet leur défend d'élever la voix dans les cantiques pendant le pèlerinage de la Mecque, de peur que le charme de leur voix ne détourne de la prière le cœur des hommes qui pourraient les entendre.

NOTE 60, PAGE 128.

Tandis que le vieillard, voisin du dernier jour,
Tremble comme elle, hélas! pour un autre séjour.

On sait que beaucoup de Turks ordonnent qu'après leur mort on les transporte à Scutari, l'ancienne Chrysopolis, dans l'idée où ils sont que les Ottomans doivent être un jour chassés d'Europe. Cette crainte ou cette prévoyance a fait du Champ des Morts de Scutari le plus vaste et le plus beau cimetière de l'Orient.

C'est une chose véritablement admirable que ce Champ des Morts, traversé d'une immense avenue au bout de laquelle on voit le kiosque de la sultane Validé, la mer et ses îles. Cette vue est bordée profondément, des deux côtés, d'une forêt de cyprès; dans cette forêt des morts on marche au milieu des plus belles et des plus riches tombes de marbre, peintes de vert, de rouge, ornées d'or. On y trouve gravés, ici un palmier avec ses fruits, là un rosier avec ses roses, symbole d'un homme qui fut bienfaisant, d'une femme qui fut belle; ou bien des vases d'or pleins de fruits d'or, des corbeilles de raisins, des figues, des grenades ouvertes : mille emblèmes parent ainsi les sépultures, mêlés aux versets du Coran.

Chaque tombe est comme une caisse où dans la saison on cultive les fleurs. On peut dans les cimetières turks distinguer l'âge du mort, je veux dire la durée de son sommeil, par la hauteur et la vétusté du cyprès qui est debout près de sa tête, à côté de son turban de marbre ou de pierre. Chaque mort a son arbre. Il y a des cyprès séculaires. Il y

en a de nouvellement plantés, bien jeunes, bien faibles, et qui ont encore besoin d'appui. Chacun de ces cyprès représente un être qui a vécu, et pourrait porter un nom.

Cette coutume de planter un arbre à côté de chaque pierre sépulcrale fait la beauté, non-seulement des cimetières, mais des villes du Levant, car les tombeaux y sont mêlés partout aux demeures. Ce sont ces grands bois de cyprès qui donnent à Smyrne et à Constantinople une apparence si pittoresque. Les Champs des Morts sont les promenades de la ville. C'est là qu'on va le soir prendre l'air; on se promène, on se repose, on dort sur les tombes; les mères et les bonnes y mènent leurs enfants comme chez nous aux Tuileries et aux Champs-Élysées. Les cimetières sont toujours placés dans les plus beaux sites. L'image de la mort n'a rien de triste pour les Orientaux; aussi ne la craignent-ils pas. Quand le moment est venu, ils se font tourner la tête vers le Levant et ils meurent en paix. On fait bien de parer la mort et de se familiariser ainsi avec elle, surtout dans le pays de la peste et du despotisme.

Les anciens plaçaient de même les tombes au milieu des habitations et au bord des chemins. C'est une perspective consolante pour ceux qui meurent de songer qu'on n'a pas peur d'eux, qu'on ne les exilera pas loin des yeux et de la mémoire, qu'ils habiteront encore au milieu de leurs amis vivants.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

NOTE 61, PAGE 132.

Pensait-on, en voyant l'Archipel calme et doux
En silence porter ce vaisseau d'île en île.

Une flotte ottomane était équipée chaque année pour aller recueillir les impositions des différentes îles de l'Archipel.

NOTE 62, PAGE 133.

Un cri vers Drajakan, à Scyllen répété.

Quand on a dit ces deux noms, on a rappelé tout ce qu'il y a eu de plus honorable et à la fois de plus honteux dans l'insurrection de Valachie et de Moldavie.

C'est à Scyllen et à Drajakan que tombaient le même jour, d'un côté Athanase d'Agrapha et ses deux cents braves, abandonnés par Kantacuzène, et de l'autre le jeune prince Démétrius Soutzos et le *bataillon sacré*, abandonnés par Alexandre Ypsilanti.

Voyez l'histoire de la Régénération de la Grèce. Je cite

souvent M. Pouqueville, et suis loin cependant de le citer toutes les fois que je dois quelque fait, quelque renseignement utile à ses ouvrages, ou aux communications obligeantes de son amitié.

NOTE 63, PAGE 133.

C'est toi qui lui réponds du haut de l'Érimanthe,
Sainte religion, sœur de la liberté.

L'archevèque de Patras, Germanos, a appelé la Morée aux armes et proclamé l'insurrection dans le couvent des frères *Laures* ou *Trappistes*, sur l'ancien Érimanthe

NOTE 64, PAGE 133.

Briller l'une sa croix, l'autre ses trois couleurs.

La liberté grecque arbora un moment un drapeau tricolore (bleu, vert et rouge). Voyez Pouqueville, t. II, *Hist. de la Régénération*. — Cette ressemblance avec le drapeau de la république a fait sans doute craindre aux Grecs de passer pour *révolutionnaires* aux yeux des rois de l'Europe.

Le drapeau grec a été aussi, quelque temps, bleu et fort chargé d'emblèmes : une croix et un croissant, une ancre et un serpent, un hibou et une couronne de lauriers.

En 1825, il portait neuf bandes horizontales bleues et blanches, et une croix.

NOTE 65, PAGE 134.

Quand le Dieu, qui hait l'esclavage,
Les a fait descendre du ciel.

Dieu à qui plaît la liberté, dit une noble lettre de la république de Florence à la république de Saint-Marin. Saint-Marin garde encore avec orgueil cette lettre dans ses modestes archives, où je l'ai copiée : elle ne se trouvera point ici hors de propos ; elle semble écrite aux Grecs.

« Magnificis viris, hominibus terræ santi Marini, amicis nostris carissimis.

« Magnifici viri, amici nostri carissimi, abbiamo veduto la lettera che vi scrive il governatore, et abbiamo inteso la voluntà dell' exercito della Chiesa. Dovete essere di buono animo et stare contenti et fermi, et perdere la vita insieme con la libertà : che è meglio al uomo uso a essere libero, essere morto che essere servo. *Iddio a chi piace la libertà* vi aiuterà defendervi : et noi et la nostra lega non vi mancherà. Valete. Ex palatio nostro, die XIII junii, MCCCCLXVIIII.

« Priores libertatis et vexillifer justiciæ } populi florentini. »

NOTE 66, PAGE 134.

Déjà de leurs pyrgos échappent les agas.

Il faut dire une fois ce que c'est qu'un village grec. Presque tous se ressemblent : ils se composent le plus ordi-

nairement d'un pyrgo, sorte de petit château carré, plus haut que large, et de pauvres maisons de terre, couvertes de roseaux, basses, semées irrégulièrement, n'ayant qu'une seule pièce, et pour meubles qu'une misérable natte. Chez les plus riches, et par exemple chez les Albanais-cultivateurs des environs de Thèbes, de Mégare, etc., cette pièce unique, espèce de grange, est partagée dans sa longueur en deux parties inégales, dont une, la plus petite, a un niveau plus élevé que l'autre de deux ou trois pieds, et est formée de terre battue : c'est là que la famille couche sur des morceaux de nattes; on dort par terre, à côté du tas de blé : l'autre partie est occupée par les chèvres, les ânes, les cochons, les poules; les poules perchent sur la tête des gens.

Le pyrgo, placé dans une situation agréable et autant que possible élevée, était, durant la domination turque, la demeure de l'aga, tyran subalterne, subdélégué des tyrans en chef. Cet homme louait le village, il en était le fermier-général, il le pressurait à son profit. Il reprenait en détail et avec usure sur les malheureux raïas (sujets) la somme qu'il avait payée d'avance au vayvode, lequel avait acheté le canton au pacha, qui à son tour avait acheté la province. L'aga était le dernier anneau de la chaîne, et touchait directement le peuple.

NOTE 67, PAGE 135.

Laissant leurs vertes kalybées
Les pâtres descendent des monts.

Une portion de la population d'Arcadie habite des vil-

lages dont les maisons ressemblent à des berceaux : quatre pieux fichés en terre soutiennent deux étages de branchages et de feuilles qui servent de lit et de toit ; c'est là ce qu'on appelle probablement des kalybées; et par extension on donne ce nom au village même. On rencontre souvent sur les montagnes de ces villages abandonnés. Leurs habitants sont nomades, et passent d'une kalybée à l'autre, selon la saison et le besoin des travaux, comme les pâtres de la Suisse changent de chalets, et vont des Alpes d'été aux Alpes d'hiver.

L'Arcadie a suivi la première le mouvement que Germanos a donné à la Morée. En 1820 elle était encore fort paisible, et même le joug des Turks ne semblait pas s'y faire autant sentir que dans le reste de la Grèce. On rencontrait les Arcadiens tranquillement occupés à semer le blé et le maïs dans les vallées, à faire paître les chèvres ou à épaissir le beurre sur les montagnes ; on n'entendait pour tout bruit que le bêlement du troupeau et l'aboiement du chien du berger.

L'Arcadie est un beau pays, et qui, sous beaucoup de rapports, ressemble à la Suisse. Ce sont les Alpes de la Grèce. Elle a, comme nos Alpes, ses sources, ses torrents, ses troupeaux, ses sites pittoresques, ses mœurs champêtres et primitives; c'est la Suisse, mais avec un ciel bleu et un air pur et élastique, avec des forêts de chênes aux plus hauts sommets, des bois de lauriers au bord de ses torrents, des allées de platanes le long de tous ses ruisseaux : plus animée à la fois et plus solitaire.

Les femmes arcadiennes ont un caractère de physionomie qui leur est tout particulier. Il y a dans leurs traits un

agrément difficile à définir, une grâce que Pétrarque appellerait *singolare e peregrina*. Elles portent encore leurs cheveux tressés comme les Arcadiennes des anciens temps. On retrouve également l'antiquité dans la coiffure des hommes : c'est une espèce de casquette de jonc, nouée sous le menton, et dont les cordons tombent sur les épaules; on a vu cela dans tous les bas-reliefs. Leur flûte, élargie par le bas, est encore, comme la flûte antique, faite de deux os d'agneau percés et joints ensemble avec de la cire.

NOTE 68, PAGE 135.

Le Ménale se précipite,
A l'appel de son fils entraîné tout entier.

L'archevêque Germanos était Arcadien, né à Divritza sur le Ménale.

NOTE 69, PAGE 135.

Méga-spiléon marche auprès du Péristère.

Péristère, bourg sur le Cyllène; Méga-spiléon, couvent sur la même montagne, à deux heures de Kalavrita, le plus grand et le plus renommé des couvents de la Grèce. Méga-spiléon (la grande caverne) tire son nom de la grotte immense dans laquelle il a été bâti, et qui lui sert presque de toit. Le monastère entier n'est en quelque sorte qu'une simple façade appliquée au pied de la montagne comme contre un immense mur de terre et de cailloux. Au premier aspect de cette construction bizarre, et de ses cinq étages irréguliers percés d'innombrables petites fenêtres, plus

serrées les unes contre les autres à mesure qu'elles s'éloignent davantage du sol, on se sent tout à coup transporté, je ne saurais dire où, mais plus près de l'Asie et de la Chine que de l'Europe et de la Grèce.

L'intérieur du monastère n'est pas moins singulier : on comprend, de sa position, qu'en beaucoup de parties on doit y être dans une perpétuelle obscurité. Le moine qui nous y conduisait marchait devant nous, à midi, une lampe à la main. Il y avait des effets très-pittoresques dans ces salles que nous entrevoyions çà et là en passant dans l'ombre.

Lord Byron vante la vue de Méga-spiléon ; sans doute celle qu'on a des sommets qui le dominent. C'est une vue de Suisse : des montagnes lointaines, des sapins, des traces de neige, et la mer de Lépante, encaissée profondément comme un lac.

Les moines sont nombreux : le couvent compte trois cents chambres. Ils sont riches encore, bien que l'invasion des Albanais en 1770 leur ait enlevé une partie de leurs richesses. Ils ont des champs, des vignes, ils labourent, ils vendangent, font d'excellent vin, le meilleur de la Grèce, et donnent l'hospitalité à tous ceux qui la demandent, Turks, Juifs ou Chrétiens.

Au premier commencement de l'insurrection, les caloyers de Méga-spiléon entouraient Germanos dans la Sainte-Laure, mêlés aux paysans du Cyllène et de l'Arcadie. Ils ont publié que la vierge miraculeuse de Méga-spiléon pleurait, ils ont baissé la herse du couvent, et pris les armes.

NOTE 70, PAGE 136.

Et le chien au poil noir, joyeux et menaçant,
De rocher en rocher les suit en bondissant.

On a conduit de ces chiens terribles à la chasse des Turks. Ils sont fort beaux et fort méchants, moins pourtant que ceux de la vallée de Mistra. Nous avons voulu en acheter un : on nous l'a fait cent piastres. Le Turk maître du chien avait près de lui une jeune fille : « Pour ce prix-là », dit l'Albanais notre compagnon, « achetez plutôt la jeune fille. » *Meglio sarebbe di comprar la ragazza.*

NOTE 71, PAGE 137.

De tous deux à la fois. Oui, d'Épaminondas
Les enfants à l'œil noir ont quitté la faucille;
Le bord du Pamisus d'armes au loin scintille.

La vallée de Messénie et celle de Mistra ont suivi, immédiatement après l'Arcadie, le mouvement donné par Germanos. Messène a été fondée, ou du moins rétablie, par Épaminondas. De l'Ithôme, la vue est belle. Elle embrasse la Messénie entière, qu'on voit toucher d'un côté au Taygète, de l'autre à la mer, sur le fond bleu de laquelle se dessine la montagne pyramidale de Navarin; et qui, partagée au nord en deux vallées par la chaîne de l'Ithôme, s'élargit en une seule plaine en allant vers Calamata. La ville de Messène occupe le fond de la vallée occidentale. On en distingue encore l'enceinte garnie de tours carrées. Sa porte septentrionale est debout et fort remarquable. C'est un véri-

table monument que cette porte; elle a de l'idéal comme un temple ou un palais. La superbe fontaine antique, surmontée de beaux ombrages, verse maintenant ses eaux pour quelques pauvres cabanes bâties au pied de l'Ithôme, et qu'on appelle Mavromati.

Le Pamisus ne passait point à Messène, mais de l'autre côté de l'Ithôme. C'est encore une jolie rivière, limpide, assez profonde, bien encaissée, et qui coule à pleins bords entre deux lisières de hautes herbes, de vignes sauvages, de lauriers-rose, de platanes: son pont triangulaire est célèbre et curieux. De la rivière à la montagne, peu de fécondité : des champs couverts de figuiers d'Inde et d'artichauts sauvages, des marécages où se vautrent des buffles, de petites collines mêlées les unes aux autres et sur lesquelles se groupent deux pauvres villages.

C'est là que j'ai rencontré, arrêtée sur le bord du chemin, une jeune mère qui ne paraissait pas avoir plus de douze ans. Elle portait son petit enfant sur son dos dans une peau attachée par des ficelles à deux bâtons. Une corde passée de l'un à l'autre bâton comme un lacet au-dessus de l'enfant le mettait en sûreté dans ce berceau portatif. Cette jeune Grecque nous frappa par la finesse et la régularité de ses traits et sa jolie taille si bien proportionnée, autant que par son âge si voisin de l'enfance. Il y avait beaucoup de charme et de mélancolie dans ses yeux bleus et dans toute sa figure, qui me rappela celle de Madame T...

Les effets de l'affreux gouvernement sous lequel a si longtemps gémi la Grèce laissaient des traces bien récentes sur l'Ithôme lorsque je l'ai vu. Son couvent, que de hauts cyprès annoncent de loin, était vide, toutes ses cellules

abandonnées, toutes ses portes ouvertes. Les moines avaient fui peu de jours avant notre passage, pour échapper aux avanies des Turks et à leurs mauvais traitements. C'est ce que nous raconta un pauvre caloyer du couvent même, que nous surprîmes dans un clos voisin, où nous attirait l'ombrage d'un beau figuier. Ce moine faisait sa demeure sous ce figuier. Il vivait là de compagnie avec deux poules qui fournissaient à sa nourriture. Au bruit de nos chevaux, il s'était d'abord sauvé ; mais il revint bientôt, quand il s'aperçut que nous ne portions point de turban. Sans cesse aux aguets, il se tenait prêt à fuir à la première approche de l'ennemi.

De ce clos, le moine nous montra à l'horizon, de l'autre côté de la vallée, au penchant du Taygète, le village de Pétro-Bey (Mavro-Michalis), ce brave chef des Maïnotes, qui a combattu et combat encore si généreusement pour la Grèce.

NOTE 72, PAGE 137.

Et voici les vainqueurs de Bardouni brûlée
Qui vers Tripolitza par Constance entraînés.

Constance Zacharias, de Mistra, fille d'un père qui a été empalé par les Turks. Elle planta un drapeau devant sa maison, fit des enrôlements, marcha à la tête des paysans et des femmes de sa vallée sur Londari, qu'elle mit en feu, et concourut à entraîner les Maïnotes au siége de Tripolitza.

NOTE 73, PAGE 137.

Appellent de leurs coups joyeux
Ceux qui passent sur la montagne.

Ceci est une habitude commune aux Grecs et aux Turks : c'est le salut qu'ils se font souvent entre eux ou qu'ils envoient gaiement au voyageur. Il nous est arrivé de rencontrer quelquefois en Grèce des détachements de soldats revenant du camp du séraskier ou y allant, les uns à pied, les autres à cheval, dispersés, en grand désordre, selon la coutume : ils nous envoyaient ainsi du fond des vallées des coups de pistolet accompagnés de grands cris, que nous leur renvoyions du haut des collines. Qui n'aurait pas connu leur usage eût pu se croire attaqué. Ils laissent les balles dans les pistolets, même en tirant au milieu des villes, et aux jours de réjouissances, de sorte qu'ils tuent quelquefois par gaieté. La balle fait mieux siffler le coup.

NOTE 74, PAGE 138.

Tandis qu'au pied du Pinde, ô visir de Morée,
De l'ours de Tébélen tu poursuis la curée.

Ali-Pacha se donnait à lui-même ce nom. « L'ours du Pinde vit encore, » disait-il après avoir jonché la terre de morts autour de son château assiégé, dans une sortie où, quoique malade, il s'était fait bravement porter à la tête des siens sur un brancard.

NOTE 75, PAGE 138.

Montant vers les dervends dont les gardes ont fui.

Dervend ou derbend, défilé, mot composé de deux mots persans qui signifient porte fermée. Un poste entretenu par le bey de Corynthe gardait, aux dervends, l'entrée de la presqu'île.

NOTE 76, PAGE 139.

Peut-être de Mégare, au temps de la moisson.
Épouvantaient les tourterelles.

On cite toujours en Grèce les tourterelles de Sunium; celles de Mégare n'ont pas, que je sache, de réputation faite, pourtant elles sont fort jolies; et celui qui passe à Mégare au mois de juin les voit courir en grand nombre sur la route, devant les pas de ses chevaux.

C'est un épouvantable lieu que la Mégare actuelle, et, pour peu que l'ancienne y ressemblât, on conçoit bien que Virgile y ait pris la fièvre dont il est allé mourir à Brindes.

NOTE 77, PAGE 139.

Gloire à la croix! Viens, sainte Panagie.

Panagie, toute sainte, la Madone, la Vierge.

NOTE 78, PAGE 139.

Si Thèbe est lente et tardive sa terre,
Ses blés en sont plus beaux, ses épis plus nombreux.

A la mi-juin, la moisson d'Athènes est finie ordinaire-

ment, celle d'Éleusis aussi, celle de Mégare est en train, celle de Thèbes n'est pas même commencée. La Béotie est plus froide ; mais ses blés sont plus beaux que ceux de l'Attique et de la Mégaride.

NOTE 79, PAGE 139.

Et du haut des dervends leur menaçante voix
Et leurs joyeux regards descendent à la fois
Sur le golfe d'Athène et la mer de Lépante.

C'est au sommet du mont Géranien, au poste des dervends, qu'on aperçoit les deux golfes.

NOTE 80, PAGE 140.

Riche et beau Kiamil, tu fuis, hélas ! en vain.

« Le jour avait été un jour de pluie, la nuit était une « nuit de neige, lorsque Kiamil-bey partit pour Tripolitza. « De nuit il selle son cheval, de nuit il le ferre, et dans le « chemin il prie Dieu. (*) »

« Ils ont pris les citadelles, ils les ont prises les Hellènes, « ils ont pris les défilés, ils ont aussi pris Tripolitza, cette « ville de renom. Les femmes des Turks, les filles des émirs « pleurent le long des chemins ; et de son côté, pleure aussi « une princesse ; elle pleure Kiamil, le malheureux bey : « Où es-tu, que tu ne parais plus, puissant seigneur, toi « qui étais la colonne de la Morée, l'étendard de Corinthe ; « toi qui étais à Tripolitza comme une tour solide ? Tu ne

(*) *Chants populaires de la Grèce moderne*, XVII, sect. II, tome II.

« parais plus à Corinthe, ni dans tes palais : un papas les « a brûlés tes pauvres palais ; tes écuries pleurent leurs « chevaux ; les mosquées pleurent les agas ; et l'épouse de « Kiamil-bey pleure aussi son malheureux époux ; il est « devenu l'esclave des raïas ; il vit maintenant leur raïa [a]. »

Kiamil-bey, fait prisonnier par les Grecs, lors de la prise de la ville de Tripolitza, a été, après une assez longue captivité, mis à mort dans la citadelle même de Corinthe. L'infortuné, victime de terribles représailles, fut sacrifié par le gouverneur, nommé Achilléas, au moment d'effroi où l'on vit descendre du mont Géranien dans la plaine l'armée du visir Dramali. Les Grecs ont désavoué Achilléas, et ils ont plaint Kiamil, car il n'avait pas gouverné Corinthe sans douceur et sans bonté.

Je n'ai vu Kiamil-bey qu'une fois, et je n'ai passé près de lui qu'une heure. Le spectacle que son palais m'a offert et les scènes nouvelles pour moi au milieu desquelles il m'est apparu m'en ont laissé un souvenir assez vif.

Il était nuit. C'était au temps du Ramazan : on sait que les Turks gardent alors un jeûne sévère, et même fort pénible dans les longs jours de l'été, car ils ne mangent rien depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ; toutes les affaires sont en conséquence interrompues durant la journée, et ce n'est qu'après souper, c'est-à-dire la nuit, qu'elles recommencent, et que le gouvernement lui-même reprend son action. Les gens de la campagne qui avaient donc quelque justice à réclamer du bey, obligés de passer la nuit à la ville, remplissaient alors les rues adjacentes au palais de

[a] *Chants populaires de la Grèce moderne*, XVIII, sect. II, tome II.

Kiamil. On les voyait là mangeant, causant, buvant, dormant en attendant l'heure de l'audience, autour de grands feux, près desquels ils devaient revenir ensuite s'étendre jusqu'à ce que le jour leur permît de se mettre en route, et d'aller retrouver leur maison et leurs travaux.

Après avoir traversé ces rues et ces feux, j'arrivai au palais du bey. Une vaste cour, où j'entrai d'abord, était éclairée par une grande flamme de bois de pin, brûlant dans une espèce de réchaud (un pyrée), élevé au centre sur un pieu. Sa clarté jaune et pâle me laissait voir çà et là des chevaux au piquet, des gardes, des groupes variés de gens attendant l'audience. Un bruit d'eau se faisait entendre, et mêlait je ne sais quel charme de solitude à cette scène nocturne si animée.

Un large escalier conduit à la galerie : je me trouvai au milieu d'un monde d'officiers, de serviteurs, de solliciteurs; ils allaient, venaient, entraient, sortaient, disparaissaient, reparaissaient sans cesse, et je pus me convaincre que la foule qui habite les palais n'est pas en Orient moins qu'en Europe, affairée de peu de chose. Les chambres ouvertes sur cette galerie, et intérieurement éclairées, étaient toutes remplies, les unes des principaux officiers du bey, les autres d'officiers de moindre rang; là des derviches, ici des soldats, ailleurs les secrétaires. Ces gens étaient tous assis sur les divans dont chaque chambre était entourée, et leur immobilité contrastait avec le mouvement de ceux qui parcouraient la galerie. Tous fumaient avec la dignité et le sang-froid le plus imperturbables, si ce n'est toutefois les derviches, qui me paraissaient animés de je ne sais quelle joie bizarre, et me firent, tandis que j'étais arrêté près d'eux à les regarder,

des signes qui tenaient plus des habitudes du singe que de celles de l'homme.

Mêlé à cette foule étrangère, l'importance des uns, la curiosité des autres, les regards méprisants du plus grand nombre, ne m'avaient pas préparé à recevoir du bey un accueil gracieux. Pressé cependant d'obtenir de lui un bouïourdou qui m'était nécessaire pour sortir de l'isthme, je mis fin aux remontrances de ses officiers, qui me retenaient à la porte de *son excellence*, et me disaient d'attendre, tantôt parce que le bey était à table, tantôt parce que les primats venaient d'entrer, etc.; je levai le rideau de la porte, et me trouvai en présence du bey.

Au milieu d'une grande salle assez richement ornée, sur une estrade couverte de nattes, étaient placés par terre trois chandeliers pareils à ceux de nos églises, et dont un esclave venait de moment en moment moucher les énormes bougies. Un homme de trente-six à quarante ans, de figure belle et sérieuse, était étendu seul et les jambes croisées sur le divan au fond de la salle. C'était Kiamil. Il fumait, et on le regardait fumer en silence, comme une pagode qui se donnerait à elle-même de l'encens. Sur le divan occupant la gauche du bey, deux primats se tenaient à une distance respectueuse, et au bas de l'estrade quelques officiers et un groupe de paysans grecs encombraient l'entrée. Je me fis jour à travers ces solliciteurs, et je rompis le silence de cette assemblée muette et contemplative.

Le bey demanda surpris ce que je voulais, qui j'étais, d'où je venais, où j'allais; et, à chaque réponse de mon interprète, il reportait ses yeux sur moi avec une sorte d'attention complaisante. Il me fit signe ensuite de mon-

ter, et de me placer sur le divan à côté de lui; un esclave m'apporta le café, puis tout rentra dans le silence, et je fis à mon tour partie de cette scène muette que j'avais interrompue en entrant.

Bientôt cependant l'entr'acte finit, et je vis passer sous mes yeux quelques tableaux qui, comme dans le cadre resserré d'une action dramatique, semblaient destinés à me donner une idée du caractère et du gouvernement de Kiamil.

A un signe de sa main, quelques-uns des paysans grecs qui se pressaient à l'entrée se mirent à plaider devant lui, contre une inégale répartition d'impôts : l'arrêt, que le bey prononça d'un air calme et doux, fut reçu en silence avec tous les signes du plus profond respect et même du contentement, et les plaideurs se retirèrent en touchant de leur main la terre. — Un officier du bey parut à la barre : la femme de cet officier était malade; son maître l'avait envoyé chercher pour lui en demander des nouvelles; et, après s'être informé avec intérêt au mari de l'état de la femme, il ordonna que deux de ses médecins allassent la visiter. — Mais la petite circonstance dont je lui sus le plus de gré et qui me persuada qu'au milieu des habitudes du despotisme turk il avait conservé quelque répugnance pour l'avilissement de l'homme en présence du pouvoir, ce fut la façon dont il repoussa l'humiliation de l'un des suppliants qui l'entouraient : cet homme monta sur l'estrade, se prosterna devant le bey, et se mettait en devoir de lui baiser les pieds; mais le bey, sans sortir de sa gravité, les retira brusquement sous sa robe, et laissa le misérable tout honteux et tout confus.

Je n'interrompis qu'à regret ce spectacle curieux pour moi, forcé de rappeler au bey l'affaire qui m'amenait; car

mes compagnons m'attendaient au port de Kenchrées. Le bouïourdou me fut alors expédié par le bey avec promptitude et bienveillance.

Voilà peut-être de bien longs détails à l'occasion d'un homme qui fut le maître de Corinthe, et qui, à ce titre, n'a sans doute pas droit de toucher beaucoup les amis de la Grèce et de son indépendance. J'ai pensé toutefois qu'on ne trouverait pas ici dénuée d'intérêt une scène de voyage qui, bien qu'elle n'ait aucune place dans les événements, peut servir à faire connaître l'intérieur d'un palais turk, et donner quelque idée de la manière dont les affaires s'expédiaient en Grèce sous la domination musulmane.

NOTE 81, PAGE 140.

Viennent-ils de l'Œta ces fiers armatolis?

On confond assez généralement les armatolis et les kleftes. Il y a entre eux en effet assez peu de différence. Il est vraisemblable que tous étaient également kleftes dans l'origine, c'est-à-dire montagnards armés et indépendants, qui ne s'étaient point voulu soumettre à la conquête, combattaient les agas et les pachas et descendaient les piller dans les plaines, ce qui leur fit donner le nom de kleftes ou voleurs, dont ils se sont fait ensuite un titre de gloire. Quand on en fut venu à traiter avec eux, les uns ne consentirent à se soumettre à aucune condition, et restèrent kleftes; les autres se soumirent à condition qu'ils seraient armatolis, c'est-à-dire hommes d'armes. Ainsi se forma une milice grecque aux ordres des pachas. Mais dès que ces pachas leur donnaient quelque mécontentement, les armatolis retournaient

dans les montagnes et redevenaient kleftes. La nécessité ou l'inconstance les faisaient passer tour à tour d'un état à l'autre, de telle sorte que, bien que les deux dénominations aient une signification différente, on ne fait pas grande erreur en les confondant ensemble, puisqu'elles peuvent en quelque façon s'appliquer aux mêmes hommes.

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

NOTE 82, PAGE 144.

Tel du Magne a paru le puissant épervier :
Sa voix va sur les bords de la fertile Zante
Réveiller le vieil aigle, endormi près des flots ;
Et l'autre aigle, qui porte un nom connu du Xanthe,
D'Ithaque a fait trois fois crier tous les échos.

Pierre Mavro-Michalis, bey du Magne, descendit à Calamata, dès qu'il apprit les événements de Patras. Il courut assiéger Monembasie, et ensuite Tripolitza, bien que son propre fils Anastase y fût en otage. Colocotroni, de Karitèna, vivait alors retiré à Zante.

Le cri de l'insurrection surprit Odyssée dans l'île d'Ithaque, où il supportait fort impatiemment le repos. Je l'ai vu dans cette île, sa patrie, peu de temps avant que l'insurrection n'éclatât. Il venait souvent au lazaret visiter un de ses compatriotes qui y faisait quarantaine en même temps que moi. Il s'asseyait là par terre sur sa capote velue, devant la grille de l'espèce de prison où l'Albanais était enfermé comme un aigle dans une cage.

Odyssée, qu'on appelait autour de nous le capitaine Dysséa, était un homme qui paraissait avoir alors trente et quelques années, de moyenne taille, et dont l'air annonçait plus d'audace et d'intelligence que de douceur et de bonté. Il venait richement vêtu à l'albanaise et paré de fort belles armes, et passait là, en face de son compagnon, des heures entières, à fumer, à ne rien dire, ou à se faire raconter les événements de Janina, qu'il écoutait avec une attention profonde et méditative; car le nouveau venu avait quitté depuis peu de jours ce théâtre de la guerre; il venait de la forteresse du lac, qu'Odyssée avait quittée lui-même tout récemment. C'était, m'a-t-on dit, le proto-pallikar d'Odyssée, Diacos, qu'on a vu ensuite vaincre à Livadie, mourir empalé près des Thermopyles, et dont la mort, vengée aussitôt par Odyssée, a inspiré aux nouveaux rhapsodes de la Grèce une de leurs plus belles chansons. (*) Ces deux chefs ne se doutaient guère en ce moment du rôle qu'ils étaient destinés à jouer. Les projets qu'ils méditaient ensemble paraissaient avoir pour but moins la liberté publique qu'une vengeance particulière. Odyssée avait commandé pour Ali-pacha à Livadie, et Diacos y était son second. Lorsque la guerre contre Ali fut déclarée, les habitants de Livadie avaient chassé le lieutenant du visir, et c'est de cette insulte qu'Odyssée et Diacos parlaient de se venger contre la ville même. Il paraît qu'ils manquaient d'argent; car ils nous firent proposer de nous vendre un sabre magnifique, présent d'Ali-pacha; ils nous l'offraient pour 600 piastres. Ils en ont fait ensuite un si bon usage que je ne saurais regretter de ne l'avoir pu

(*) *Chants populaires de la Grèce moderne*, XIV, sect. II, tome II.

acheter. Je ne crois pas que jamais ambitieux ait eu plus envie d'un empire que n'en témoignait de ce sabre l'Albanais que nous avions à notre service, compagnon plutôt que domestique. Lui-même, avant de nous l'apporter, avait voulu l'acheter : *Ce sabre est trop lourd pour toi*, lui dit Odyssée.

Démitri (c'est le nom de notre Albanais) a montré qu'il n'était pas indigne du moins de le manier; car il n'a pas été des derniers à courir en Morée dans les rangs de l'insurrection. Il était à la prise d'Athènes; il y brûla la maison qu'il y avait habitée avec nous : *Sapete la casa di questa povera Jakomina*, nous écrivait-il en 1822, *l'abbiamo abbruciata, coi dodici Turchi.*

Il combattait alors parmi les pallikars d'Odyssée, sous lequel il avait déjà tenté de s'enrôler au lazaret d'Ithaque. *Le capitaine Dysséa va aller brûler Livadie*, nous vint-il dire un jour, *j'ai envie de me mettre avec lui.* Brûler Livadie, c'était chose tentante! sa première vie lui revenait au désir.

Il avait été élevé dans les montagnes parmi les kleftes, fils de klefte lui-même. Enfant, il portait déjà des balles à son père, qui se battait dans Souli. Il avait même conservé pour ce père une profonde admiration. *O! quel grand brigand c'était!* s'écriait-il avec un sérieux plein de respect. *O il mio padre, che gran brigante!*

Il nous parlait avec bonne foi et une naïveté toute singulière de ses propres faits et gestes en Albanie. C'étaient quelquefois des actions qui lui eussent mérité, dans sa vraie et exacte signification, le nom dont il honorait son père. Il nous contait, comme chose plaisante, de même qu'il nous aurait

conté des tours d'écolier, comment il attendait les passants dans un défilé; comment il avait un jour coupé le cou à un Juif, un autre jour à un Turk; comment ensuite il partageait leur argent avec ses camarades. Et c'était un homme à l'air doux, aux yeux bleus, à l'humeur gaie, un excellent garçon; fidèle, plein de probité, ayant notre bourse dans sa ceinture, sans songer à en détourner un para; dormant sur la terre devant notre tente dans les lieux les plus écartés, sans avoir d'autre idée que celle de mourir pour nous défendre. Mais tuer un Juif ou un Turk! il le faisait sans remords, sans méchanceté et presque avec innocence; car il n'y voyait point de mal; ses exploits de grands chemins lui semblaient seulement des épisodes de la guerre générale.

On a vu dans un des chants précédents le portrait du chef albanais d'après Odyssée; je me suis rappelé Démitri en peignant dans celui-ci le simple pallikar. J'ai même reproduit le refrain de la chanson qu'en voyageant avec nous il fit tant de fois retentir sur les montagnes.

NOTE 83, PAGE 145.

> et ses échos sonores
> En frappent de Souli les plus hauts météores.

On a vu qu'on appelle du nom de météores, en Thessalie et en Épire, des montagnes ou plutôt des rochers qui ont la forme d'un cône allongé et qui ressemblent à d'épais et gigantesques obélisques. En Épire, il y a de petits châteaux forts sur ces météores; en Thessalie, des monastères. On monte à ces monastères au moyen d'un filet qui pend au bout d'une corde. Celui que le besoin ou la curiosité con-

duit au sommet de ces météores y arrive suspendu dans le filet à deux ou trois cents pieds du sol.

L'empereur Jean Cantacuzène a été moine en Thessalie, dans le principal monastère des météores qui se dressent au milieu de la plaine où coule l'Ion.

NOTE 84, PAGE 148.

De l'Achéron labourent les rizières.

L'Achéron, aujourd'hui le Glikis, ainsi qu'il a été dit à la note *a* de la page 148.

Il eût peut-être semblé naturel que le pallikar se servît dans la chanson que je lui fais chanter du nom actuel de la rivière de Souli ; mais il arrive souvent que les auteurs des chansons grecques modernes mêlent indifféremment les noms anciens et les noms nouveaux. Ainsi ils disent l'Olympe et le Kissavos (Ossa), etc. J'ai voulu imiter par un semblable mélange jusqu'aux connaissances confuses des rhapsodes de la Grèce actuelle, afin de rendre ma chanson plus semblable aux leurs.

NOTE 85, PAGE 150.

Daulis rajeunit d'un combat,
Et Marathon d'une victoire.

On a remarqué qu'un des premiers succès de la guerre actuelle avait été obtenu à Marathon. Diacos a illustré à Daulis le *Triodos* de Sophocle.

Ce combat de Daulis n'a pu être qu'une rencontre. Il n'y

a point là de place pour un combat. Il n'y a en réalité, comme le dit Œdipe, qu'un *étroit passage*.

Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers.
Il fallut disputer, dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.

L'un des chemins, qui suit un torrent profond, vient de Corinthe, l'autre vient de Delphes, le troisième de Daulis et de Thèbes. C'est par ce dernier chemin, qui suit aussi le bord d'un torrent, que Laïus arrivait quand Œdipe, qui venait de Delphes, le rencontra. Le tombeau de Laïus fut élevé au lieu même. Il y a des gens qui prétendent en retrouver sous les broussailles quelques pierres dispersées. Ce lieu est solitaire et sauvage, et convient merveilleusement à l'action.

NOTE 86, PAGE 151.

Fontana, Valtetzi, Klégna sont prêts à naître,
Karpenitzé conçoit un trépas immortel.

Au combat de Valtetzi, cinq mille Turks, que commandait le Kiaïa-bey, furent vaincus par les Grecs, et par Colocotroni et Agnanostara. C'était la première fois que les Grecs et les Turks se trouvaient en présence. La destinée de la Grèce dépendait peut-être de cette première journée. Le village de Valtetzi est peu distant de Tripolitza.

La victoire de Fontana, remportée sur l'armée turque de Larisse, n'a pas eu moins d'importance par son résultat moral, et en a eu davantage par ses résultats militaires. Gouras s'y est illustré.

Klégna est le nom de la plaine sur laquelle débouche, du côté de Corinthe, ce défilé fameux qui sépare la Corinthie de l'Argolide, et au fond duquel trente mille Turks, commandés par huit pachas et le visir de Morée, Dramali, ont été défaits et exterminés dans leur retraite par les Grecs, embusqués sur toutes les hauteurs. C'est là que Nikitas, neveu de Colocotroni, a gagné son surnom de *Turkophage*. (Voyez les *Mémoires sur la Grèce*, par Maxime Raybaud.)

Quant à Karpenitzé, il n'y a pas de lieu de la Grèce antique qui rappelle un plus héroïque souvenir : on sait que c'est là qu'est tombé Marc Botzaris. Cette mort, aussi belle que la mort de Léonidas, ne sera point oubliée dans la suite de ces chants.

Le tombeau de Marc Botzaris est à Missolonghi auprès de ceux qu'on y a élevés à Kiriacouli, à Normann, et à lord Byron.

NOTE 87, PAGE 151.

Vieux Colocotroni, beau Mavro-Michalis !

« Le sort n'accorda point à ces noms de la veille
« De ceux des anciens temps la sonore douceur.
« Qu'importe ?... Il est toujours assez doux à l'oreille
« Le nom qui fait battre le cœur ! »

(Mme Amable Tastu.)

NOTE 88, PAGE 153.

Avant que la cloche chrétienne
Ait fait taire, le soir, le chant des minarets.

Au premier abord, il pourra sembler aux lecteurs in-

struits des usages de l'Orient, que ces vers manquent d'exactitude : car l'ézan (appel à la prière) ne se fait pas seulement entendre le soir, mais cinq fois par jour : avant l'aube, à midi, au coucher du soleil, deux heures avant, et deux heures après. Le muezzin est même ainsi comme une horloge vivante, une espèce de *watch-man;* et c'est son appel qui établit en quelque sorte pour les Turks la division du temps. Je crois toutefois que les vers qui font l'objet de cette note sont plus vrais que s'ils étaient plus exacts. C'est moins un fait qu'ils reproduisent qu'une impression qu'ils veulent rendre. La plupart du temps, à moins qu'on ne soit un dévot sectateur du prophète, les occupations et les bruits du jour empêchent de faire attention à la voix du muezzin ; mais le soir, lorsque la journée est finie, et que les bruits de la ville ont cessé, cette voix qui s'élève seule au milieu du silence attire invinciblement l'oreille. Pour moi je n'ai jamais entendu l'ézan que le soir. Il est difficile de l'entendre sans émotion, quand l'atmosphère est pure, et que la voix du muezzin est belle. Lorsque j'avais le bonheur d'habiter Athènes, l'appel à la prière du soir était un de mes plaisirs. Quelquefois il me surprenait dans la campagne, j'écoutais son avertissement, et je hâtais le pas vers la ville, afin d'y rentrer avant l'heure où le guet turk bâtonne ceux qu'il rencontre dans les rues sans lanterne.

Presque tous les soirs, à Athènes, durant mon séjour, quand le muezzin avait quitté la galerie du minaret, un derviche y paraissait et venait y donner une parodie : on entendait sa forte voix retentir alors dans toute la ville ; il disait chaque soir la même chose : « Donnez-moi du riz, « donnez-moi des roubiers, donnez-moi une robe, donnez-

« moi des femmes, etc. » La litanie était longue ; ce derviche était un fou, comme ils le sont tous (*), ou du moins feignent de l'être. La folie semble aux musulmans venir d'une source sacrée ; les derviches ne négligent pas ce moyen de puissance et d'impunité, il leur est permis de tout dire et de tout faire : plus ils sont singuliers et bizarres, et font d'extravagances, plus ils sont en vénération.

C'est ainsi qu'on a pu voir un homme de cette sorte entrer chez Ali-pacha, passer, sans être arrêté, au milieu de ses gardes, pénétrer jusqu'à lui, aller s'asseoir à ses côtés sur son divan, et lui dire, à l'aide de sa prétendue folie, des vérités qu'aucun homme ne lui eût fait entendre impunément. Le terrible visir qui donnait des hommes à dévorer à son tigre gardait le silence, et laissait sortir sans représailles celui qui venait de l'accabler d'outrages, et de lui prédire une fin malheureuse.

NOTE 89, PAGE 154.

Où Fabvier, un Français, prêt à mourir pour eux.

Je personnifie ici en quelque sorte, sous un seul nom, ces généreux officiers français qui les premiers ont été prêter à la Grèce le secours de leur courage et de leur expérience, bien avant que l'insurrection grecque se consolidât en révolution, et prît une consistance européenne.

Le colonel Fabvier, si digne de les représenter, occupera

(*) Il y a d'autres derviches soumis à une règle, et habitant des couvents. Il est ici question seulement des derviches errants, qui sont en Turquie ce que les faquirs sont dans l'Inde.

sans doute une des plus honorables places dans l'histoire de la régénération de la Grèce. Parmi les défenseurs de l'indépendance hellénique, il en est peu qui aient droit de nous intéresser davantage, et qui méritent des Grecs plus de reconnaissance que lui, quel qu'ait été le résultat de ses efforts.

Il n'est personne en France qui ne rende justice à son beau dévouement pour une cause longtemps malheureuse et abandonnée. On ne saurait trop admirer cette singulière constance qu'il a déployée avec tant d'abnégation de lui-même pendant quatre années si difficiles, cette persévérance opiniâtre qu'il a mise à vouloir donner aux Grecs, presqu'en dépit d'eux-mêmes, une armée disciplinée et régulière, sans moyens matériels, et malgré tous les obstacles que lui suscitaient sans cesse, de la part des chefs grecs, les défiances, les jalousies, les préjugés, les intérêts.

On n'oubliera pas le dernier siége d'Athènes et la conduite tout héroïque qu'il y a tenue. La France a reconnu là un des siens.

NOTE 90, PAGE 155.

La pierre encore, autour de son antique place,
Fait palpiter le cœur de l'étranger qui passe.

Le lion de Chéronée est un lion couché. Il était formé de plusieurs vastes pierres, maintenant disjointes, mais qui sont encore là tout entières et dans toute leur forme primitive : ce serait chose facile de les replacer : les Grecs y auront peut-être songé. Ce trophée, élevé par les Thébains à leurs morts, était resté oublié sous la terre jusqu'à ces der-

niers temps. Ce n'est qu'en 1818 qu'il a été exhumé, et c'est à Odyssée, alors commandant en Livadie, qu'est due cette découverte. Il avait entendu dire qu'il y avait à cet endroit un trésor caché, et il occupa ses pallikars à y faire des fouilles. La destinée l'employait à son insu à ramener au jour ces débris ensevelis de la gloire antique de la Grèce.

Cette noble ruine est au milieu de la plaine On voit de là sur la montagne des restes de la ville antique, et entre autres les gradins d'un curieux théâtre, encore entiers et taillés dans le roc. De Chéronée, et mieux encore de la plaine de Panope qui en est voisine, on aperçoit le Parnasse, dont la cime se montre toute l'année couverte de neige.

C'est dans quelque coin de cette plaine que Prométhée a pris le limon dont il a pétri son homme : les cailloux du torrent de Panope ont même encore l'odeur de chair humaine, Pausanias le dit ; et l'on ne manque point, en passant là, d'en faire l'épreuve. L'antiquité est une vénérable vieille dont on aime à faire semblant de croire un peu les contes. En Grèce, de même que les enfants, qui se créent en animant les moindres objets des illusions si faciles, on joue à croire.

NOTES

DU CHANT HUITIÈME.

NOTE 91, PAGE 160.

Chios nous demeure infidèle;
Mais l'absence d'une hirondelle
Ne fait pas manquer le printemps.

Vers qui rappellent un proverbe grec. — L'amiral Tombasis, en quittant Hydra avec la flotte, se présenta devant Chios pour l'engager à se réunir aux autres îles : ses efforts furent impuissants.

NOTE 92, PAGE 160.

Hydra n'a point de champs, mais elle a des vaisseaux.
Ses laboureurs sont sur les eaux.

Pris d'une ancienne chanson hydriote. La chanson ajoute : Avec ses vaisseaux, Hydra moissonne en Égypte, et vendange en Grèce.

NOTE 93, PAGE 161.

Suivez tous la croix tricolore.

Voyez au sixième chant la note 64.

NOTE 94, PAGE 162.

Mon beau Thémistocle, est-ce toi
Qui d'Hydra sur ces mers conduis la flotte immense?

Voyez au premier chant la note 7.

NOTE 95, PAGE 162.

C'est lui, j'ai reconnu la hauteur de ses mâts,
Où la nuit dormait l'aigle au milieu des étoiles.

En mer, les oiseaux qui se trouvent, à l'arrivée de la nuit, trop éloignés des terres, se reposent souvent sur les mâts des vaisseaux qu'ils rencontrent. Un soir, sur le Thémistocle, pendant que nous soupions, nous entendîmes un grand bruit d'ailes au-dessus des barreaux qui laissent descendre le jour dans la chambre de poupe; c'était le bruit d'un aigle que les matelots venaient de prendre; ils nous l'apportèrent. Cet aigle était fort beau. Le pauvre oiseau, fatigué de son vol au milieu de la Méditerranée, était venu, à la nuit, se reposer sur un de nos mâts, et dormir au sommet de l'arbre dépouillé pour continuer avec le jour son voyage.

NOTE 96, PAGE 162.

Ses vergues, ses huniers, ses étages de voiles,
Qui sur le bleu du ciel imitaient les frimas.

Les voiles, dans tout l'archipel, sont en coton, et paraissent au soleil blanches comme la neige.

NOTE 97, PAGE 162.

Armé du casque antique où la croix étincelle.

Les chefs de la marine grecque portent le casque antique surmonté d'une croix.

NOTE 98, PAGE 163.

Tombasis a vers nous fait voguer son yole.
Salut, ma Néréide....

La yole est un petit canot fort léger, le plus petit d'un vaisseau, et qui va à voile et à rames. La Néréide est, ainsi qu'il a été dit, le nom que portait la yole de Tombasis.

NOTE 99, PAGE 164.

Ces canons qui, muets, se contentaient alors
De parer les rouges sabords
Et de porter des noms d'étoiles.

Voyez au premier chant la fin de la note 4.

NOTE 100, PAGE 165.

La danse romaïque et le luth ont cessé,
Et vos jeux, matelots, qui, si pleins de courage,
Des vergues à la mer aimiez à vous plonger,
Et ceux du jeune enfant....

Quand arrivait l'heure où la chaleur est moins grande, et où la fraîcheur ramène dans un vaisseau grec le mouvement

et la gaieté, lorsque la mer était tranquille, que le vent soufflait bien, qu'enfin les matelots du Thémistocle n'avaient rien à faire, le spectacle des travaux de leur récréation, de leurs amusements, de leurs danses si vives, de leurs hardis plongeons du haut des vergues dans la mer, était aussi varié que pittoresque.

Les matelots grecs sont en général fort animés et fort gais, excepté toutefois pendant leurs repas, car alors ils deviennent tout à coup amusants de gravité. Dès qu'ils sont assis par groupes et les jambes croisées autour de la planche sur laquelle on place la terrine de riz, de viande ou de poisson salé, alors ils rentrent dans le silence, ils prennent du sérieux, et ils baissent avec respect les yeux sur le verre en buvant, comme s'ils remplissaient une fonction sainte.

NOTE 101, PAGE 167.

On voit de l'horizon un navire descendre
Qui porte autour du mât son pavillon roulé.

C'est ce qu'on appelle porter le pavillon en berne, signal de malheur. La nouvelle de la mort du patriarche Grégoire fut apportée en effet par un bâtiment d'Hydra ou de Spetzia à la flotte grecque, qui était alors devant l'île de Tine.

NOTE 102, PAGE 168.

A tant d'atrocité
Les Turks jamais encor n'avaient prêté d'exemple.

Les Turks prétendent que si. Les diplomates de Péra avaient représenté à la Sublime Porte que le meurtre du pa-

triarche Grégoire était une chose inouïe et sans antécédents. La Sublime Porte a répondu au baron de Strogonoff qu'il y avait des antécédents, et qu'au temps de Louis XIV, sous le règne de Mahomet IV, un patriarche avait été publiquement pendu : alors on n'a plus rien eu à dire.

Les ministres de toutes les puissances, la Russie exceptée, *reconnurent et avouèrent que la Porte avait eu raison d'agir de la sorte;* le grand visir l'assure officiellement au comte de Nesselrode. Quant au ministre de Russie, M. de Strogonoff, il *se faisait un système de ne se convaincre jamais de rien;* il ne voulait pas comprendre que la Porte *avait le droit d'user de toute sa colère et d'exterminer généralement toute la nation grecque qui se trouvait sous les griffes de sa puissance.*

Le grand visir prétend au reste, dans la même note officielle, que la Russie, en lui écrivant qu'*il était sans exemple qu'un patriarche d'Orient eût subi un affreux supplice*, oubliait sa propre histoire, et qu'en 1715 le czar Pierre fit mettre à mort le patriarche de Russie, et supprima même le patriarcat; de sorte que la Porte n'aurait fait qu'imiter *son amie intime et sa voisine.*

NOTE 103, PAGE 168.

Le jour où l'on chantait le Christ ressuscité.

C'est le jour de Pâques que, sous le vain prétexte d'avoir laissé échapper la princesse Mourousi, confiée à sa garde, et comme suspect d'être en secret complice de l'émancipation des Grecs, le patriarche Grégoire fut saisi au sortir de la métropole, et pendu, la couronne en tête, devant son église même.

Je suis ici la version des histoires publiées en France. D'autres disent qu'il fut déposé et remplacé par le métropolite Eugène, avant que d'être envoyé au supplice. Le grand visir se porta sur le lieu même de l'exécution, et a été vu tranquillement assis et fumant sa pipe devant le cadavre. C'était ce Benderli-Ali-pacha qui ne garda les sceaux que huit jours, et qui, arrivé au pouvoir la veille de Pâques, était déjà renversé le dimanche suivant par le favori Khalet, destiné lui-même à tomber bientôt à son tour.

Le patriarche Grégoire était Arcadien comme l'archevêque Germanos, et né à Kalavrita. Élevé au trône de l'Église orientale sous Sélim III, son amour pour les lettres, et ses réformes dans le synode, le firent accuser, à l'époque de notre expédition en Égypte, d'être favorable aux Franks; et il fut alors déposé et envoyé en exil dans un couvent de Monte-Santo, l'ancien Athos. Là il se mit à apprendre la typographie; et, après sa restauration, il s'occupa à Constantinople de l'impression des évangiles, ce qui le fit accuser de favoriser *les idées révolutionnaires*. Déposé de nouveau comme partisan des Russes, il fut, à l'avénement du sultan actuel, rappelé encore au trône de son église, pour y mourir enfin martyr, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Son corps, livré aux Juifs et aux Bohémiens, et jeté dans le Bosphore, a été retrouvé par les Grecs et transporté en secret à Odessa, où on l'a enseveli avec les plus grands honneurs par l'ordre de l'empereur Alexandre.

NOTE 104, PAGE 169.

Le sultan dont Khalet envenime la rage.

Khalet, ou Halet-Effendi, alors favori du sultan Mahmoud. Cet homme adroit a eu une grande influence dans les affaires de la Porte, depuis la déposition de Sélim III, dont il avait été en 1806 l'ambassadeur près Napoléon : il passe pour avoir été le plus violent instigateur de l'extermination du peuple grec. Il n'en était pas moins l'objet de la haine des janissaires et du peuple turk, qui l'a fait enfin tomber. Lorsque j'étais à Constantinople, j'ai pu être témoin de cette haine que le peuple exhalait à tout propos contre le favori. En passant sur le Bosphore, devant sa maison, voisine du palais d'été du sultan, j'ai entendu plus d'une fois les rameurs mêmes qui nous conduisaient lui lancer leurs malédictions.

Le peuple turk exprime souvent son mécontentement avec plus d'énergie qu'on ne se l'imagine ici, et ce n'est pas longtemps en vain. Les sultans ont le bon esprit de sacrifier bien vite les ministres dont on ne veut décidément pas, et on les pend quand cela peut faire plaisir au peuple; témoin ce Khalet-Effendi qui tira vainement de sa poche, contre l'exécuteur des ordres du sultan, la lettre par laquelle le sultan lui-même lui garantissait sa tête.

NOTE 105, PAGE 170.

Je l'aperçus à l'ancre, entre les deux châteaux.

Les châteaux des Dardanelles.

NOTE 106, PAGE 170.

Tous ceux que chaque année,
Sur la flotte en tribut fixait leur destinée.

On se rappelle qu'Hydra fournissait à la flotte ottomane un tribut annuel de 500 marins. Lorsque les Turks apprirent le soulèvement de la Grèce, on assure qu'ils pendirent tous les Hydriotes qui se trouvèrent à bord de leurs vaisseaux.

NOTE 107, PAGE 171.

Qui n'a pas à venger quelque perte bien chère?
Presque tous, des parents; l'un un fils, l'autre un frère.

L'événement qui fait le sujet de la note précédente devait frapper de deuil toutes les familles d'Hydra. Les Hydriotes, et ceci n'est point une exagération poétique, sont en effet presque tous parents. Le dernier matelot d'un vaisseau est souvent de la maison du capitaine, ainsi que le dernier membre d'un clan montagnard d'Écosse est parent du chef et porte son nom. Je suis venu de Constantinople à Athènes sur un bâtiment hydriote qui était servi par une seule famille. Le père était le capitaine; les enfants, les neveux et les cousins étaient les matelots. C'est même là, pour le dire en passant, une des causes qui souvent rendent, à bord des bâtiments grecs, la subordination si difficile à obtenir. Le vaisseau de ce brave Miaoulis, qui commande depuis plusieurs années avec gloire la flotte grecque, offre un exemple encore plus frappant et plus singulier: presque tous les gens de son équipage, composé environ de quatre-vingt-dix

hommes, sont parents de l'amiral. Aussi le malheur qui arrive à un vaisseau hydriote est pleuré souvent par toute l'île. Lors de la déplorable affaire de Sphactérie, devant Navarin, quand le vaisseau de Psammadò, après s'être fait jour à travers la flotte turque, rentra sans son brave maître, comme un cheval qu'on voit revenir seul du champ de bataille, toutes les femmes d'Hydra étaient sur les rochers à l'attendre, et la nouvelle qu'il apporta les fit toutes pleurer : quatre-vingt-dix Hydriotes étaient morts; l'île entière prit le deuil.

Psammadò, Santa-Rosa, et tous les braves tombés dans cette malheureuse journée qui livra Navarin à la flotte égyptienne, viennent du moins d'être glorieusement et terriblement vengés; et leur défaite est assez consolée par la subite victoire qui vient d'étonner l'Europe, et d'ouvrir pour la Grèce une ère nouvelle. Les femmes d'Hydra peuvent sécher leurs larmes. Grâce à l'amiral de Rigny, la France a pris enfin part à la délivrance de la Grèce autrement que par ses vœux.

NOTE 108, PAGE 172.

Khandjéris? Mourousi? les princes du Fanal?

Le prince Constantin Mourousi, récemment nommé drogman de la Porte, fut décapité pour avoir reçu une lettre d'Alexandre Ypsilantis : il l'avait été porter au reis-effendi, dans la crainte que cette dépêche, qui lui avait été remise par une main inconnue, ne fût un piége de la Porte.

Le prince Khandjéris a été mis à mort peu auparavant, ainsi que le prince Mavrocordato, frère de celui que nous avons vu s'illustrer en Grèce : la rage du sultan s'attaqua particulièrement au quartier du Fanal, qu'habitaient, comme on sait, à Constantinople les grandes familles grecques.

NOTE 109, PAGE 172.

Quoi ! l'affreux chevalet, les osselets, le pal?
Quoi ! les ongles de fer rougis dans la fournaise?
Les saints pasteurs d'Hémus, d'Andrinople et d'Éphèse?

Cyrille, archevêque du mont Hémus. Eugène, archevêque d'Éphèse. Dorothée, archevêque d'Andrinople : il avait été élevé en France, à l'école polytechnique. On pourrait faire ici une longue liste des martyrs qui subirent non-seulement la mort, mais les tortures, avec tant de courage.

Les osselets sont une espèce de chapelet dont les bourreaux turks étreignent la tête des malheureuses victimes.

NOTE 110, PAGE 172.

Et lui-même aux bourreaux préside, le sultan?

On a dit et imprimé que le sultan Mahmoud a assisté, dans la place de l'Atmeidan, aux exécutions ; cela ne doit point être exact. Mais il y a un pavillon attenant au mur oriental du sérail, et qu'on appelle Alaï Kiosky, où le sultan va quelquefois, sans être vu, et caché derrière ses jalousies, regarder passer ceux qu'il est curieux de voir mener à la mort.

Celui qu'une affreuse curiosité peut entraîner à voir ainsi conduire ses victimes au supplice n'a pas souillé moins cruellement ses yeux qu'il ne l'aurait pu faire par le spectacle de leur mort même; et on peut dire sans mensonge qu'il a présidé réellement lui-même aux bourreaux.

Constantin Mourousi a été exécuté devant Alaï Kiosky, et par conséquent en présence même du sultan.

NOTE 111, PAGE 173.

Le couvent que j'aimais, au pied du mont Hymette.

Le couvent des capucins, où j'habitais pendant mon dernier séjour à Athènes. Voy. note 118.

NOTE 112, PAGE 173.

Empreint sur la fontaine et la roche d'Homère.

Lieux célèbres dans l'île de Chio. La roche appelée *École d'Homère* est voisine de la *Fontaine du Pacha*. Voy. note 120.

Il y a aussi une *École d'Homère* à Ithaque, dans la partie de l'île où se trouve Oxoë.

NOTE 113, PAGE 173.

Aux sources du Mélès a-t-on versé des pleurs?

On sait que le Mélès coule près de Smyrne, mais on ne sait pas bien à quel endroit, car la ville d'Alexandre a été bâtie à une autre place que la ville d'Homère, et deux ou

trois rivières se disputent le nom de Mélès. Les uns ont voulu que ce fût cette espèce de torrent qui descend du Sipyle, et qui ne peut être que l'Achéloüs ; d'autres, cette rivière qui passe non loin de Smyrne, sous le pont des Caravanes, et qu'il faut absolument reconnaître pour le Caléon. Où est donc le Mélès ?

A peu de distance du pont des Caravanes, il y a au bord de la route de Constantinople une source belle et abondante, qui forme en naissant un lac plein de roseaux grands et touffus. Cette source, ombragée d'un vaste platane, donne naissance à une jolie petite rivière qui va se jeter à la mer après un cours seulement de trois quarts de lieue, et fait presque en naissant tourner un moulin. C'est à cette petite rivière qu'une opinion nouvelle donne le nom de Mélès.

Ses eaux sont thermales, et ont une vertu curative, ce qui ajoute un nouveau degré de probabilité à l'opinion qui reconnaît les sources du Mélès dans ce qu'on avait appelé jusqu'à ces derniers temps les bains de Diane ; car dans la mosquée du délicieux village de Bournabat, on lit sur une de ses douze colonnes antiques une inscription grecque que j'y ai copiée, et par laquelle un malade rend grâce au Mélès de sa guérison. Or les eaux de la rivière de Diane ont seules cette vertu curative dans tout le territoire de Smyrne. Voici l'inscription :

ΥΜΝΩ ΘΕΟΝ
ΜΕΛΗΤΑ ΠΟΤΑΜΟΝ
ΤΟΝ ΣΩΤΕΡΑ ΜΟΥ
ΠΑΝΤΟΣ ΔΕ ΛΟΙΜΟΥ
ΚΑΙ ΚΑΚΟΥ
ΠΕΠΑΥΜΕΝΟΥ.

NOTE 114, PAGE 174.

Le sang a-t-il coulé dans la rue enchantée
Que de leur nom charmant les roses ont dotée?

La rue des Roses est à Smyrne dans cette partie de la ville qu'on appelle les Jardins. C'est un quartier rempli d'agréables petites maisons bien propres, bien peintes, et d'où s'exhale je ne sais quelle fraîcheur qui fait envie. Elles attirent les regards sous leurs vestibules pavés de dalles, et ombragés de vignes ou d'un grand arbre; c'est là que les femmes travaillent, qu'on aperçoit en passant leurs jolis groupes, leurs sourires, et sous leurs longs cils noirs, des yeux bleus qui ne sont pas sans coquetterie ; ou bien on les voit, derrière les fenêtres avancées des premiers étages, étendues le long des sofas, tout à fait séduisantes.

On rencontre beaucoup de belles femmes dans la Grèce et dans ses îles : il n'y en a nulle part d'aussi jolies qu'à Smyrne, et surtout en aussi grand nombre. Ailleurs on remarque une femme qui est belle ; à Smyrne, c'est une femme laide qui est l'exception.

La Smyrnéenne n'a dans sa démarche un peu gauche (*)

(*) « Ah ! si les montagnes pouvaient s'abaisser, et me laisser voir « Athènes, où mon amie a la démarche d'une oie ! »

On pourrait presque, si elle était aussi polie et aussi bienveillante en français qu'elle l'est dans l'original, appliquer aux femmes de Smyrne cette chanson grecque que M. Ambroise Firmin Didot applique à leurs voisines les femmes de Cydonie, dans un ouvrage que trop de modestie lui a fait destiner à ses amis seuls, et où tout le monde trouverait comme eux instruction et plaisir : *Notes d'un Voyage fait dans le Levant en* 1816 *et* 1817.

ni la noblesse imposante d'une Italienne, ni l'élégance d'une Française; l'habitude d'être toujours sur des coussins lui donne un air de grand abandon et de nonchalance, mais qui n'est pas sans beaucoup de grâce, et, si je l'osais dire, de volupté. Elle est faite pour les divans. Elle ne sait pas marcher, elle ne sait pas se soutenir; on dirait qu'elle plie comme accablée sous un doux faix; l'air embrasé, plein de mollesse, pèse sur elle; elle semble dire, comme la Sunamite : « Soutenez-moi avec des fleurs et fortifiez-moi avec des fruits, parce que je meurs d'amour. »

L'étroite et légère tunique de soie que portent les femmes de Smyrne, comme autrefois les sultanes ou les bergères de nos théâtres, leur fait une taille courte et peu gracieuse; mais ce leur est une chose très-seyante que ce voile de mousseline qu'elles laissent retomber devant leur cou, rejettent en écharpe derrière leur épaule, et nouent ensuite au-dessous du sein, comme une ceinture. Surtout elles ont une coiffure charmante, dont toutes se parent, riches ou pauvres. Sur un fond de drap rouge ou blanc, elles façonnent un turban autour de leur tête avec les belles nattes de leurs cheveux mêlés de gaze de couleur et de fleurs naturelles. Cette coiffure donne à l'air quelque chose d'agaçant, et beaucoup d'éclat aux yeux. Elles la recouvrent, quand elles sortent, d'un voile de mousseline ou d'une dentelle noire.

NOTE 115, PAGE 174.

L'Hercine aux belles eaux a deux sources limpides,
L'une de la mémoire, et l'autre de l'oubli.

Voyez Pausanias. Ces noms donnés aux sources de l'Her-

cine tiennent en quelque chose aux mystères de l'antre de Trophonius, lequel est auprès. On y trouve même encore le mot des initiations gravé sur le rocher.

Le lac Copaïs, aujourd'hui Topolias, est voisin aussi de Livadie. L'été, c'est une plaine verte, et en beaucoup d'endroits cultivée. La fontaine de Tirésias coule au bord du chemin, à l'ombre de deux grands figuiers. Tout ce pays est riche et beau : la maison de mes hôtes le dominait tout entier, comme suspendue au-dessus de Livadie. On embrassait de là toute la plaine jusqu'à l'Eubée. Cette maison est sans doute détruite aujourd'hui. J'ai su que la famille grecque qui l'habitait s'est réfugiée à Cérigo; elle n'y saurait trouver une hospitalité plus généreuse et plus aimable que celle qu'en d'autres jours elle donnait elle-même.

NOTES

DU CHANT NEUVIÈME.

NOTE 116, PAGE 178.

Des îles du Levant Chios était l'envie,
Presque libre au milieu de la Grèce asservie.

L'île de Chios était, par sa richesse, son commerce, son industrie, véritablement sans rivale, en 1820, dans tout l'Archipel. Ses établissements prospéraient, son collége était florissant; elle jouissait d'une grande tranquillité et de plus de priviléges que la plupart des autres îles grecques. Bien qu'un mousselim fût censé les gouverner, les Chiotes en réalité se gouvernaient par eux-mêmes et suivant leurs plus anciennes lois. Sur une population évaluée à près de cent mille âmes, à peine comptait-on dans l'île trois ou quatre mille Turks.

Chios était l'apanage de la sultane Validé, et s'*honorait* de la protection particulière du harem impérial de Constantinople. Les vingt-deux villages qui cultivent les lentisques sur la montagne fournissaient, par année, soixante mille oques de mastic aux femmes du sérail, qui font de mâcher

cette gomme leur principale occupation. Si, après avoir fourni le tribut, il restait aux raïas quelque chose de la récolte annuelle, ils avaient le droit d'en disposer pour leur compte, mais ils ne pouvaient le faire qu'en faveur de leur aga, lequel aga en fixait lui-même le prix; il l'achetait une piastre l'oque et la revendait douze. Tout mastic trouvé sans le cachet de l'aga était confisqué, et le vendeur comme l'acheteur roué de coups de bâton. Bien donc que l'esclavage de Chios fût aussi léger que l'esclavage peut l'être, on voit qu'il n'était pas tout à fait exempt des vexations qui pesaient sur le reste de la Grèce. Cependant tel était en général l'état tranquille et prospère de cette île, que lorsque le navarque Tombasis se présenta devant elle avec la flotte grecque, elle refusa de se joindre à l'insurrection. Forcée bientôt de donner des otages aux Turks et même de leur livrer ses armes, elle comprit alors, mais trop tard, qu'elle avait été aussi imprudente qu'égoïste en refusant de faire cause commune avec les autres îles de l'Archipel. L'archevêque de Chios, Platon, bien différent de l'archevêque Germanos, de Morée, avait conseillé la temporisation et la faiblesse, et ses conseils furent trop bien écoutés par des hommes que les richesses avaient énervés. Il en a été lui-même trop cruellement puni pour qu'on puisse être tenté de faire peser le sang de ses compatriotes sur sa mémoire (*)

La ville de Chios, appuyée sur le penchant de la montagne, et étendue dans une riche plaine au bord de la mer, régnait sur soixante-huit villages, dont vingt-deux appartenaient au sultan et trente-deux aux moines.

(*) Retenu comme otage dans le château, il y fut pendu le 5 mai 1822.

Ceux qui l'ont visitée avant la révolution grecque l'auront trouvée telle qu'elle est peinte dans ces chants. Rien de plus riant et de plus animé que l'aspect de cette ville et de ses environs, couverts d'arbres, de cultures, et de maisons de campagne qui, s'étageant des deux côtés de Chios, semblaient en faire partie et lui donnaient une étendue de plusieurs lieues entre la montagne et le rivage. Des jardins d'orangers et de citronniers entouraient toutes ses maisons, la plupart bien bâties et semblables à des palais. Elles ont été élevées par les Génois lorsqu'ils étaient maîtres de la Grèce et de ses îles. Ils venaient de leur ville de Gênes y passer la belle saison. De vastes couverts de vignes à grosses grappes, soutenues par des piliers, y procuraient au milieu de la plus grande chaleur une ombre agréable. Auprès des portes de quelques habitations turques, des fontaines de marbre donnaient leur eau au passant.

Les femmes de Chios sont jolies et d'une figure très-avenante : elles ont dans les traits moins de régularité, mais plus d'expression que les autres Grecques, celles de Smyrne exceptées. Leurs yeux sont en général très-significatifs, et leurs dents fort belles. Il y a un quartier de la ville où on peut les voir en grand nombre sur le pas de leurs portes et devant les boutiques, occupées à dévider et à teindre la soie, à faire des bourses et des filets, à préparer les fleurs pour les réduire en essences. Ces ateliers en plein air présentent l'aspect le plus agréable. On sait que la production des essences est, avec celle du mastic, la principale industrie de Chios. C'est l'île où on cultive le plus de fleurs; elle fournit aussi des jardiniers à tout l'Orient.

Je n'ai pas l'intention de grossir cette note de tous les

détails que Chios, son gymnase, ses établissements divers pourraient me fournir. Tous les voyageurs les ont donnés. Aucun n'a pourtant, que je sache, parlé de la poste aux lettres de la ville. Elle est curieuse, elle mérite qu'on la remarque. C'est une pierre au milieu d'une petite place. Les marins qu'on a chargés de lettres, soit à Scala-Nova, soit à Smyrne, soit à Constantinople, les déposent sur cette pierre dans la rue; les gens qui en attendent viennent voir dans le tas s'il en est à leur adresse, et ils emportent celles qui sont pour eux, en laissant les autres éparpillées. Ce qui est digne d'attention, c'est que ces lettres, mises là par terre, sont respectées, que personne n'y touche si ce n'est ceux à qui elles peuvent appartenir. J'en ai vu huit ou dix au milieu de la rue, un peu sales, mais qu'importe! Mon embarras est de savoir ce que devenait la poste aux lettres quand il faisait du vent. Malheur au courrier s'il survenait une pluie. Mais la pluie, y pense-t-on, s'en souvient-on sous ce beau ciel? entre-t-elle pour quelque chose dans les arrangements et les prévoyances de ces peuples?

Le cœur saigne en songeant aux événements dont ce pays a été, en 1822, l'affreux théâtre. L'imagination se refuse à croire que toute une population ait pu être ainsi exterminée ou dispersée; et pourtant Chios était devenue véritablement un désert. Mais telle est la fécondité de cette côte que peu de temps après le grand désastre, ses jardins, ses oliviers, ses vignes lui avaient déjà rendu sa première apparence. Des voyageurs, y passant au printemps de 1825, y trouvèrent même déjà revenus douze ou quinze mille habitants. Mais si la nature répare bien vite ses pertes, les ouvrages des hommes se refont lentement. Presque toutes

les maisons de la ville étaient encore à cette époque sans toiture, sans fenêtres, à jour et en ruines.

NOTE 117, PAGE 181.

C'est Glarakis ! c'est moi ! je vis encor.

Sur une population de cent mille âmes que renfermait l'île de Chios au moment de l'insurrection grecque, un petit nombre seulement ayant pu échapper au désastre, j'ai cru longtemps que M. Glarakis avait subi en effet le sort de la plupart de ses compatriotes, jusqu'au moment où les feuilles publiques m'ont appris qu'il était ministre de l'intérieur du nouvel état grec.

M. Glarakis était un des professeurs les plus distingués du gymnase de Chios. Il avait achevé ses études à Paris, où il suivit pendant quelques années des cours de médecine et de philosophie; et, après avoir parcouru la France, l'Allemagne et l'Italie, il retournait dans son pays plein de savoir et d'idées généreuses, au moment où, en 1820, je quittais moi-même la France pour aller visiter la Grèce. Nous avons partagé un mois ensemble, sur le Thémistocle et à Hydra, l'hospitalité de Tombasis.

C'est à M. Glarakis qu'a été adressée cette charmante épître grecque de N. S. Piccolos :

Ηλθε, Γλαράκη φίλτατε, ἡ ποθουμένη ὥρα, etc.

Ces jeunes Grecs, exilés à Paris, qui le trouvaient si heureux de revoir la montagne de Chios, la *Fontaine du Pacha* et l'*École d'Homère*, et qui le suivaient de tant de vœux vers

l'île regrettée, ne se doutaient guère des malheurs que leur ami allait chercher.

Pouqueville raconte que la jeune femme de Glarakis, après avoir vu tuer sous ses yeux son père et sa mère, et emmener sa sœur esclave, n'a échappé que par miracle à la destinée de sa famille. Elle a fui vers la montagne, seule, sans asile, sans nourriture, dans un état de grossesse avancée; et c'est au creux d'un rocher qu'elle mit au monde son enfant, sans être secourue de personne. Elle fut trouvée là par des Psariotes, qui la conduisirent à Hydra. Elle avait à peine seize ans.

NOTE 118, PAGE 182.

Mais, le reconnaissant sous sa teinte cuivrée,
Je m'élance et m'écrie : Est-ce vous, Paul d'Ivrée?

Voy. Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce.*

Ce capucin de la mission de France, dont l'historien ne sait pas le nom, que l'île de Chios n'a pas connu elle-même autrement que par ses bonnes œuvres et son incroyable dévouement, c'était le père Paul d'Ivrée.

Le père Paul, lors de mon séjour à Athènes, occupait le couvent de Saint-Louis, et composait à lui seul toute la communauté franciscaine; homme simple et bon, remarquable non par la science, mais par la charité.

Le couvent des capucins a été brûlé en 1822 ou 1823; mais le feu paraît avoir respecté le monument choragique qui s'y trouvait enclavé, et qui faisait partie d'une cellule.

La *Lanterne de Démosthènes* était le cabinet d'étude, cabinet un peu poudreux, de l'excellent père Paul.

On sait que lord Byron a habité ce couvent, auprès de lui, pendant près d'une année. Il y a passé quelques-uns des plus beaux jours de sa jeunesse. C'est de là qu'il a daté plusieurs de ses ouvrages. Après s'être fatigué toute la journée à courir à cheval dans la forêt des oliviers, ou à se baigner dans la mer à la rade de Phalère, il y revenait le soir se mettre au travail, car il ne composait guère que la nuit, et il faisait ses vers à haute voix et en se promenant dans la chambre; l'inspiration de son âme avait besoin d'une excitation physique. J'habitais, au couvent, la même chambre qu'il y avait fait arranger, et où il s'était donné le luxe d'une cheminée; chose aussi rare à rencontrer dans les maisons de Grèce, qu'une trace de roue sur les chemins. Je l'ai habitée moi-même plus longtemps que je n'aurais voulu, retenu par une maladie grave qui a failli me donner les honneurs du temple de Thésée [a].

M. de Saint-André logeait avec moi chez le père Paul. Il était alors consul de France à Napoli de Romanie; il l'a été ensuite à Trébizonde et enfin à Prévèsa. Je ne saurais oublier l'amitié de cet excellent jeune homme, qui, presque sans mè connaître, me prodigua les soins d'un frère. Ce n'est plus qu'à sa mémoire que je puis adresser ma recon-

(a) Le temple de Thésée était alors un lieu de sépulture pour les étrangers qui mouraient à Athènes. Lord Byron y avait fait inscrire cette épitaphe sur la tombe d'un de ses compatriotes :

Si miserandus in morte, beatus tamen in sepulcro.

Il ne se doutait guère que cette épitaphe semblerait un jour avoir été faite pour lui-même.

naissance. Il est mort dans cette même Grèce où il avait fait du bien, et où il avait sauvé tant de malheureux Grecs. Il n'a peut-être pas eu un ami pour lui donner les soins que j'aurais tant aimé à lui rendre, et qui eussent pu le sauver. Les historiens de la régénération de la Grèce parleront avec honneur de M. de Saint-André; je ne veux parler ici que de mes regrets.

Il serait difficile de reporter son souvenir vers Athènes sans songer à M. Fauvel, qui en fit longtemps les honneurs au nom de la France avec tant de bonté, de savoir et de grâce. Peu de voyageurs ont quitté l'Attique sans avoir contracté envers cet honorable vieillard une dette de gratitude. Les événements l'ont forcé de fuir loin du lieu qui était devenu sa patrie. Sa maison, dont il avait fait le musée d'Athènes, sa jolie maison, si hospitalière, a été ravagée et brûlée. Il vit maintenant réfugié à Smyrne; son âge lui permettra-t-il de voir luire pour son pays adoptif des jours plus heureux!

NOTE 119, PAGE 186.

Aux lueurs d'un brasier une infernale ronde.

Ceci est un souvenir, mais non pas de Chios, bien que Chios, selon les récits de Pouqueville et de plusieurs mémoires contemporains, ait été témoin de scènes à peu près semblables. J'ai rencontré, sur le chemin de Daulis, au khan du Triodos, une bande de derviches qui a passé presque toute une nuit à danser autour d'un grand feu, en poussant des hurlements bizarres. Leurs pieds, tombant en

cadence, ébranlaient tout le khan; leur chant bruyant et monotone finissait par faire tourner le cœur. Ils sont remontés à cheval aux approches du matin, après s'être ainsi reposés quelques heures. Ils avaient véritablement plutôt l'air d'une troupe de démons que d'une compagnie de moines en voyage.

NOTE 120, PAGE 188.

Nous regardions du ciel descendre une soirée
Comme celle qui naît pure, calme et dorée.

L'*École d'Homère* est à deux lieues environ de la ville, à l'extrémité septentrionale des jardins et des maisons de plaisance qui bordent le rivage, sur un rocher qui s'élève en surplomb à peu de distance de la mer.

Homère, selon Hérodote, enseignait à Chios, et les habitants de l'île prétendent que c'est en cet endroit même, où l'on trouve taillés dans la pierre une sorte de siége et, autour du siége, des espèces de bancs. Quelques savants voyageurs disputent à ce lieu le nom qu'il a reçu; ils disent que là était un temple. Mais qu'importe! les habitants de Chios ont raison contre tous les savants du monde; leur rocher est l'*École d'Homère;* trouverait-on à l'appeler mieux?

J'ai eu du plaisir à me représenter Homère aveugle, assis sur ce roc, au milieu de jeunes disciples, en face de la mer, par quelque belle soirée d'été semblable à celle dont j'ai joui moi-même à cette place. J'aimais à l'entourer du calme, du silence, et, pour ainsi dire, du respect de toute la nature.

C'est le 25 juillet 1820 que nous visitions ce lieu consacré

par la vénération des siècles. Le jour était près de finir, la lune commençait à se réfléchir sur les eaux, la mer paisible et presque unie venait mourir avec le plus doux murmure dans la jolie baie qui s'arrondit devant la *Fontaine du Pacha*. Plus de vent parmi les vieux platanes qui la protégent; ils étaient aussi silencieux que les deux cyprès du bord; à peine entendait-on tomber l'eau de la fontaine dans son auge de marbre; l'air était embaumé.

C'est devant cette même *Fontaine du Pacha* que, moins de dix mois après (8 mai 1821), se présentait Tombasis avec sa flotte de guerre.

NOTES

DU CHANT DIXIÈME.

NOTE 121, PAGE 197.

Au fond d'un golfe à l'eau verdâtre.

L'eau, si bleue dans l'archipel, devient verdâtre dans la rade de Smyrne. La couleur verte de la mer indique souvent que l'eau a peu de fond.

L'Hermus, qui débouche en face du fort Sangiac, à peu de distance de l'ancienne Phocée, le *riche* Hermus, non-seulement *ne roule plus d'or,* mais, ce qui est plus fâcheux pour un fleuve, il ne roule même plus d'eau, du moins en été. En le traversant au mois d'août, on le cherche, et on voit à peine un mince filet serpenter comme égaré au milieu de pierres, de cailloux, de petits platanes, d'agnus-castus. Dans l'hiver et au printemps, les torrents qui le remplissent lui rendent une apparence de fleuve, et poussent alors dans le golfe ces sables, qui gagnent d'année en année, et finiront par fermer la passe.

C'est à l'entrée du golfe, à la hauteur du cap Cara-Bour-

nou, que les vaisseaux qui font voile vers Smyrne trouvent ordinairement l'*imbat*, le *bienfaisant imbat*, ce vent d'ouest si célèbre dans le pays, qui souffle du large, et dont le retour régulier vient rafraichir tous les matins à la même heure la baie éolienne. A Smyrne, dans les mois d'été, on ne commence vraiment chaque jour à respirer et à vivre qu'à l'arrivée de l'*imbat*.

NOTE 122, PAGE 197.

Un rivage brillant monte en amphithéâtre.
C'est Smyrne!

Cette ville, l'entrepôt et le marché de l'Orient, se présente, au fond du golfe qui porte son nom, encadrée de longues lignes de cyprès, et dominée par une colline qu'écrase un large château fort: c'est l'antique mont Pagus, où Alexandre s'endormit un jour sous un platane pour rêver la fondation de sa Smyrne, dont on voit encore des débris. De loin, la rade paraît remplie de mâts; les cyprès, se confondant avec les vaisseaux, produisent cette illusion complète; mais de pres on est fort étonné de la trouver presque vide. Quand je l'ai vue, on n'y apercevait guère, semés çà et là, qu'une trentaine de navires, parmi lesquels quatre ou cinq d'Europe seulement, et un Américain.

Toutes les villes d'Orient se ressemblent; et, aux yeux d'un étranger, les cyprès, les minarets, les rues étroites, le silence, les incendies, donnent à toutes un air de sœurs. La peste était entrée à Smyrne, le matin même de mon arrivée, à la suite d'un pacha. Nous entendions, de la mer, le canon

saluer leur *bienvenue*. La peste exerce souvent les plus grands ravages dans cette ville resserrée et populeuse. En 1814 elle y moissonna plus de quarante mille personnes, à peu près un tiers des habitants : on a remarqué qu'elle était surtout terrible quand elle venait d'Égypte.

A voir combien les incendies y sont fréquents, on pourrait presque se croire à Constantinople. Douze ou quinze cents maisons avaient brûlé peu de jours avant mon passage. La place fumait encore : et telle est la puissance de l'habitude et le calme imperturbable des Orientaux, que les marchands voisins étaient déjà, dans leurs boutiques, couchés sur leurs nattes, sans plus songer à rien. Dans les cafés contigus aux débris, les Turks, assis les jambes croisées et faisant tranquillement leur *kief*, regardaient monter près d'eux la fumée avec autant d'oubli et d'indifférence qu'ils regardaient celle de leur pipe.

Ce qui frappe surtout à Smyrne, ce qui étonne d'autant plus que sa population tout entière est commerçante, c'est le silence qui y règne. Le mouvement qu'on peut voir sur le port et devant les magasins se fait à peine entendre; les métiers ailleurs étourdissants, sont là sans bruit; pas de voitures, peu de chevaux, nulle rumeur : on dirait que les hommes qu'on rencontre parlent entre eux à voix basse; les femmes sous leur voile glissent le long des maisons comme des ombres; ces chameaux, dont on aperçoit les longues files passer lentement dans les rues étroites à la suite du petit âne qui les conduit, paraissent poser leur pied large et mou sur le sol avec précaution; les bois de cyprès, élevés par places dans la ville, semblent avec leurs tombes en accroître le silence. Cependant Smyrne plaît, elle n'est

pas triste, on ne la sent pas inanimée; dans plusieurs de ses quartiers les maisons sont agréablement mêlées aux ombrages; ses bazars sont beaux, ses environs sont charmants : j'ai parlé de ses femmes.

Les Grecs formaient en 1820 environ un tiers de sa population : les six années cruelles qui viennent de s'écouler en ont sans doute bien diminué le nombre. Cette ville a été le théâtre d'affreuses scènes : le quartier grec a dû être presque entièrement ravagé et détruit; beaucoup de ces jolies maisons ornées de peintures et de persiennes ont peut-être été brûlées; beaucoup de ces femmes qui les habitaient, égorgées ou vendues!

NOTE 123, PAGE 197.

D'Arméniens, de Juifs et de Turks entourée.

Ordinairement chaque esclave mise en vente attend les acheteurs dans une chambre séparée : ce sont même des femmes qui sont chargées d'en montrer les détails. Mais, dans le désordre d'une guerre d'extermination, les Turks n'y ont pas regardé de si près, et ils ont vendu des prisonnières grecques en public, et pour ainsi dire sur place. Bien que la vérité poétique n'ait pas besoin d'être calquée sur la vérité réelle, je crois m'être peu écarté de celle-ci même, en plaçant une enchère d'esclaves au milieu d'un bazar.

On aura peine à croire qu'au siècle où nous vivons un semblable trafic de populations chrétiennes ait pu se faire en présence de l'Europe. On concevra encore moins qu'une puissance chrétienne n'ait pas craint de prêter ses vaisseaux

à cette traite infâme. Il faut le dire à l'honneur de la France, qui prend toujours l'initiative des sentiments généreux, et qui, en cela comme en tant d'autres choses, a donné le signal aux autres nations, c'est elle qui la première a mis du moins l'humanité à l'ordre du jour de sa politique. Le premier acte public où la pitié ait été stipulée, et où l'opinion favorable aux Grecs ait été légalement proclamée, a été voté en France par le premier corps de l'état, à la voix d'un pair illustre, M. de Châteaubriand. Il appartenait à l'ami ancien, à l'hôte de la Grèce, à celui qui, n'ayant encore qu'un pouvoir littéraire, avait appelé sur elle l'intérêt de l'Europe par ses ouvrages, de continuer en orateur et en homme d'état ce qu'il avait commencé en écrivain et en poète.

NOTE 124, PAGE 204.

Oui, tandis que si doux vos pieds vêtus de soie
Des fleurs de ces tapis foulent le riche émail.

Tout le morceau qui termine ce chant a été écrit au commencement de 1825. On conçoit qu'il a dû l'être en effet avant que, dans Paris, les femmes aient donné le noble exemple, imité avec tant d'empressement dans toutes les villes de France, et suivi chez les autres nations. Ce qui était un vœu au moment où j'ai fait mes vers est devenu bien vite une réalité.

Ce serait, dans la suite du poëme, une chose belle à reproduire que ce mouvement imprimé par nos aimables femmes à la pitié publique; ces ventes, au bazar, de leurs bijoux et des ouvrages travaillés par leurs mains; ces quêtes où l'on

a vu les plus riches, les plus jeunes et les plus délicates, aller à pied de rue en rue, frapper de porte en porte, monter d'étage en étage, et demander à l'hôtel et à l'échoppe, aux salons et aux boutiques, l'aumône pour le peuple grec; enfin ces concerts où elles attiraient la bienfaisance à l'appât du plaisir, où les plus timides, courageuses de pitié, ont pu s'exposer aux regards et aux applaudissements de spectateurs payants, et prodiguer devant le public, sur une estrade, au profit d'une nation malheureuse, ces talents cultivés pour leur seul amusement, et qui ne s'étaient fait entendre qu'à une famille et à des amis. C'est ainsi que, par toutes sortes d'exemples et de séductions touchantes, elles ont entraîné beaucoup de cœurs vers la Grèce. Si l'on ne peut pas dire que des quêtes aient été faites dans les églises, et que les orateurs sacrés soient montés en chaire pour appeler la charité au secours d'un peuple chrétien, du moins on se souviendra toujours avec reconnaissance de ces généreuses missionnaires qui ont accompli ce devoir de l'humanité et de la religion dans les salons et dans les rues, en même temps que les orateurs politiques le remplissaient à la tribune nationale et à la chambre héréditaire.

NOTES DES POÉSIES

SUR LA GRÈCE

NOTE 1, PAGE 226.

LA VALLÉE D'OLYMPIE.

Quelle voix! écoutez. Derrière la colline
Noire de pins et de débris,
Quelle foule élève ces cris?
Quoi, la lice était si voisine!

Je me promenais près de Miracca, le long d'une colline couverte de pins, qui fut autrefois le mont Saturne; quelques bouffées de vent en firent tout à coup sortir un bruit qui imitait celui d'un grand nombre de voix lointaines, et qui me figura les Grecs aux jeux olympiques. Je dis à mon compagnon : « Entendez-vous les acclamations de la foule? les jeux sont commencés. » L'illusion était complète. Je me suis senti le désir de reproduire en vers cette impression sur le lieu même. Je demeurai seul, allant et venant, dans ce coin retiré et mal famé, dont, par instants, la solitude me faisait peur ou du moins émotion, et de strophe en strophe, en quelques heures toute la pièce d'Olympie se trouva faite. Je retournai la réciter, au moment même, à mes compa-

gnons de voyage que je trouvai à quelque distance de là, se baignant dans l'Alphée.

NOTE 2, PAGE 235.

LE PARNASSE.

Mont célèbre dans tous les âges,
Que, sur les bords les plus divers,
Dans les plus différents langages,
Invoquent nos classiques vers!

C'est toujours une pénible et difficile ascension que celle du Parnasse, aujourd'hui mont Lyakoura. Ses sentiers, sans aucune métaphore, sont fort rudes, on s'y élève ayant presque toujours un précipice à côté de soi. Toutes ces montagnes qu'on gravit en allant de Daulis à Delphes, présentent un aspect austère. Leurs grandes formes nues sont belles et harmonieuses. Lorsqu'à force de monter, on est parvenu jusqu'à Aracova, qui doit être bâti près du site de l'ancienne Lycora, on voit les vastes flancs des monts se couvrir au loin de vignes, et l'effet en est très-pittoresque. On n'avait point encore fait la vendange au Parnasse, lorsque j'y suis passé. Les grappes noires et blanches, un peu flétries par le soleil, pendaient encore parmi les feuilles jaunies des ceps le long du chemin.

A deux heures d'Aracova, on trouve des espèces de grottes régulières, et creusées de main d'homme. Tandis qu'on cherche si ces grottes ont été des tombeaux, qu'on admire ces rochers qui s'élèvent à une prodigieuse hauteur, parés de si beaux blocs, de si beaux mouvements, de

si belles teintes, tout à coup, à un détour, voilà Delphes! Delphes paraît à l'improviste et cause une grande surprise. Un petit couvent est à la gauche du chemin, avec beaucoup d'oliviers; c'était là qu'était le gymnase. Une fontaine vient ensuite à droite; c'est Castalie. En respectueux pèlerin, j'ai mis pied à terre. J'ai honte à le dire, un raïa, qui passait en ce moment, faisait boire son âne dans la fontaine sacrée.

Du lieu où coule Castalie la scène est magnifique; on se trouve là en présence de ces deux roches admirables, de ces deux cimes tant célébrées, tant invoquées. J'arrivais fatigué, malade, je me suis senti tout à coup alerte et dispos. De la place où est encore le bain de la Pythie, la fente immense qui sépare le mont, et a formé la double cime, se fait voir dans toute sa beauté. On se figure facilement l'effet que doivent produire les eaux qui tombent au fond de ce vaste sanctuaire, après que les pluies et l'hiver ont grossi les torrents et les sources.

Delphes n'est plus qu'un pauvre village. On y reconnaît encore l'emplacement du grand temple; il n'en reste plus que quelques pans de terrasse, cachés çà et là parmi les maisons de Castri. Mais quel silence sur ces penchants que remplissaient autrefois les nations! Que de pauvreté dans les cabanes de ce lieu décoré jadis de tant de richesses, qu'on y envoyait incessamment de toutes les parties de la terre. A la place de ces prêtres puissants qui régnaient dans ce centre de l'ancien monde, dans cette capitale sainte de l'antiquité grecque, nous n'avons trouvé qu'un pauvre vieux caloyer à barbe blanche, qui nous a donné asile, dans une chambre enfumée, à l'endroit même où étincelait le temple d'Apollon.

Le mont poétique est du moins demeuré sonore, comme il l'était aux anciens temps. Dans la nuit que j'ai passée à Castri, j'ai souvent été réveillé par la voix des chiens et des coqs : je l'entendais répétée au loin par les nombreux échos des rochers du Parnasse.

Quant aux lauriers dont j'ai parlé dans mes vers, je crains de n'avoir reproduit qu'une fiction ; je ne me souviens pas d'avoir vu de lauriers sur le Parnasse, je n'y ai cueilli en réalité que de fort bon raisin.

La plaine sacrée, qu'on trouve au bas du chemin difficile qui descend de Delphes vers la mer, est toujours une belle et riche plaine, couverte d'oliviers.

NOTE 3, PAGE 245.

ITHAQUE.

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre,
De ce vin noble et généreux
Né chez Ulysse au sol pierreux
Tant chanté par le vieil Homère.

Ithaque, 14 octobre 1820*

Le vent a continué à nous être favorable toute la journée. Après nous être arrêtés à Patras, pour donner au capitaine de notre bâtiment le temps de se munir de sa patente, nous avons été rejoindre avec la barque le vaisseau qui était resté en panne. A peine les passagers ont-ils été montés et les voiles rendues au navire qu'il est parti, emporté par le vent,

(*) Extrait de notes écrites en Grèce.

avec la rapidité d'un cheval dont on a longtemps retenu l'ardeur, et à qui on lâche les rênes. Depuis midi jusqu'à la nuit, le vent nous a poussés avec un souffle sonore, comme dit Homère. A sept heures du soir, nous avons passé les Strophades, et à neuf, nous touchions à l'île d'Ithaque. Malgré ma faiblesse et le froid de la nuit, je n'ai pu m'empêcher de rester sur le pont jusqu'à ce qu'on eût jeté l'ancre. J'étais dans un vrai ravissement de me trouver en face de cette île que j'avais si souvent rêvée : Homère et Ulysse ont tant occupé quelques-unes des belles années de ma jeunesse! Je suis remonté sur le pont plusieurs fois pendant la nuit, j'observais avec une avide curiosité tous les contours des montagnes dans l'ombre; j'étais impatient de voir poindre le jour, pour voguer jusqu'à la petite ville de Vathy, au fond du golfe.

Voilà tout à l'heure un an que je suis Homère à la piste: j'ai vu tous les lieux qu'il a connus, toutes les mers qu'il a parcourues; mon vaisseau a passé partout, en quelque sorte, sur la trace du sien. J'ai habité les deux villes qui se disputent son berceau, Chios et Smyrne; je me suis assis à Chios, sur le rocher où il s'asseyait, et baigné à Smyrne dans l'eau du Mélès. J'ai aperçu le détroit de l'Aulide, parcouru la plaine de Troie, et vu se lever sur l'Ida l'étoile du matin, telle qu'elle se levait après la nuit de l'embrasement.

> Jamque jugis summæ surgebat Lucifer Idæ,
> Ducebatque diem, Danaisque obsessa tenebant
> Limina portarum.

Après l'Iliade, l'Odyssée. J'ai reconnu, à Mola, le promontoire élevé de Malée, la terre des Lestrigons; en Sicile,

près du mont Erix, le séjour de Polyphème; près de Malte, l'île de Calypso, comme je verrai dans quelques jours, près d'ici, l'île de Nausica. J'ai fait à Sparte le même voyage que Télémaque cherchant son père. Je pourrais dire tous les accidents du chemin où son char a passé. Et me voilà maintenant arrivé au port, après avoir fait ainsi avec lui, avec Ulysse, avec Homère, bien des courses aventureuses sur les mers qu'ils ont traversées, sur les bords qu'ils ont fréquentés; me voilà dans cette île qu'Homère a certainement vue, qu'il a traitée avec une prédilection si particulière, et qu'il a décrite avec tant de soin et d'amour!

9 novembre.

Depuis trois semaines nous sommes à Ithaque. J'ai perdu beaucoup de temps au lazaret, si c'est un temps perdu que celui où l'on se repose et où l'on jouit d'un admirable ciel. D'ailleurs, le lazaret d'Ithaque n'est pas une prison comme une autre. Le voisinage des collines homériques et la lecture de l'Odyssée m'ont fait facilement prendre patience. Il me semble que je n'avais pas senti Homère avant de l'avoir lu ici; il est devenu pour moi tout autre. Sa connaissance profonde de la nature, la vérité de ses tableaux et de ses sentiments, son charme, son admirable philosophie, ne s'étaient point encore révélés à moi avec tant de puissance. J'ai fait en lui mille découvertes qui s'étaient, jusqu'à ce moment, dérobées à mes yeux. Je me souviendrai longtemps de cette lecture faite au milieu de la mer, entouré de tous les lieux dont parle le poète, à deux heures de

l'ancienne ville d'Ulysse, et en face de ce haut Nérite dont la cime, où l'on aperçoit un couvent aujourd'hui, est si souvent couverte de nuages.

Au sortir du lazaret, notre premier soin a été très-prosaïque. Grâce au commandant anglais de cette île, le capitaine Dumas, nous avons obtenu ce que nous eussions cherché en vain ici, un appartement commode dans la maison d'un des principaux habitants, Gérasimo Dragouli. Nous avons été logés chez lui à peu près de la même sorte qu'on loge chez les bourgeois d'un pays conquis les hommes de guerre. Mais enfin, d'abord assez mécontent du fardeau, il l'a ensuite porté de bonne grâce, il a même fini par nous montrer beaucoup d'obligeance. Je lui devrai de remporter en France du vin d'Ithaque et une médaille d'Ulysse.

Bien que nous soyons au milieu de novembre, il semble que le printemps commence; l'air est doux et balsamique et plein d'une chaleur agréable. Je ne saurais rendre le plaisir que je trouve à marcher sur le sol d'Ithaque, à suivre les petits chemins de la vallée de Vathy, en devisant avec mes amis. Cette île est vraiment charmante; écartée du passage, et pour ainsi dire de l'atteinte des hommes; elle est montagneuse; pas de plaines, pas de routes; on n'y saurait faire usage de chevaux, de voitures; quelques ânes sont les seules montures qu'on puisse y trouver. Beaucoup de rochers, des sommets infertiles, des écueils battus par les flots; oui, mais quelle séve au milieu de ces rochers, de ces pierres, de ces écueils! Si un peu de terre se rencontre quelque part, quelle vigueur de fécondité! si quelque vallée se creuse entre deux sommets, quel éclat de verdure! Nulle part je n'ai vu des oliviers plus sombres et plus noirs, une herbe

plus verte, plus serrée, plus exubérante. Ces charmants petits sentiers, qu'on rencontre de toutes parts au milieu des vignes bordées de haies ou de petits murs de pierres, conservent à peine le passage d'une personne : l'herbe envahit tout espace qui n'est pas incessamment foulé; elle perce les pierres et les cailloux; elle se fait jour même à travers les maçonneries les plus dures; elle s'étend en prairie et en tapis sous la vigne, et ce n'est point une herbe malfaisante et sauvage, une herbe envahissante et destructive; c'est une herbe tendre et innocente, du seneçon, de la mauve et autres semblables plantes; et tel est l'éclat de toute cette verdure qu'on doute, en parcourant la vallée de Vathy, si on est à la fin de l'automne ou au commencement du printemps. On rencontre, le long des sentiers, des bouquets de cette jolie fleur rose, appelée vulgairement la coquette (cyclamen); des marguerites paraissent çà et là, dans l'herbe, comme chez nous au mois d'avril; j'ai vu des arbres d'aubépine couverts de fleurs. Et tout cela c'est à Ithaque! Ce m'est un vrai charme que cette île, que j'aimais déjà tant à cause de ses souvenirs, soit encore aimable par elle-même, et ajoute de nouveaux enchantements à ceux dont l'avait remplie la plus divine poésie qui soit parmi les hommes. J'aimerais à habiter cette île; le bonheur a l'air d'y être; l'air qu'on y respire est salubre, les habitants en sont hospitaliers; les mœurs y sont pures : on y travaille; pas un seul homme qui tende la main, pas un seul qui n'ait un toit, un petit jardin, une petite vigne auprès qu'il cultive, quelques oliviers, et un peu de lin, que la femme file pour vêtir le mari et les enfants.

Point de marchands, point de cabarets; point de lieux où

les mœurs puissent se perdre : les régiments anglais, me disait le docteur Scott, en repartent, chose inouïe, aussi sains qu'ils y arrivent. Il n'y a pas non plus de procureurs : les procès y sont inconnus. Un buraliste de papier timbré, qu'on prit fantaisie un jour d'y établir, écrivait à ce sujet au consul français de Corfou : « La vente du papier timbré à Ithaque est entièrement nulle ; je ne fais rien du tout. L'huissier aussi meurt de faim. Quand il arrive une contestation, elle est portée devant quelque voisin, non devant le juge ; et tout se termine à l'amiable. »

Du reste, il semble que cette île ne soit sur le chemin de personne. Il y vient peu de gens ; elle est pauvre ; elle a peu de visites ; l'avidité n'a rien à y chercher. Je ne sais trop ce qu'y fait cette sentinelle anglaise dont on voit au sommet des rochers le fusil briller au soleil. On s'étonne qu'Ithaque soit gardée. Ses ports sont si profonds et si tranquilles qu'elle semble, dans leur retraite, comme cachée, à l'abri de toute atteinte et en dehors de tous intérêts. Ces ports sont comme de grands lacs, où se réfléchissent de toutes parts les montagnes. Oh, comme on oublierait ici le monde ! et comme on en serait bien oublié ! Quel charme de se faire l'habitant, le courtisan de toutes ces collines, de tous ces sentiers, où certes a dû errer Homère en poétisant, de les gravir, de les descendre, de les parcourir dans tous les sens ; d'aller, avec Ulysse, du port de Phorcys à la cabane d'Eumée ; avec Télémaque, du port de Rheitre à cette même cabane où l'attend le bonheur de voir et d'embrasser son père ; de fouler avec eux tous, en suivant ces penchants, le chemin qui mène à la ville ; de gravir au palais d'Ulysse, non sans se reposer un

moment à la fontaine des Nymphes; de revoir enfin, l'Odyssée à la main, tous ces lieux dépeints par Homère, et qui sont demeurés presque les mêmes depuis trois mille ans, comme pour attester la vérité de ses peintures. Il est facile de retrouver dans Ithaque le lieu des diverses scènes du poème; et jusqu'à ce champ même où Laërte se reposait sous ses poiriers.

Nous nous sommes mis aujourd'hui, par un très-beau temps, dans un bateau, et nous avons fait rames, conduits par un vieil Ithacien qui avait été de l'armée d'Égypte, vers le port de Phorcys et la grotte des Nymphes, en lisant le chant où Ulysse est déposé endormi sur sa rive natale, dans cette Ithaque qu'à son réveil il ne reconnaît pas. Nous, nous l'avons reconnue. La grotte des Nymphes, maintenant détruite, conserve cependant assez de traces de sa première forme pour qu'on ne craigne pas trop d'en fixer la place. De l'autre côté du petit port, des tombeaux indiquent cette ville dont Ulysse demanda le nom en ouvrant les yeux. Et on peut suivre, du regard, jusqu'au sentier qu'il dut prendre dans la montagne pour se rendre à la demeure d'Eumée; car dans un pays de montagnes et de rochers comme celui-ci, la place qu'occupent les chemins ne change guère; elle est, pour ainsi dire, obligée.

Du port de Phorcys, nous sommes allés prendre terre au petit port d'Aïto, pour monter à la ville d'Ulysse. La côte était roide et grimpante, nous nous reposions souvent sur les pierres qui bordent le sentier. Nous nous arrêtions, et nous lisions, à chaque repos, quelques pages d'Homère.

Nous avons monté ainsi jusqu'à l'endroit où le chemin

redescend vers Samé, et d'où l'on aperçoit à la fois les deux ports de la ville antique, les deux lacs que forme la mer, d'un côté pressée par les montagnes d'Ithaque, de l'autre par celles de Samé, qui semblent faire partie d'Ithaque même. Là j'ai joui d'une illusion complète, et j'ai vu l'Odyssée vivante. J'étais arrêté près de la fontaine des Nymphes. Cette fontaine qui coulait aux portes de la ville, et qui descend encore en faisant entendre son murmure le long de la vallée d'Anti-Aïtos. C'est là qu'Ulysse fut insulté par Irus. De là je voyais les murs triangulaires de la ville antique, et les débris cyclopéens de la citadelle d'Ulysse. Le palais était au-dessous de cette citadelle et dominait Ithaque. Sur sa terrasse élevée, je me plaçais en idée au milieu des prétendants, et je voyais rentrer au port le vaisseau de Télémaque. Asteris, où les embûches attendaient le jeune prince, était là sous mes yeux, à mes pieds. Tout se comprend ici, tout se retrouve, et l'Odyssée, lue dans ce lieu, n'est plus un poëme, c'est une histoire, pleine de la plus inconcevable réalité.

La solitude de Laërte était au delà de cette montagne où se trouve maintenant Oxoë; c'est une partie intéressante et qui parait la plus féconde de l'île.

Une promenade qui me laissera un long souvenir, et qui m'a surtout enchanté, c'est celle que nous avons faite à la fontaine Aréthuse et au rocher de Corax. Le temps était beau, l'air pur et doux, et une chaleur de printemps était répandue dans la campagne. Nous suivîmes d'abord les sentiers charmants de la jolie vallée de Vathy, et descendîmes entre deux sommets de collines, au port de Rheitre, où Télémaque se fit débarquer en revenant de Pylos et de Lacédé-

mone. Là un bateau nous attendait pour nous conduire à la petite plage de Corax et à la fontaine Aréthuse.

Le rocher de Corax s'élève à pic et se découpe sur le ciel comme un mur qui aurait été bâti par des géants. Du lieu où j'étais placé, on distingue dans ses flancs une grotte remplie de traces de chèvres. C'est là que les troupeaux, comme au temps d'Homère, vont se mettre à l'ombre pendant la chaleur du midi. C'est là qu'Eumée allait dormir quand il surveillait, la nuit, ses verrats.

Au-dessous de ce rocher, dans l'étroite vallée que se sont ouverte les eaux, il y a une grotte fraîche, sombre, verte, tapissée de capillaires : cette grotte protége et recouvre une source dont l'eau délicieuse tombe au dehors par un conduit qui traverse la petite façade de pierre bâtie au-dessous comme ornement. Des gouttes d'eau se détachant de moment en moment des herbes qui tapissent la grotte, troublent seules la limpidité et la transparence de l'eau tranquille; c'est là la fontaine Aréthuse, cette fontaine où venaient boire les troupeaux d'Eumée. On peut encore, si l'on veut, reconnaître les sentiers et les pentes par où ces troupeaux descendaient de la montagne pour venir se désaltérer à la belle source. L'habitation d'Eumée n'est pas loin; elle est là sur un plateau qui domine le mont Née, duquel le rocher de Corax fait partie. J'aurais voulu pouvoir gravir jusques à ces hauteurs, et suivre, en les longeant, le chemin qu'Eumée suivait avec Ulysse pour se rendre à la ville. Du lieu qu'on assigne à la demeure d'Eumée, jusqu'à la ville, il y a justement la distance indiquée par Homère. On peut, en partant le matin, y être revenu de la ville avant la nuit, dans la saison d'automne; et c'est

précisément la saison où nous sommes. C'est un charme de plus de voir Ithaque au même temps que s'y passaient les scènes de l'Odyssée, et de lui trouver la même apparence qui frappait alors les yeux du poète.

Nous nous sommes reposés longtemps, assis en face de la fontaine. Rien ne troublait le silence de ce lieu qu'un léger bruit d'eau; la solitude était profonde; la mer, encaissée au milieu des collines et des écueils, ressemblait à un lac, et elle paraissait de loin en avoir l'immobilité. Deux moutons qui étaient venus boire à la source, seuls habitants de ce lieu désert, se voyaient là, arrêtés parmi les plantes buissonneuses; ils nous regardaient, et, chargés d'une toison jaune et dorée, on eût dit qu'ils étaient peints sur la pente du précipice. Du reste, point d'arbres, point d'ombrage, seulement des buissons de lentisques, de chênes verts, de sauge odoriférante, d'arbousiers au fruit jaune et parfumé.

C'est là que nous avons vu fuir une heure délicieuse. Nous lûmes le chant qui se passe dans la cabane d'Eumée, et la reconnaissance d'Ulysse et de Télémaque. Le lieu favorisait notre illusion; nous lisions, et nous regardions. Enfin, l'heure nous rappela à la ville, et nous redescendîmes au bord de la mer pour trouver notre barque. Je ne quittai point la fontaine Aréthuse sans boire de son eau, la meilleure que j'aie bue, n'en déplaise à la source de Ville-d'Avray, et si bonne que, du temps des Vénitiens, on en envoyait chercher, dit-on, de Corfou même.

En puisant dans la source, je remarquai par hasard, tracées au-dessus, deux lettres dont je me sers d'ordinaire pour abréger mon nom, et je dis en riant : Voilà mon chiffre

gravé sur la fontaine Aréthuse. Mon étonnement fut grand d'apprendre que c'était mon chiffre en effet. A..... l'avait gravé là à son premier voyage. Il ne pensait pas que je dusse jamais venir à Ithaque; il avait voulu du moins y laisser mon nom. Je reconnus avec joie cette trace bienveillante du passage et du souvenir d'un ami.

NOTE 3 (*bis*), PAGE 247.

Et Leucade où pleura Vénus,
Et Zante de myrtes ornée,
Et Corcyre encor couronnée
Des orangers d'Alcynoüs.

Le célèbre promontoire de Leucade (Sainte-Maure) présente maintenant un aspect fort aride. A l'endroit où le mont s'abaisse, toute verdure paraît cesser, et un long rocher blanchâtre s'étend vers le midi: c'est de son extrême pointe que les amants malheureux faisaient le saut dans la mer pour guérir de leur amour.

Mais les environs de la ville de Sainte-Maure sont charmants. Des jardins, des sources, des ruisseaux, des avenues et des bois d'orangers, couverts, chargés, appesantis de leurs fruits, qui semblent avoir le poids de l'or dont ils ont la couleur; une jolie colline qui garde encore les débris cyclopéens d'une ville antique et d'où l'on aperçoit la mer passer comme un fleuve entre l'île et le continent d'Acarnanie, terminent un bois d'oliviers sous lequel s'étend un immense tapis vert, éblouissant comme l'émeraude : c'est la plus agréable promenade qu'on puisse

imaginer pour la voiture, pour le cavalier, comme pour le rêveur solitaire.

Corcyre (Corfou) est sinon la plus grande, du moins la plus belle des îles grecques; c'est la reine de l'archipel ionien: île verdoyante, ombragée, couverte de forêts qu'on prend de loin pour des forêts de chênes et qui sont tout entières d'oliviers; forêts riches, fécondes, qui se couvrent de fleurs et de fruits. C'est vraiment la terre des Phéaciens, cette terre heureuse où l'on ne se sentait porté qu'au plaisir, à la musique et à la danse. L'air est partout embaumé de l'odeur des orangers, la vue réjouie de l'aspect des grenadiers, des myrtes, de mille arbrisseaux en fleurs. On retrouve partout Homère; on reconnaît, ou du moins on cherche à reconnaître les lieux dont son île de Schérie offre la peinture. Le vaisseau qui a reconduit Ulysse à Ithaque est encore là, à l'entrée du port, changé en une petite île, que couronnent aujourd'hui une chapelle, des vignes et des cyprès. J'ai assigné leur place aux jardins d'Alcynoüs sur une jolie colline penchante. Le double port des Phéaciens est une pêcherie; de l'autre côté de la ville actuelle est la rivière appelée Potamo, au bord de laquelle Ulysse, après son naufrage, a rencontré Nausica, cette rivière charmante, qui conduit à un si beau village et à des sites tout à fait italiques. Il n'y a pas jusqu'à ce haut et superbe rocher sur lequel est bâtie la forteresse, qui ne me dise quelque chose d'Homère, et où je ne retrouve cette masse énorme dont parle le poëte, toujours menaçante, toujours prête à écraser la ville des Phéaciens.

NOTE 4, PAGE 261.

LE CIEL D'ATHÈNES.

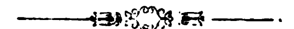
O mes vers je rends grâce à votre heureux pouvoir;
Et dans mon souvenir vous avez fait ce soir
Couler de délectables heures.

St Paul, 24 février 1824.

Je viens d'achever l'ode sur le *ciel d'Athènes*. Ce sujet est tendre pour moi; il m'a reporté véritablement vers l'Attique, et bien souvent le souvenir d'Athènes me distrayait des vers que je faisais pour elle. Je posais la plume, et je me mettais à rêver à ce bon temps. On s'apercevra peut-être en lisant cette pièce du bonheur que j'ai eu à l'écrire. Rien qui n'y soit vrai; aucun mot qui ne soit, du moins pour moi, une chose, et qui n'ait voulu rendre une image souvent vue ou une impression souvent ressentie. Rien de vague; je veux dire, rien qui n'ait son application dans mon souvenir. Ainsi, les oliviers, la source, le platane, qui pourront paraître, quand on lira ce morceau, des lieux communs, sont loin d'être cela pour moi. Les oliviers, ce sont les oliviers de la forêt d'Athènes, du chemin d'Eleusis, du kiosque de la sultane Validé, lieux les plus ordinaires de nos promenades de pied ou de cheval; la source, c'est la source du Céphise si abondante et si fraîche, et où nous avons eu tant de plaisir à boire en revenant de Marathon; le platane, c'est le beau platane de Kélidonou, lieu peu connu sans doute dans les livres, peu historique, je crois, mais qui n'en a pas moins pour moi un charme bien grand; il en est ainsi du reste. Point de fiction

poétique; et mon hirondelle aussi est un souvenir. C'est bien en effet l'hirondelle de M. Fauvel, que nous voyions, de la galerie de sa maison, voler autour des chapiteaux du temple de Thésée comme dans un coin de prédilection, qui avait fait son nid au plafond du salon même de M. Fauvel, qui entrait, sortait sans cesse : la fenêtre était toujours ouverte à son intention. C'était une compagnie pour cet excellent vieillard que la présence de ces aimables et joyeux oiseaux; ils animaient son salon. Tous les ans, au printemps, il me l'a dit lui-même, il éprouvait un vif mouvement de joie à les voir entrer tout à coup, à les reconnaître; c'étaient des hôtes attendus qui arrivaient, des amis qui revenaient vers lui d'un long voyage.

J'ai peint Athènes telle qu'elle est, et non telle qu'on nous l'a faite. J'ai beaucoup parlé du ciel et du Parthénon; mais de Démosthènes, ou de Socrate, ou de Miltiade, fort peu. Le seul rapprochement de quelques noms entre eux, des minarets et du Parthénon, de la sultane et du Céphise, de l'Iman et des beaux soirs du Pirée, de Daphné et du couvent qui porte son nom, tout cela me paraît peindre mieux que je ne saurais le faire autrement, la religion entée partout en Grèce sur la fable, et le despotisme sur la liberté.



TABLE

DU TOME DEUXIÈME

POÈME SUR LA MORT DE NAPOLÉON.

POÈME DE LA GRÈCE.

POÉSIES SUR LA GRÈCE.

NOTES DU POÈME SUR LA MORT DE NAPOLÉON.

NOTES DU POÈME DE LA GRÈCE.

NOTES DES POÉSIES SUR LA GRÈCE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.



